

OEUVRES

DE

ÉMILE SOUVESTRE.

TOME XIX.

OUVRAGES D'ÉMILE SOUVESTRE.

—

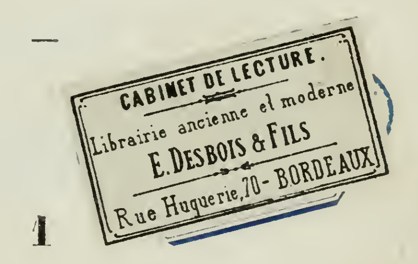
Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

PIERRE ET JEAN

PAR

Emile Souvestre.

—



1

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRESOL.

—

1841.

A

Mademoiselle

ADÉLAÏDE MONTGOLFIER.

L'épisode que nous publions sous le titre de *Jean Plébeau*, n'est que la préface d'un travail considérable sur les colonies françaises. En profitant de quelques-unes des notes que nous

avions recueillies, et en composant ce tableau moitié réel, moitié imaginaire, nous avons surtout voulu *essayer le sujet* devant le public et savoir s'il y trouverait l'intérêt saisissant que nous avions cru y voir.

Plus tard, nous espérons raconter, sans mélange d'inventions romanesques, l'histoire des colonisations françaises sur les différents points du globe, et montrer comment les mêmes fautes ont amené partout les mêmes résultats.

Si nous ne nous trompons, le récit de ces efforts presque toujours héroïques, souvent intelligents, ne sera point seulement le plus dramatique chapitre de notre histoire nationale, mais aussi l'un des plus nouveaux et des plus instructifs; on a trop oublié, de nos jours, que la France a disputé la puissance coloniale à l'Angleterre, dans tous les coins du monde, et

long-temps avec bonheur. On répète partout que nous ne savons point former d'établissemens lointains ; mais, ce n'est point à la nation, c'est au gouvernement que l'esprit de colonisation a toujours manqué. Nos aventuriers ont été aussi ingénieux et aussi tenaces que nuls autres ; à défaut de prévoyance, ils avaient l'audace ; en compensation de leur impatience, la gaîté ; mais les hommes ne peuvent que fonder, ce sont les gouvernemens qui raffermissent et conservent.

Bien que *Jean Plébeau* soit un roman, nous avons tâché d'y donner un côté historique, et de faire que les inventions elles-mêmes prissent leur source dans la réalité ; plusieurs épisodes, tels que la *Folie des Passagers* du *Moulin-Jaune*, la *Descente des Crabes*, l'*Ouragan*, nous ont été fournis par les Mémoires du temps, et nous leur avons emprunté également le person-

nage de *Mardi-Gras*, dont le père Dutertre donne au long l'histoire, et tous les détails relatifs aux Caraïbes ou Galibis.

JEAN PLÉBEAU.

I.

Le jour allait finir ; toutes les portes du petit village de Saint-Valery-en-Caux s'étaient rouvertes ; les pêcheurs, de retour, étaient assis sur les seuils, raccommodant leurs filets ou jouant avec leurs enfans, et l'on entendait, à l'intérieur des cabanes, les chants des femmes qui préparaient le repas du soir.

Au milieu de tous ces toits dorés par le soleil couchant, et retentissans de causeries, le presbytère seul était terne et silencieux. Placé au fond d'une cour qu'entouraient des murs élevés, il ne laissait apercevoir que son toît aux lourdes ardoises mastiquées de chaux. Aucune fumée ne s'élevait de sa cheminée rongée de mousse, et la seule fenêtre percée dans le pignon était soigneusement fermée. A voir cet air d'abandon, on eût dit une maison dont les maîtres étaient morts ou en voyage depuis long-temps. Là vivait cependant le recteur de Saint-Valery, M. Joseph Tribou, et, au moment même où commence notre histoire, il était assis dans la cour, près de la porte du presbytère.

C'était un homme d'environ soixante ans, dont le visage allongé avait cette espèce de vulgaire distinction particulière aux Normands. Sa chevelure, jadis blonde, commençait à blan-

chir; son teint avait conservé une fraîcheur fanée, et ses yeux, d'un bleu clair et limpide, laissaient apercevoir, au fond, je ne sais quelle dureté tenace. Il était revêtu d'une soutane et d'une vieille culotte de gros drap remises à neuf aux coudes et aux genoux; des bas de laine bruns flottaient sur ses jambes osseuses, et ses pieds étaient enfoncés dans d'énormes sabots garnis de paille.

Placé devant une braie, il s'occupait à préparer du chanvre tout en récitant à demi-voix son bréviaire; car le recteur Tribou était de ceux qui pensent que le travail est le meilleur *assaisonnement de la prière*. Aussi ne demeurait-il jamais oisif. Il aidait la vieille servante dans tous les soins de la basse-cour, cultivait de ses mains le jardin du presbytère, et trouvait encore le temps de tricoter les bas qu'il portait.

Une telle activité eût dû augmenter les re-

venus de la cure. Cependant jamais moins d'aumônes n'y avaient été distribuées. Les pauvres étaient toujours fort bien reçus ; mais M. Tribou leur montrait ses huches vides, son cellier dégarni, et les renvoyait munis seulement de citations évangéliques et de bons conseils. Le bruit courait, à la vérité que, s'il n'y avait rien dans le cellier ni dans les huches du recteur, il n'en était pas de même de son trésor, grossi par vingt-deux années d'épargne et même de grapillage, car le curé passait pour peu scrupuleux sur les moyens d'accroître ses richesses cachées.

A ces bruits, qui n'avaient pu manquer d'arriver jusqu'à ses oreilles, le vieux recteur avait levé les yeux au ciel, et s'était écrié comme Harpagon que c'étaient les gens désireux de le faire assassiner qui parlaient ainsi. Il fit plus : pour confondre la calomnie et té-

moigner de son indigence, il supprima le peu d'aumônes qu'il avait faites jusqu'alors!

La preuve paraissait sans réplique; mais le moyen de persuader des paysans normands, race chicaneuse s'il en fut au monde! Ils trouvèrent que ce témoignage de pauvreté était plutôt un témoignage d'avarice. M. Tribou, trompé dans sa dernière espérance, fit comme le juste persécuté; il offrit à Dieu ses douleurs et continua à recevoir sans rien donner.

Il allait rentrer, après avoir fini de broyer son chanvre et de répéter son bréviaire, lorsqu'un bruit de voix lui fit détourner la tête.

Le petit battant taillé dans la grande porte-cochère de la cour s'était ouvert, et sa vieille servante Rose venait d'entrer chargée d'un faisceau d'herbe fleurie. Elle était accompagnée d'un jeune homme que son costume faisait reconnaître pour un gabarier des côtes. Il portait la culotte à jupe, en toile rousse, le

justaucorps de drap bleu et le bonnet de laine brune.

— Eh ! c'est Jean Plébeau, dit le curé ; je te croyais déjà parti, *fieu* ; car j'ai su que tu étais engagé pour les îles.

— C'est la vérité, monsieur Tribou, dit le jeune homme en tournant son bonnet entre ses mains, d'un air triste.

— Ainsi tu me fais tort d'un mariage, reprit le prêtre avec un rire saccadé. J'espérais pourtant qu'à force de rencontrer Françoise sur la route de la ferme, tu finirais par me l'amener à l'église.

— Ne parlez pas de cela, dit Plébeau en rougissant.

— Pourquoi donc? Si je ne me trompe, Françoise eût fait le chemin de bon cœur.

Jean secoua la tête.

— Les parens ne veulent pas que leurs en-

fans soient heureux contre leurs idées, dit-il d'une voix sourde.

— Mais le père Jérôme paraissait voir avec plaisir tes visites?

— Autrefois.

— Et maintenant?

— Maintenant, il demande que son gendre ait une aire et un pressoir.

Le recteur secoua la tête.

— Encore une maligne ruse du vieux démon, dit-il; tu aurais le pressoir et l'aire, mon pauvre *fieu*, qu'il demanderait autre chose. Jérôme, vois-tu, ne trouve sa joie que dans le tourment des autres, et, près de lui, Satan serait un saint.

— Je le sais, dit Jean amèrement.

— N'a-t-il pas refusé de donner à la dernière quête, reprit le vieux curé; n'a-t-il pas osé dire que j'étais assez riche!... mais sois sûr que Dieu le punira, *fieu*. Il se sera aperçu

que sa fille te préférait, et il la mariera à quelque autre par méchante folie. Aussi tu fais bien de partir, Jean ; tu n'entendras pas au moins les vielles de la noce. Après tout, c'est peut-être un bonheur pour toi, car on dit qu'il y a, où tu vas, toutes sortes de richesses, et que pas un engagé n'en reviendra sans pouvoir charger d'or un mulet.

— On le dit, soupira Jean.

— C'est là une chance à courir, reprit M. Tribou avec un geste énergique. Hélas ! nous autres pauvres prêtres, il ne nous est permis d'espérer rien de pareil ! Les moines ont seuls la faveur ; c'est à eux que l'on confie toutes les missions, tandis que nous, on nous laisse dans les paroisses.

— Je demanderais à Dieu d'en pouvoir faire autant, dit le gabarier ; mais ma patience est à bout, monsieur le recteur. Quand bien même Jérôme eût été un père et un chrétien, je sens

que je n'aurais pu vivre en paix là où M. de Menneville est grand-prévôt. Si je restais ici plus long-temps, il arriverait quelque malheur, et, au lieu d'un pauvre mariage de paysans, monsieur Tribou, je pourrais bien vous donner à faire un enterrement de grand seigneur.

— Silence, Jean! dit le curé en regardant autour de lui d'un air effrayé, un chrétien doit tout pardonner... et puis on pourrait t'entendre...

— M'entende qui voudra! répondit brusquement le jeune marin, un chien qu'on écorche a droit de crier. Le prévôt ne peut être pire qu'il a été pour moi, car le diable aurait eu plus de pitié d'un saint!... Ne m'a-t-il pas fait confisquer ma barque par les maltotiers pour avoir fraudé le sel de trois harengs? N'ai-je pas eu mes meubles vendus parce que j'avais retardé d'un seul jour le paiement de la

taille, et n'est-ce pas lui qui m'a accusé du vol fait au Moulin-Vert ?

— Quant à cela, tu en es sorti à ton honneur, Jean, interrompit le curé, le vrai coupable a été découvert...

— Oui, reprit vivement le jeune homme, mais je n'en ai pas moins pourri trois mois sur la paille de la prison ! Pendant trois mois toute la paroisse m'a appelé Jean le voleur, et ce baptême-là ressemble à l'autre, monsieur Tribou, il en reste toujours quelque trace.

Le recteur hocha la tête en soupirant.

— Pourquoi aussi as-tu refusé de vendre ta cabane à monseigneur ? dit-il.

— Pourquoi ? répéta Jean, parce que je l'aime, monsieur Tribou ; parce que c'est là que je suis né et que j'ai l'habitude de vivre. Le prévôt n'a-t-il donc pas assez pour lui seul des deux tiers de la paroisse ? On laisse bien leur rocher aux hirondelles de mer ; pourquoi

un chrétien n'aurait-il pas autant de place sur la terre qu'il en aura un jour au-dessous? Je suis resté dans mon droit en refusant ce seigneur, et lui est toujours sorti du sien en me persécutant.

— Oh! je sais que tu as étudié à la ville, et que tu me trouveras de bonnes raisons, dit le prêtre en souriant, mais les bonnes raisons ne prouvent rien contre le maître. Ce n'est pas seulement à cause de ta cabane que le prévôt te déteste; tu regardes de trop près dans ce qu'il fait, et tu donnes ton avis tout haut, comme si tu étais gentilhomme. C'est là une dangereuse habitude, Jean. Souffrir en silence ce que Dieu souffre est partout le plus sage.

Et baissant la voix :

— Tu n'es pas le seul, vois-tu, qui ait à se plaindre, continua-t-il; celui dont nous parlons n'a pas été plus juste pour moi-même que

pour toi : les cent messes que sa femme avait demandées en mourant, il les a fait dire aux Jacobins... C'est là une grave faute contre la religion, Jean, car cette ame était de ma paroisse, et c'était à moi de prier pour son repos. C'est cent livres dont j'ai été injustement frustré, et Dieu est trop juste pour permettre que ces messes profitent à la défunte.

— Possible, dit Jean avec un léger sourire, mais j'espère qu'il n'en sera point ainsi de celle que je viens vous demander.

— Tu viens me demander une messe ? s'écria le recteur.

— Pour l'heureux succès de mon voyage.

M. Tribou lui posa les deux mains sur les épaules, avec une expression de bienveillance attendrie.

— Bien, Jean ; bien, cela, dit-il d'un accent caressant ; j'ai toujours dit que tu étais un vrai chrétien ; mais prends donc l'escabelle qui est

là, garçon, et explique-moi ce que tu veux.

— Je pars demain, au point du jour, monsieur Tribou, dit le jeune homme avec quelque embarras ; ne pourriez-vous me dire une messe après minuit ?

— Après minuit ? répéta le prêtre ; sans doute, sans doute... mais c'est un office à grands droits.

— Combien cela peut-il coûter ? demanda le gabarier avec cette prudence calculatrice qui n'abandonne jamais un Normand.

M. Tribou lui jeta un regard en dessous.

— C'est selon, Jean, dit-il d'une voix hésitante ; il y a des prix pour toutes les bourses.

— Mais pour un pauvre diable comme moi ?

— Tu n'es pas si pauvre, puisque tu as l'espoir de trouver là-bas de la fortune...

— Ou un trou dans le sable et un *de profundis*...

— Fi ! ce sont de mauvaises pensées qu'il faut repousser.

— Il en sera à la volonté de Dieu, soupira Plébeau, je me suis mis dans ses mains avec toutes mes espérances ; mais, quoi qu'il arrive, dites-moi le prix de cette messe.

— Ah !..... c'est juste..... le prix..... répéta le recteur en traînant chaque parole, et regardant le jeune homme comme s'il eût voulu deviner la somme qu'il pouvait lui demander. Tu veux une messe au grand autel, n'est-ce pas, avec une prière pour ta défunte mère ? Au Havre-de-Grâce on prend trois livres.

— Trois livres ! s'écria le jeune marin.

— Mettons-en deux, Jean, et ce sera pour rien ; songe, garçon, qu'il faut allumer les cierges, et que je mettrai ma chasuble de damas. Pour un autre je demanderais davantage, mais pour toi ce sera deux livres, encore ne les paieras-tu qu'après l'office.

— Soit, dit Jean, qui semblait pressé de conclure; mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que la messe sera dite pour moi seul.

— Ne sais-tu pas que l'église est fermée à cette heure? observa le curé; il n'y aura là que l'enfant de chœur.

— Il n'a que faire de venir, dit vivement le jeune marin; j'ai servi la messe plus d'une fois, et je puis remplacer Baptiste.

— A ton aise, répliqua M. Tribou, aussi bien le drôle dormirait debout; alors je t'ouvrirai moi-même la porte de l'église.

— C'est convenu.

— A minuit, donc.

— A minuit!

II.

Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire de faire connaître, en détail, au lecteur, ce Jean Plébeau et cette Françoise Minart, qui doivent jouer le rôle le plus important dans notre récit.

Le premier était, comme nous l'avons dit, un simple gabarier de la côte; mais, bien que vi-

vant du travail de ses mains, il avait développé son intelligence par la réflexion, et n'était même point dépourvu d'étude. Il savait lire la lettre manuscrite et la lettre moulée, écrivait facilement, et eût pu, au besoin, établir un compte par sous et deniers. Il connaissait en outre les principales règles du Despautère et entendait un peu de latin.

Il devait cette instruction rare, même chez les gentilshommes de ce temps, à l'ambition de sa mère, qui avait voulu le faire entrer dans les ordres et l'avait confié à un curé du voisinage; mais la répugnance du jeune homme pour la tonsure s'était révélée de bonne heure, et sa mère, qui ne pouvait renoncer à l'idée d'en faire un bourgeois, avait tourné ses vues vers la basoche, le confiant au parent d'un de ses compères, alors huissier près le parlement de Rennes.

Le jeune homme ne montra pas plus de goût

pour son nouvel état que pour la prêtrise. Les occupations sédentaires irritaient cette nature avide d'action. Dans l'étude de son patron, sa poitrine manquait d'air, ses muscles de mouvement ; le sang pétillait dans ses veines ; il regrettait les amusemens du village et la vie sous le ciel, dans la barque qu'il conduisait autrefois.

Cependant il eût peut-être continué sa nouvelle carrière, si la mort de sa mère ne l'eût ramené à Saint-Valery et s'il n'y eût rencontré Françoise Minart.

Françoise était le dernier enfant du fermier le plus riche et le plus détesté de la paroisse. La méchanceté de Jérôme était proverbiale. Hostile à tout le monde, il avait surtout donné dans sa famille libre carrière à ses mauvais instincts, parce que là les victimes ne pouvaient lui échapper. C'était un de ces hommes qui nourissent une femme et des enfans

comme certains médecins des animaux domestiques, pour expérimenter le tranchant de leurs instrumens ou la force de leurs poisons; fous malfaisans qui ont juste assez de raison pour abriter sous la loi leur méchanceté ; ingénieux au mal, constans dans leur cruauté, et, trouvant à la douleur des autres je ne sais quelle monstrueuse volupté. Rien n'avait pu vivre sous son toit : sa femme avait succombé au désespoir ; l'aîné de ses fils s'était tué ; le plus jeune, après aveir langui, s'était fané lentement, comme une plante qu'un air corrompu empêche de grandir.

Françoise seule survécut à cette ruine de toute la famille ! A force de simplicité et de patience, elle avait dérouté la cruauté cauteleuse de Jérôme. Il avait vainement tourné autour de son ame, cherchant un vice ou une vertu cachés (car il savait que les seules blessures douloureuses sont celles qui frappent les

points secrets), ses efforts avaient été vains. Tout y était ouvert, aucune plaie ne s'y pouvait envenimer ; les larmes de Françoise guérissaient sa douleur. Pareille à l'oiseau qui, l'orage passé, secoue ses ailes et chante, elle était revenue à la joie avant que Jérôme eût trouvé pour elle un nouveau tourment, et l'élasticité de cette nature forte et mobile lassait sa méchanceté.

Ce fut alors que Jean revint à Saint-Valery et qu'il s'éprit pour Françoise d'un amour que celle-ci ne tarda point à partager.

Minart crut enfin avoir trouvé l'endroit où il pourrait frapper. Il laissa grandir la passion des deux jeunes gens, et, quand il la vit invincible, il ordonna à Jean de ne plus reparaître à la ferme, et choisit à Françoise un vieillard pour mari.

Mais le courage de la jeune fille égalait sa patience. Elle déclara avec calme qu'elle atten-

drait le moment où elle pourrait disposer de sa main, et qu'alors elle épouserait celui qu'elle aimait. Minart eut en vain recours aux menaces, aux persécutions : tout vint se briser contre la calme énergie de la jeune fille. Le fermier repoussé de ce côté, changea de place et songea à perdre Plébeau. Un vol avait été commis au Moulin-Vert. Sachant qu'il trouverait le grand-prévôt disposé à tout croire contre le gabarier, il réunit des circonstances, arrangea des preuves et alla lui dénoncer le jeune homme.

On sait quelle fut la suite de cette accusation, et comment le hasard justifia Jean en faisant découvrir le vrai coupable.

Tout en était là au moment où commence notre récit.

La nuit avait pris un aspect orageux, les étoiles, voilées de lourds nuages, jetaient à peine, par instants, quelques rapides et con-

fuses clartés; aucune lumière ne brillait plus dans les cabanes, et tout le village dormait depuis long-temps, lorsque M. Tribou sortit du presbytère une lanterne de corne à la main.

Il s'arrêta au milieu du cimetière, regarda autour de lui et, n'apercevant rien, se dirigea, en grommelant, vers la plus petite porte de l'église. Comme il se baissait pour y mettre la clé, un bruit léger lui fit détourner la tête :

— Est-ce toi, Jean ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit la voix du gabarier.

— Tu m'attendais ?

— Oui.

— A la bonne heure, *fieu*; je craignais un retard.

En parlant ainsi, le vieux curé était entré, suivi de Jean qui ferma la porte. Ils traversèrent l'église en silence. Arrivé au chœur, M. Tribou ouvrit la balustrade et se détourna

pour faire passer son compagnon devant lui ; dans ce moment, les rayons de la lanterne, qu'il avait élevée à la hauteur de ses yeux, tombèrent sur une jeune fille que Jean tenait par la main.

— Françoise Minart! s'écria-t-il en reculant.

— Comme vous le voyez, monsieur le recteur, répondit Plébeau tranquillement.

— Françoise! répéta le prêtre stupéfait; que vient-elle faire ici ?

— Entendre la messe que vous m'avez promise.

— A cette heure? Par la croix de notre Sauveur! sais-tu à quoi tu l'exposes? Si Minart apprend qu'elle a quitté la ferme, il est homme à la tuer.

— Aussi n'y doit-elle point retourner, répondit le jeune homme.

M. Tribou le regarda.

— Non, répéta Jean en rapprochant de lui

la jeune fille; nul ne me l'ôtera maintenant qu'avec la vie, car elle m'a préféré et choisi.

— Mais, malheureux, interrompit le curé, tu n'as aucun droit sur elle.

— J'en aurai bientôt, monsieur le recteur, car cette messe que nous venons vous demander, c'est une messe de mariage.

— Et tu crois que je la dirai?

— Il le faut.

— Sur mon salut, tu as perdu la raison, Jean. Ignores-tu que je ne puis vous unir sans le consentement du père de Françoise?

— Hélas! mon Dieu! il l'a refusé, et il veut que j'épouse le vieux Claude Perrin, dit la jeune fille.

— Claude, reprit le curé; mais il est riche.

— Écoutez-moi, monsieur le recteur, interrompit Jean avec impatience; moi aussi j'ai étudié, car ma mère (que Dieu lui pardonne!)

voulait me faire prêtre malgré mon cœur. A l'âge de Françoise, son père ne peut empêcher notre mariage. Avec le secours des hommes de loi, nous pourrions nous épouser en plein jour et au son des cloches ; il ne nous manque donc que le temps de faire valoir notre droit ; mais que vous importe à vous qui savez qu'il existe ? Minart est un fou et un méchant, vous le disiez vous-même aujourd'hui ; femme, sœur, enfans, il a tout fait mourir l'un après l'autre, et maintenant il veut aussi tuer celle-ci ! Mais là où la justice des hommes ne suffit plus, celle du prêtre commence : vous êtes sur terre pour secourir tout ce que le monde ne secourt pas. Les juges doivent obéir aveuglément à ce qui est écrit ; mais vous, vous avez votre conscience pour loi, et vous ne permettrez point que deux pauvres créatures perdent à jamais leur repos et leur bonheur faute de formes et de papiers timbrés.

Regardez-nous, monsieur Tribou, nous sommes vos enfans aussi, car vous nous avez baptisés et instruits ; vous connaissez ce qu'il y a au fond de nos cœurs, et vous savez que nous ne méritons point tout ce que nous avons souffert jusqu'ici. Ah ! notre vie est dans vos mains, monsieur le recteur; ayez pitié de nous.

Jean parlait avec une émotion qui eût dû toucher celui auquel il s'adressait ; mais le curé avait un de ces cœurs fermés, pour lesquels la douleur des autres n'est qu'un bruit. il haussa les épaules sans répondre, en faisant un pas vers la porte.

Le jeune marin se jeta au-devant de lui et le prit par le bras :

— Par le salut de mon ame ! vous ne partirez pas ainsi, dit-il avec véhémence.

— Prétends-tu me retenir de force ? demanda le recteur effrayé.

— Ah! je ne prétends rien, monsieur le curé; mais, au nom de Dieu! ne nous refusez pas.

— C'est impossible, dit M. Tribou en cherchant à se dégager.

Jean serra le poing avec une exclamation de colère; mais Françoise, qui avait jusqu'alors tout écouté en silence, lui saisit la main par un mouvement plein de résolution et d'amour, puis se tournant vers le curé :

— Alors, que notre faute retombe sur vous! dit-elle d'un accent résolu, car, quoi qu'il arrive, je le suivrai; et où pouvait être une sainte union, vous aurez volontairement mis le péché. — Ne dites pas que vous ne pouvez faire ce que nous demandons, ajouta-t-elle, en voyant que le recteur voulait s'excuser; car vous l'avez fait déjà pour un autre.

— Moi! s'écria M. Tribou.

— Avez-vous oublié mademoiselle de Florac

et son cousin ; mariés ici en secret la veille de Noël ?

— Qui vous a dit..... balbutia le recteur troublé.

— J'étais à la porte du cimetière, veillant pour eux, répondit Françoise ; c'est moi qui leur ai montré le chemin pour venir à travers la lande et qui ai loué la barque avec laquelle ils sont passés chez les Anglais... Eux aussi se mariaient sans l'autorisation de M. de Florac.

— Tais-toi! tais-toi!... interrompit le recteur en regardant autour de lui. Si le marquis venait à découvrir... Ne parle jamais de cela, Françoise.

— Vous pouvez vous assurer mon silence... observa la jeune fille en jetant au curé un regard significatif.

Celui-ci fit un geste de désolation.

— Je le voudrais, dit-il ; mais n'y compte

pas, Françoise. Eux, ils avaient pris leurs précautions, ils étaient sûrs d'échapper, et je n'avais point à craindre d'être trahi... tandis que toi, ton père s'apercevra de ton départ dès demain; il se mettra à ta poursuite; tout sera découvert, et je perdrai ma cure.

— Mon père me croit chez une tante où je dois passer huit jours, et dans huit jours nous serons bien loin, répondit Françoise. Vous n'avez donc rien à craindre, et ce que vous avez fait pour d'autres, vous pouvez le faire pour nous.

— Tu ne sais pas... tu ne peux savoir, balbutia le recteur de plus en plus embarrassé... Pour les autres, j'avais des raisons...

— Je les connais, dit Françoise.

— Quoi! ils t'ont dit...

— Que vous aviez exigé soixante pistoles.

— Cinquante! Françoise; je n'en ai reçu

que cinquante, et ce n'était point pour moi, mais pour les pauvres.

— Ainsi, s'écria Jean qui avait écouté tout ce débat avec impatience, monsieur le recteur consentirait si nous pouvions lui payer une pareille somme?

— Elle me permettrait de racheter une faiblesse par de bonnes œuvres, Jean, répliqua le curé.

— Je ne l'ai point, dit le marin; mais tout ce que je possède, je suis prêt à le donner.

— Et c'est bien peu, sans doute, Jean? dit le curé d'un ton d'interrogation.

— Voilà, dit le jeune homme en lui présentant une longue bourse de cuir entr'ouverte.

Le curé y plongea un coup-d'œil rapide; il balança un instant; ses regards allaient de la bourse à la porte; mais enfin la tentation parut trop forte : il étendit la main, prit la

bourse qu'il sembla soupeser, et la faisant disparaître dans la poche de sa soutane :

— Que le ciel me pardonne! soupira-t-il, je n'ai jamais su résister aux prières ; tu seras responsable devant Dieu, Jean, de l'imprudence que tu me fais commettre.

A ces mots, il reprit sa lanterne, et les deux jeunes gens le suivirent au fond du chœur.

Il serait difficile d'exprimer tout ce qui se passait dans l'ame de Françoise. Quelque résolution qu'elle eût montrée jusqu'alors, ce fut en tremblant qu'elle s'agenouilla devant l'autel. Le moment où elle engage sa foi et aliène à jamais toute sa vie a toujours une triste solennité pour la femme ; il semble que tout ce qu'il y a en elle de capricieuse fantaisie et d'imagination vagabonde s'effraie à l'aspect d'un tel engagement et réclame à la fois contre son audace ; mais les liens qu'allait former Françoise avaient encore quelque chose

de plus hardi et de plus extrême ; elle n'engageait pas seulement son avenir, elle rompait encore avec tout son passé ; passé triste et peu regrettable, sans doute, mais qu'entouraient, en ce moment, toutes les trompeuses douceurs du souvenir. Pays, habitudes, la jeune fille abandonnait tout pour se jeter dans une existence inconnue avec un guide nouveau ! Semblable à ces peuplades du Nord qui brûlaient leurs villages, montaient sur une barque et s'abandonnaient à la mer, elle se lançait vers un avenir ignoré sur un de ces fragiles esquifs dont elle avait vu tant de naufrages !

Puis, cette sainte association de deux destinées qui s'accomplit d'ordinaire au grand jour, sous les yeux de la famille et comme une fête, elle allait la contracter de nuit, dans le mystère et le silence ! Cet acte qui, entre les fiancés, est le plus souvent une première joie, semblait entre elle et Jean un premier crime :

elle entrait dans l'inconnu avec toutes les hésitations du doute, sentant la peur à côté de son audace et goûtant son bonheur comme un remords.

Aussi, lorsque la voix du prêtre murmura les mystérieuses paroles de l'église, lorsqu'elle comprit que ce rêve hardi qu'elle avait fait allait s'accomplir, toute sa fermeté l'abandonna-t-elle un instant; elle sentit son cœur se fondre, ses jambes fléchir, et elle tomba à genoux en pleurant.

Mais cet abattement fut court. Françoise avait une de ces ames qui peuvent céder à l'étonnement d'une première émotion, mais qui, une fois cet étonnement passé, se raffermissent au contact de la réalité, quelle qu'elle soit. Apercevant à ses côtés Jean, qui s'était rapproché d'elle inquiet, elle releva la tête, un sourire plein d'une énergie sereine illumina son beau visage, et quand le prêtre lui de-

manda, selon la formule habituelle, si elle voulait prendre Jean pour mari, elle répondit d'une voix si ferme, si claire et si douce en même temps, que le doute pénible qui avait traversé le cœur du jeune homme s'évanouit aussitôt.

La cérémonie terminée, les deux jeunes gens remercièrent M. Tribou, qui leur recommanda la discrétion, et les reconduisit jusqu'à l'*échalier* du cimetière.

Ils allaient prendre congé du recteur, lorsque celui-ci attira le gabarier à part :

— Jean, lui dit-il, avec une onction étudiée, nul ne peut savoir ce qui vous est réservé dans le voyage périlleux que vous allez commencer. Dieu peut vous rappeler tous deux à lui sans que vous ayez eu le temps de mettre vos ames en état de grace.

— Je le sais, répondit le jeune homme.

— Et as-tu songé à ce qu'il y aurait pour

toi de douleur à voir Françoise languir dans les flammes du purgatoire, faute de prières et de bonnes œuvres ?

— Dieu, je l'espère, m'épargnera cette affliction.

— Dieu est un juge inflexible, reprit le curé ; mais tu peux éviter ce malheur.

— Et comment ?

— En faisant dire ici des messes pour le repos de vos ames.

— Et si nous vivons, monsieur le recteur ?

— Les messes vous profiteront pour l'avenir, Jean ; il faut toujours mourir une fois, et un chrétien ne saurait prendre trop tôt ses précautions pour ce suprême moment.

Jean sourit, et saluant M. Tribou :

— Merci du conseil, monsieur le recteur, dit-il ; mais, avant de nous occuper de la mort, qui n'est point encore venue, force nous est de songer à la vie dans laquelle nous sommes, et

pour l'heure ce qui nous reste d'argent pourra suffire à peine au voyage. J'ai plus confiance en la pitié de Dieu pour l'ame qu'en celle du cabaretier pour le corps.

— Bien, bien, murmura M. Tribou d'un air désappointé ; nous vivons dans un monde où les choses du ciel passent après celles de la terre... Mais tu ne tarderas pas à apprendre peut-être combien il est dangereux de préférer la vie au salut. Que Dieu te pardonne ton peu de piété !

A ces mots, il quitta les deux jeunes gens et rentra au presbytère.

Françoise et Jean prirent à l'instant le chemin de Dieppe, où ils devaient arriver le lendemain.

Ils marchèrent long-temps d'un pas rapide l'un à côté de l'autre, en se tenant par la main, mais sans parler. Tous deux avaient besoin de se recueillir et de s'accoutumer à la nouvelle

position qu'ils s'étaient faite. Ils atteignirent ainsi un village où ils quittèrent la route, de peur d'être poursuivis, se dirigeant à travers les champs et les vergers, et ils continuèrent jusqu'à ce que l'aube commençât à éclairer le ciel. Alors Jean crut s'apercevoir que la jeune fille ralentissait le pas; il lui proposa de s'arrêter.

Ils se trouvaient au milieu d'un taillis de châtaigniers; les hautes pousses formaient au-dessus de leurs têtes un toit mouvant à travers lequel les premières lueurs du jour pénétraient par instans; tous deux s'assirent sur la mousse. Jean rapprocha la jeune fille de son cœur et appuya un long baiser sur ses paupières :

— A moi, dit-il d'un accent enivré; tu es à moi, Françoise! Oh! j'ai besoin de te voir là, de te sentir respirer contre ma poitrine pour le croire. O mon Dieu! que ne pouvons-nous rester ici tous deux, comme les personnages

de ces contes merveilleux qu'un enchantement retient des siècles entiers immobiles et pourtant éveillés ? Mais tout-à-l'heure il faudra reprendre notre route, commencer une existence de travail, de misères, de dangers ! Es-tu bien sûre de ne jamais regretter de m'avoir suivi ?

— Sûre, dit la jeune fille avec une douce sérénité. Je ne t'ai pas choisi pour que mes jours fussent plus tranquilles ou plus heureux ; je t'ai choisi parce que je t'aime. Tu ne sais pas combien de fois j'ai proposé à Dieu une année de ma vie pour te voir une heure ! Que je sois où tu es, vois-tu ? et je laisse le reste à la Providence.

— Pauvre Françoise ! dit Jean avec un sourire moitié joyeux, moitié attendri, un fiancé prépare d'habitude une belle chambre à son épouse, et moi je n'ai à te donner qu'un lit de mousse au fond des bois.

— Les oiseaux n'ont qu'un nid, observa Françoise en souriant.

— Écoute comme ils chantent notre noce, reprit Jean.

La jeune fille ne répondit rien, mais dans ce moment une brise entr'ouvrit le feuillage, et les premières lueurs du jour naissant éclairèrent son visage; elle parut si belle aux yeux du jeune gabarier, qu'il s'écarta brusquement pour la mieux voir.

Françoise baissa la tête en rougissant sous ce regard, et, comme il voulait l'attirer sur ses genoux, elle recula vivement; mais, presque au même instant, elle releva la tête, et, apercevant une tristesse étonnée dans les yeux de Jean, elle jeta une exclamation confuse, étendit les mains et se laissa aller dans ses bras.

III.

Depuis la découverte de l'Amérique par Colomb, tous les regards et tous les désirs du vieux monde se tournaient vers cette terre miraculeuse. C'était là que s'était envolée la féerie du moyen-âge. Aux palais de pierres précieuses des génies avait succédé la ville d'or cherchée par Walter Raleigh ; aux jardins en-

chantés, les forêts vierges. Au reste, tout ce que l'on racontait de cette région lointaine était bien propre à enflammer les imaginations. Là, en effet, tout était étonnant et bizarre. On y voyait des fleurs grandes d'une coudée, des arbres sous lesquels un bataillon entier eût pu se tenir à l'ombre, des oiseaux vêtus de perles et d'azur; on y trouvait l'or, l'écaille, les épices, l'ivoire, les aromates, comme ailleurs les pierres ou les ramées!

L'Espagne, qui s'était abattue la première sur cette riche proie, la dévorait depuis un demi-siècle environ sans avoir pu l'épuiser. A sa suite étaient venus le Portugal, la Hollande, l'Angleterre, s'efforçant d'arracher à leur tour quelques lambeaux; la France arriva l'une des dernières à cette curée; encore n'y eût-elle point pris part sans un pauvre gentilhomme normand qui vint proposer au cardinal de Richelieu la colonisation de l'île de Saint-

Christophe. Le cardinal forma une compagnie qui réunit une petite somme, et expédia aux Antilles le capitaine d'Énambuc avec quelques centaines de vauriens, chargés spécialement d'instruire les naturels *desdites îles en la religion catholique, apostolique et romaine.*

La réussite de cette entreprise en amena de nouvelles. Treize ans plus tard, MM. Duplessis et de L'Olive (1) partirent pour la Guadeloupe, après avoir conclu avec les marchands de Dieppe un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à leur envoyer, dans l'espace de six années, deux mille cinq cents Français *catholiques.*

Saint-Malo et Dieppe étaient alors les deux villes maritimes les plus importantes du royaume, l'une pour la course, l'autre pour

(1) Le père Labat, et d'après lui Raynal, l'appelle Loline; mais le père Dutertre, dont la publication est antérieure, l'appelle de L'Olive.

le négoce. A Saint-Malo se préparaient les armemens hardis, les pêches lointaines, les expéditions aventureuses et guerrières qui créaient une marine à la France. Dieppe, plus prudente, allait partout proposant ses produits, et essayait tous les trafics. Malheureusement, loin d'imiter l'intelligente hardiesse des marchands de Londres, ou la patience calculatrice des Hollandais, les Dieppois joignaient l'inconstance française à la foi normande, et faisaient le commerce du monde avec des habitudes de colporteurs. Ne voyant arriver de la Guadeloupe ni *petun* (1), ni coton, ni *caret* (2), ils craignirent d'en être pour leurs avances, et laissèrent dormir leur traité.

Cependant MM. Duplessis et de L'Olive écrivaient lettres sur lettres, déclarant qu'ils ne pouvaient rien faire sans un premier secours.

(1) Nom que l'on donnait alors au tabac.
(2) *Écaille*, nom de la tortue qui fournit l'écaille.

Par le fait, les émigrés manquaient de tout, et la colonie eut à souffrir une famine que les missionnaires ont comparée à celle du siége de Jérusalem. Les habitans broutèrent l'herbe des vallées et mangèrent jusqu'au cuir de leurs baudriers. M. Duplessis en mourut de chagrin. Enfin quelques secours arrivèrent de Saint-Christophe où M. de L'Olive avait une habitation, et les marchands de Dieppe, craignant de tout perdre, se décidèrent à une nouvelle expédition. Ils se mirent en conséquence à réunir des vivres et des engagés.

Ceux-ci donnaient aux marchands trois années de travail en paiement de leur passage, et recevaient ensuite du gouverneur un *étage* (1) de terre qu'ils cultivaient à leur profit. Leur condition, pendant tout le temps qu'ils ap-

(1) On appelait ainsi l'étendue de terre donnée pour une habitation. Elle avait ordinairement cent pas de large sur mille de long. Cette longueur s'appelait *chasse*.

appartenaient aux marchands, était à peu de chose près celle des noirs qui les remplacèrent plus tard. Le maître pouvait les louer ou les vendre, et ne les menait au travail qu'avec la hallebarde.

Quelques autres enrôlemens se faisaient au profit des colons déjà établis, pour un temps déterminé et à un prix convenu. Celui de Jean et de Françoise était de ce genre : engagés pour quatre années au service du sieur Fontaine, lieutenant de la colonie, ils avaient l'assurance de pouvoir acheter, de leurs économies, au bout de ce temps, le terrain nécessaire à une habitation. C'était donc l'indépendance de toute leur vie conquise au prix de quatre années d'épreuves ; encore devaient-ils les passer l'un près de l'autre, soutenus par l'espérance et consolés par leur amour. N'étaient-ils point d'ailleurs tous deux à cet âge avide de choses nouvelles, où la curiosité donne de

l'audace, l'imprévoyance de la résignation, et où l'on déménage sa destinée comme les enfans leurs jeux, sans autre désir que celui du changement.

Puis, l'amour a ses superstitions! Jusqu'alors traversés dans toutes leurs joies, ils étaient bien aises de rompre avec le passé. En fuyant cette vieille Europe, ils y laissaient la longue chaîne de leurs humiliations et de leurs désenchantemens, pour entrer dans un monde nouveau avec leur jeune amour! Qu'importaient, pour un tel résultat, les fatigues, les dangers, les souffrances même? Ils avaient la force que donne l'espérance, et ils étaient deux!

Ils se présentèrent donc pleins d'une joyeuse confiance au capitaine Meunier, chargé par les marchands de conduire l'expédition, et avec lequel Jean avait déjà conclu leur engagement.

Celui-ci était un petit homme tout rouge, tout rond, tout riant, qui avait déjà navigué

sur toutes les mers et essayé toutes les fortunes. Tour à tour corsaire, boucanier, trafiquant, esclave des Maures, il s'était accommodé à chaque situation et s'était trouvé heureux partout, n'ayant eu besoin, comme il le disait, que de *changer d'habitudes*. Les douleurs avaient passé sur sa tête comme le navire sur la mer, sans laisser de sillon ; non qu'il y eût en lui une force intime et sérieuse ; loin de là, l'irréflexion avait été sa seule philosophie; mais son corps était si souple, que l'aiguillon de la souffrance n'y pouvait pénétrer; son ame était si légère, qu'elle surnageait dans tous les naufrages. Maître Meunier se consolait d'un revers en l'expliquant par un proverbe ou en y trouvant l'occasion d'un calembourg, et il ne se montrait jamais mécontent du sort tant que celui-ci le laissait content de son esprit.

Ayant autrefois visité les îles de l'Amérique, il savait quelles ressources elles pouvaient

offrir à la colonisation ; aussi ne balança-t-il point à prendre un intérêt dans la nouvelle expédition ; il fréta son navire et se chargea d'un certain nombre d'enrôlemens pour son compte ou celui des colons. Quant à la poudre, aux armes, aux graines et aux provisions, les marchands devaient les lui fournir ; mais il n'eut point le loisir de s'assurer comment ils avaient rempli leurs engagemens à cet égard ; une grande affaire l'absorbait complètement ! Prétextant que Meunier ne pouvait être le capitaine que d'un moulin, il avait baptisé son flibot le *Moulin Jaune*, et s'occupait de le faire passer à l'ocre, afin qu'il pût mériter son nom. Tout fut donc embarqué sans vérification, et les marchands dieppois en profitèrent pour se débarrasser de leurs farines piquées, de leurs cidres aigris et de leurs morues gâtées.

Cependant l'armement était achevé, les cent cinquante engagés couvraient le pont du navire,

le capitaine Meunier faisait préparer les voiles, raidir les étais, et l'on allait filer la grande amarre, quand Françoise et Jean se présentèrent.

Celui-ci tira son bonnet et héla le capitaine, qui le reconnut au premier coup-d'œil.

— Eh! c'est mon marin d'eau douce, s'écria-t-il en riant ; par la poupe, garçon.

Jean y courut et aida Françoise à sauter sur le tillac. Ce fut alors seulement que Meunier aperçut la jeune femme.

— Oh! oh! tu navigues de conserve, s'écria-t-il.

— Je m'étais engagé à ne point venir seul, répondit Jean.

— Je sais, je sais, reprit le capitaine en regardant Françoise; mais, par mon saint patron, on ne dira plus que nous apportons aux Antilles notre rebut; ceci est de premier choix.

— Et aussi bon que beau, dit le jeune homme.

— Dieu la conserve alors, répliqua le marin; Meunier ne demanderait qu'à trouver une pareille meunière.

— La Normandie est le pays des bonnes ménagères et des belles filles, capitaine.

— Connu, connu, garçon, répliqua Meunier en riant; toutes les mères normandes me le répètent depuis vingt ans; mais cherche ta place, et gare aux manœuvres, car nous allons appareiller.

Le Moulin Jaune venait en effet de déborder et fut bientôt sous voiles.

Françoise et Jean s'assirent à l'écart, le cœur plein d'une agitation inquiète. Près d'échapper, tous deux s'étaient sentis saisis en même temps de la crainte d'avoir été découverts et poursuivis. Leurs yeux guettaient avec angoisse chaque barque qui se détachait du ri-

vage. Ils mesuraient avec impatience l'espace qui les séparait du port, et accusaient la lenteur du navire.

Celui-ci dépassa enfin la dernière pointe, et, prenant le vent, commença à cingler vers la pleine mer. Les deux jeunes gens se jetèrent un regard plus rassuré.

Les côtes s'éloignaient rapidement, et tous les passagers étaient debout, les regards tournés vers ce *reste de patrie* qui s'effaçait à l'horizon. Nul n'avait songé à quitter le tillac! Parmi ces cent cinquante malheureux que le vice, le désespoir ou la misère forçait à l'expatriation, il ne s'en trouva pas un qui détournât la tête avec indifférence : une oppression commune fermait toutes les bouches, et ce fut seulement lorsque tout eut disparu au loin que les plus résolus retrouvèrent leur sang-froid et songèrent à prendre connaissance de leur nouvelle habitation.

Le flibot du capitaine Meunier portait au plus deux cents tonneaux, et, le chargement arimé, on avait suspendu dans la calle autant de hamacs que l'on avait pu en placer ; mais, lorsqu'on les compta, il s'en trouva moitié moins que de passagers. Le capitaine Meunier, qui en fut averti, répondit tranquillement que les passagers dormiraient l'un après l'autre, et que c'était seulement *une habitude à changer*. Plus tard on découvrit que l'eau était corrompue et les vivres gâtées.

— *Changement d'habitude*, répondit l'imperturbable capitaine.

Les plaintes des engagés devinrent alors des menaces. Ils voulurent forcer Meunier à virer de bord et à regagner la France ; mais celui-ci arma ses marins, fit charger les espingoles, et demanda amicalement aux mécontens s'ils voulaient qu'ils leur distribuât de sa farine.

Les plus braves eux-mêmes hésitèrent.

Étrangers à la navigation, entourés de périls qu'ils connaissaient sans savoir les éviter, ne pouvant se passer du capitaine ni de son équipage, ils reculèrent devant une lutte dont le succès même devait amener leur perte. Il fallut donc se soumettre et accepter la loi du plus petit nombre. La maladie ne tarda point d'ailleurs à changer l'irritation en abattement, et le capitaine répéta d'un air satisfait qu'ils s'étaient *habitués* à la discipline nautique.

Jean et sa jeune femme résistèrent mieux que les autres passagers à la fatigue et aux privations. Pour eux, toutes les misères de la traversée étaient venues se perdre dans l'immense joie de leur amour! Il en est du bonheur, pour ceux qui ont long-temps souffert, comme de l'abondance pour ceux qui ont été long-temps privés; ils demeurent un instant étrangers à tout le reste, absorbés par ce premier étonnement et cette première sève d'une sensation

nouvelle. Il faut qu'ils en aient épuisé les plus vives saveurs, pour redevenir sensibles aux autres douleurs et aux autres plaisirs.

Jean avait d'ailleurs réussi à adoucir les rigueurs du voyage. Rendant les services d'un matelot à bord du *Moulin jaune*, il avait obtenu, comme tel, un hamac dans l'entre-pont et une ration meilleure; car, désireux de conserver la santé de ses marins, Meunier faisait porter sur les engagés les plus dures privations. Ceux-ci voulurent s'en plaindre, mais le capitaine leur fit observer que les passagers n'étaient autre chose qu'une garnison, et qu'il avait toujours été d'usage de sacrifier, en cas de besoin, la cargaison à l'équipage.

Cependant les vents étaient devenus contraires; les vivres diminuaient : il fallut réduire les rations. Soixante engagés avaient déjà succombés. L'air de la cale était devenu mortel, et ceux qui survivaient durent la quitter.

Étendus sur le tillac, la plupart semblaient même avoir cessé de sentir, et, sans quelques sourdes plaintes, on les eût déjà pris pour des cadavres. Une vingtaine des plus forts étaient seuls restés debout. On les voyait se traîner au milieu de leurs compagnons, épiant leur agonie et se comptant d'un œil affamé et hagard. Mais, quoique chaque jour diminuât leur nombre, les ressources diminuaient plus vite encore. Enfin l'eau manqua ! A cette nouvelle, ceux qui avaient résisté jusqu'alors se couchèrent à leur tour et attendirent la mort dans un sombre désespoir.

Une nuit s'écoula ainsi, puis un jour, puis une seconde nuit ! Vaincus, à leur tour, par la souffrance, Françoise et Jean s'étaient retirés à l'écart. Celui-ci tenait sur ses genoux la tête languissante de la jeune femme et serrait une de ses mains dans la sienne. La nuit allait finir ; les passagers étaient immobiles et

silencieux ; tous avaient cédé à ce court sommeil qu'apportent d'ordinaire aux mourans les premières clartés du jour. Le capitaine Meunier seul était debout, parcourant le tillac en fredonnant. On n'entendait que le bruit de ses pas mêlé au murmure du sillage et au frissonnement de la brise dans les voiles. Une lueur rosée commençait à illuminer l'horizon, et une rafale chargée de je ne sais quelles mielleuses senteurs venait de s'élever.

Affaiblis par la soif, nos deux amans sentirent leurs fronts s'appesantir. Françoise se rapprocha de la poitrine du jeune homme avec un soupir, moitié de tendresse, moitié de souffrance ; l'un de ses bras alla se suspendre à son épaule, et ses yeux se fermèrent.

Tout-à-coup la voix d'une vigie se fit entendre.

— Écoute ! dit Jean en relevant la tête, éperdu.

— Terre! répéta la voix.

— Où cela? demanda Meunier.

— Sous le vent.

— A quelle distance?

— Quinze nœuds.

— Sauvés! cria Jean en serrant Françoise dans ses bras.

Celle-ci fit un effort pour se lever; mais, tremblante d'émotion, elle ne put que joindre les mains et tomber à genoux.

Cependant le cri du matelot avait été entendu; tous les mourans s'étaient redressés. Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Les plus forts se précipitaient vers les haubans, les plus faibles vers les bastingages, cherchant à percer la brume du regard; tous demandaient le nom de la terre annoncée!... C'était Madère, dont les côtes calcinées et les vallées ombreuses leur apparurent bientôt au soleil levant.

Quelques heures plus tard, le navire du capitaine Meunier jetait l'ancre devant l'île espagnole.

IV.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du *Moulin jaune* à Madère. Les vivres étaient faits, le pavillon de partance arboré au grand pic, et cependant rien ne bougeait à bord du flibot, que l'on apercevait toujours à la même place, mouillé sur une seule ancre. Au lieu de l'équipage et des nombreux passagers qui eus-

sent dû garnir le tillac, on n'y apercevait que le capitaine Meunier, les mains dans les poches, et regardant, de temps en temps, du côté de la terre, en jurant tout bas.

Il venait de recommencer pour la centième fois sa promenade de la poupe au mât de misaine, lorsque Jean parut à l'entrée de la grande écoutille.

— Les engagés n'arrivent donc point, capitaine? dit-il en portant la main à son bonnet.

Meunier lui montra la rade.

— Regarde..... pas plus d'embarcation que dans une carafe. Mes matelots n'auront pu les retrouver... Et quand je pense que sans eux nous serions partis depuis quatre jours!...

— Les habitans les ont si bien reçus, et ils ont tant souffert, observa Jean.

— Quoi! souffert, s'écria Meunier; parce qu'ils ont été contraints à quelques *changemens*

d'habitudes... N'ont-ils pas eu le temps de se refaire, les misérables? La peur de mourir de faim les fera tous mourir d'indigestion. Ils se brûlent le sang avec ce vin de feu, comme si ce n'était point assez du soleil pour leur cuire le cerveau. Je les ai avertis, pourtant : les engagés du *Richard*, qui ont touché ici, il y a un an, sans vouloir être plus sages, sont tous morts en chemin de la fièvre et du transport. Mais ils n'écoutent rien... Au diable si je me charge désormais de pareille marchandise!

— Le gouverneur don Diego de Mendoza ne vous avait-il point promis de les faire ramener à bord?

— Aujourd'hui même, et il n'avait pour cela qu'à les faire ramasser à terre comme des bananes tombées, car ils sont ivres du soir au matin; mais ses estafiers auront craint la fatigue!... Ces Espagnols sont des gens qui n'éternuent pas, de peur de se moucher.

— J'aperçois pourtant une pinasse et une chaloupe qui viennent à nous, dit Jean.

Le capitaine regarda un instant.

— Par le Christ, je crois que tu as raison, s'écria-t-il; ce sont nos ivrognes qu'on ramène!... Hourra! pour le gouverneur! à mon prochain voyage en Normandie je lui rapporterai une relique de *Notre-Dame-de-la-Délivrance*.

Deux barques, l'une conduite par des Espagnols et l'autre par les matelots du *Moulin jaune*, se dirigeaient, en effet, vers le flibot et l'eurent bientôt accosté. Ainsi que l'avait prévu Meunier, les engagés étaient tous ivres. On les hissa à bord à grand'peine; le capitaine remercia les Espagnols, leur distribua quelques doublons, leva l'ancre et remit à la voile, tandis que les nouveaux arrivés se dispersaient sur le pont, où ils s'endormirent pour la plupart.

Le soleil était brûlant, et la brise favorable ne gonflait que les plus hautes voiles. Cependant le flibot, comme impatient de réparer le temps perdu, fendait rapidement la vague soyeuse. Le jour s'écoula, puis la nuit sans que le vent changeât. Le ciel brillait d'étoiles, et tout annonçait une heureuse navigation. Jean, dont le quart était achevé, alla rejoindre Françoise dans l'entre-pont.

Tous deux dormaient depuis quelque temps, lorsqu'un grand bruit les réveilla en sursaut; le gabarier s'élança de son hamac et courut vers l'échelle; Meunier allait la descendre.

— A nous, garçon! s'écria-t-il en apercevant le jeune marin.

— Qu'y a-t-il, capitaine?

— Il y a que tous nos ivrognes sont devenus fous.

— Fous! répéta Jean, stupéfait.

— N'entends-tu pas leurs cris, reprit Meu-

nier, viens, s'ils se rendent maîtres du navire, nous sommes perdus.

Jean suivit le capitaine, se demandant s'il n'était pas lui-même dans le délire; mais lorsqu'ils arrivèrent sur le pont, le jeune homme demeura immobile devant l'étrange spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Les passagers, qu'il avait laissés endormis quelques heures auparavant, étaient alors debout, en proie à une agitation insensée. Quelques-uns, se croyant poursuivis par le fantôme de la mort, parcouraient le tillac avec des cris lugubres; d'autres, une couronne de corde au front et assis sur la drome, dans une attitude majestueuse, donnaient audience comme des souverains; la plupart, obéissant à je ne sais quelle fièvre d'action, remuaient les rames, tournaient le cabestan ou roulaient les canons.

Jean courut à la barre qui venait d'être

abandonnée, tandis que le capitaine et les matelots essayaient de rétablir l'ordre ; mais dans ce moment même un canon, démarré par l'un des fous et poussé sous la lisse, tomba à la mer.

Au bruit que fit sa chute, de grands éclats de rire, mêlés d'applaudissemens, s'élevèrent ! Un second canon fut lancé dans les flots, et les rires augmentèrent. Les matelots voulurent en vain s'interposer ; ils furent repoussés, foulés aux pieds, et forcés de se réfugier sur le gaillard d'arrière.

Exaltés par leur victoire, les fous poussèrent alors un hurlement de joie ; une sorte de délire commun semblait avoir saisi ces malheureux. Les tonnes d'eau suivirent les canons, puis vinrent les anspects, les cordages, les mâtereaux de rechange, les embarcations. Leur folie s'exaltait à mesure que le soleil montait à l'horizon. Penchés sur la lisse, ils battaient

des mains à chaque objet lancé dans la mer.

Enfin tout manqua !

Il y eut alors un moment d'arrêt et pour ainsi dire de stupeur. Les fous se regardèrent comme pour se demander s'ils devaient renoncer à un tel divertissement ; mais tout-à-coup l'un d'eux leva les bras, et, franchissant le bastingage, s'élança avec un éclat de rire dans les flots. Ce fut comme un signal ; les plus voisins enjambèrent la lisse pour le suivre, et en un instant le sillage du navire fut couvert de têtes vacillantes et près de s'abîmer (1).

Tout l'équipage contemplait cette scène avec une pitié mêlée de terreur. A chaque éclat de rire, à chaque chute, Françoise se pressait éperdue contre le jeune marin. Déjà la moitié des engagés s'étaient engloutis dans les flots,

(1) Le père Dutertre, dans son *Histoire des Antilles,* parle de cette étrange folie qui saisit tous les passagers après les excès commis à Madère.

quand le capitaine Meunier courut à ceux qui restaient.

— Et la cale, garçons, s'écria-t-il, vous oubliez la cale.

Ce fut comme un trait de lumière.

— La cale, la cale, répétèrent les fous.

Ils s'élancèrent vers l'écoutille.

A peine le dernier eut-il disparu que le capitaine retira l'échelle, rabattit le panneau et le referma. L'équipage poussa un cri de joie.

— Paix! dit Meunier.

Tous se turent, et il y eut un silence. Surpris par l'obscurité, les fous étaient demeurés un instant saisis, mais bientôt leurs hurlemens s'élevèrent.

— Chantez, chantez, sauvages, dit le capitaine, vous voilà au fond de votre fosse comme les ours de Berne; maintenant, du moins, nous serons maîtres du pont.

— Et il était temps, ajouta un vieux mate-

lot, car nous allons avoir de l'occupation.

— Que veux-tu dire, père Larigot?

— Regardez, capitaine.

Tous les yeux se tournèrent vers le point de l'horizon indiqué par le marin. Une nuée grisâtre qui grandissait à vue d'œil s'avançait avec la rapidité de l'éclair, faisant bouillonner la mer sous son ombre.

— Dieu me damne, c'est un grain blanc! s'écria Meunier.

— Et qui pourrait bien avarier la farine de votre moulin, ajouta le père Larigot avec ce sourire menaçant des vieux matelots.

— Aux voiles, garçons, cria le capitaine; carguez tout, et en double si vous ne voulez boire à la tasse des *requiem* (1).

Les matelots s'élancèrent dans les enfléchures pour exécuter la manœuvre commandée;

(1) Nom que l'on donnait alors au requin.

ils atteignaient la grande vergue lorsqu'un sourd grondement retentit tout-à-coup. Les vagues se dressèrent en écumant, et une rafale terrible, s'engouffrant dans les voiles, fit ployer le navire camme un coursier qui s'abat.

— Lofe, timonier, lofe, cria Meunier.

Mais il était trop tard, un long craquement se fit entendre, et, avant que l'ordre eût pu être suivi, les deux huniers s'abattirent, emportant un nuage de voiles qui s'éparpillèrent au loin en légers flocons et allèrent se perdre dans l'ouragan.

V.

Une trentaine d'hommes armés étaient arrêtés sur l'un des mornes qui dominent la Basse-Terre de la Guadeloupe. La plupart portaient le chapeau de latanier, les brodequins en cuir de porc, la culotte courte et l'habit français, serré par une corde de mahot à laquelle pendaient deux paires de longs pistolets.

Quelques-uns étaient assis sous un immense courbaril; d'autres, appuyés sur leurs lourds fusils, regardaient la mer, dont une échappée apparaissait entre les sommets aigus de la montagne.

A leurs mains noires de poudre et à leurs habits souillés de sang figé, on eût pu les prendre pour des chasseurs revenant d'une battue dans les forêts, sans la présence de deux personnages qui semblaient annoncer que leur expédition avait un caractère à la fois militaire et religieux.

Le premier était un jeune moine dont le regard dur, le teint bronzé et l'allure assurée annonçaient un de ces missionnaires qui parcouraient alors le Nouveau-Monde à la suite de toutes les bandes d'aventuriers. Le second avait environ quarante ans, et son costume, bien qu'à peu près semblable à celui de ses compagnons, avait conservé des débris d'orne-

mens qui indiquaient un grade : il portait, au lieu de coutelas, l'épée d'officier.

Il s'était assis avec le moine à quelques pas de ses gens, d'un air maussade et contrarié. Il y eut un assez long silence. Enfin, il frappa sa carabine violemment contre la terre.

— N'importe! s'écria-t-il comme s'il répondait à une réflexion, je me demande toujours comment la peau rouge a pu s'échapper cette nuit de l'*ajoupa;* je l'avais lié moi-même, et la corde de mahot lui entrait dans les chairs.

— Le démon aide ses adorateurs, observa gravement le moine.

— Le démon et la négligence de Rifflot, dit l'officier en jetant un regard vers un jeune homme à figure de singe, qui portait les insignes de sergent.

— Faites excuse, lieutenant, dit celui-ci de cette voix grasseyante particulière aux Parisiens, mais il n'y a point de ma faute.

— Ne t'avais-je point recommandé de veiller sur le Caraïbe?

— Aussi avais-je ordonné à mon *matelot* (1) de ne point le perdre de vue.

— Comme tu fais toutes les fois qu'il y a une fatigue ou un danger.

Le sergent feignit de ne point entendre.

— Pas vrai, Picard, que je t'avais donné le sauvage à garder? dit-il en se tournant vers une espèce de colosse étendu sur l'herbe à ses pieds.

Le Picard détourna vers le sergent sa tête de taureau.

— Le sauvage? répéta-t-il d'un air endormi.

— Pourquoi l'as-tu laissé partir, gros lézard que tu es?

(1) Lorsqu'un engagé avait fini son temps, il s'associait à un autre engagé, également libéré, et tous deux cultivaient de moitié un étage; l'engagé appelait cet associé *son matelot*.

— Je ne sais pas, sergent.

Celui-ci fit un geste de mépris.

— Pour sûr, cet être-là ne marche sur deux pieds que par suite d'une mauvaise habitude, dit-il.

— Raison de plus pour veiller toi-même, reprit le lieutenant d'un ton irrité. Nous avons perdu, par ta faute, une occasion qui ne se représentera peut-être jamais. Les Caraïbes étaient tous à la Dominique, et si le prisonnier ne se fût échappé, il nous eût conduits au lieu où les siens ont caché leurs femmes et leurs provisions.

Un murmure s'éleva parmi les hommes armés, et de sourdes malédictions tombèrent de toutes parts sur le sergent.

— Eh bien! eh bien! quoi? dit celui-ci en se détournant tranquillement; ne dirait-on pas des chiens de bouchers à qui j'ai volé un os! Qui nous empêchera, un de ces jours, de

pourchasser les Caraïbes jusqu'à la Grande-Terre, où ils se sont retirés ?

— Au risque de leur laisser notre peau, observa un des colons.

Rifflot lui jeta un regard ironique.

— Que veux-tu qu'ils fassent de la tienne, Auvergnat ? demanda-t-il en riant ; ils digéreraient plus facilement une carabasse de *caret.*

— Possible, répliqua l'Auvergnat ; mais, comme elle est solide à l'usage, j'y tiens.

— Il ne fallait pas nous suivre alors, vieux *requiem* ; ne sais-tu pas que l'on marche ici sur la mort comme à Paris sur les pavés ?

— Ah ! Paris ! s'écrièrent cinq ou six voix, pourquoi l'avons-nous quitté, sergent !

— C'est là qu'il fait bon vivre.

— Que de jolies filles !

— Et quel cognac !

— Si seulement on y supprimait la police !

— Et si l'on n'était pas obligé de payer ses dettes !

— Assez de vos souvenirs, s'écria Rifflot brusquement ; voulez-vous augmenter l'appétit d'un affamé ? A qui parlez-vous de la grande ville ? Est-ce que je n'en suis pas, donc ? Né aux halles et connu des bons enfans !... les jolies filles, c'était mon élément ; et, quant au cognac...

— Il suffit de regarder votre nez, sergent.

— Comme tu dis, l'Auvergnat ; je faisais partie de la société de Notre-Dame-de-la-Pinte, tandis que maintenant je fais partie de celle de Notre-Dame-de-la-Soif ! Et cependant, Dieu sait ce que MM. Duplessis et de L'Olive nous avaient promis. Ils nous menaient ici pour faire fortune en trois ans et vivre comme des gentilshommes.

— Ils vous menaient ici pour instruire les

idolâtres dans la religion catholique, interrompit le moine ; la commission du roi le porte expressément.

— Peut-être, dit Rifflot; mais du diable si j'eusse fait un pas pour un tel ouvrage.

— Es-tu donc sans intérêt pour tes frères païens?

— Faites excuse, mon révérend ; à défaut de chrétiennes et de fromens, je m'intéresse beaucoup à leurs femmes et à leur manioc ; par malheur l'un et l'autre viennent encore de nous filer sous la main.

— Dieu n'a point voulu vous livrer ces malheureuses, dit le moine avec emphase, parce qu'il a deviné que vous les cherchiez dans l'intérêt de vos passions.

— Par le ciel, mon père, il n'avait pas besoin pour cela d'être membre de la Sainte-Trinité, dit le Parisien effrontément; pour quelle

cause aurions-nous pu courir après ces peaux de maroquin ?

— Oubliez-vous que le pape et le roi nous ont envoyés ici, avant tout, dans l'intérêt de la religion ? reprit le dominicain sévèrement.

— C'est-à-dire, répliqua Rifflot, qu'il faudrait faire la chasse aux femmes pour leur apprendre le catéchisme.

— Pourquoi non ? Le devoir de tout chrétien n'est-il pas de travailler à l'instruction religieuse de ses sœurs ?

— Compris, compris, mon révérend, s'écria Rifflot ; les dominicains appellent des sœurs ce que les curés appellent des nièces.

— Que veux-tu dire, drôle ?

— Je vois maintenant pourquoi vos frères de Paris m'ont enlevé autrefois deux maîtesses.

— Tu mens, s'écria le moine.

— C'était pour compléter leur instruction religieuse, ajouta Rifflot.

Les colons éclatèrent de rire; mais le frère Joseph s'était levé pâle de colère. Il s'avança vers les hommes armés, et posant une de ses larges mains velues sur l'épaule du Parisien :

— Avoue que tu as menti, misérable, dit-il d'un accent bref et menaçant.

— Moi? répliqua le sergent qui parut se déconcerter.

— Avoue, avoue, avoue, répéta le moine, et, à chaque mot, la main s'appuyait plus pesante sur l'épaule de Rifflot qui fléchit malgré lui et tomba rudement à genoux.

— Par le ciel, lâchez-moi, mon révérend, s'écria-t-il.

Mais celui-ci le tenait cloué à la terre.

— Mort et enfer! me laisserez-vous? reprit Rifflot qui se débattait furieux.

— Avoue, répéta le dominicain impassible.

Le sergent avait saisi le manche de son coutelas; mais ses yeux rencontrèrent le regard étincelant du moine, il baissa la tête.

— Allons, mon révérend, c'était une plaisanterie, balbutia-t-il.

— Non, dit le moine inflexible.

— Alors je me serai trompé.

— Non, non.

— Eh bien! au diable; c'est que j'ai menti.

La main se retira, et Rifflot put se relever.

— Mille piques, frère Joseph, dit-il en secouant, vous m'avez démis l'épaule. Si c'est ainsi que vous donnez votre bénédiction, je m'en priverai.

— Arrière, serpent, dit le dominicain.

— Soyez tranquille, je me tiendrai désor-

mais à distance, et quand vous voudrez faire le Samson, je vous enverrai mon matelot, d'autant qu'il pourra vous fournir une mâchoire d'âne.

Le moine fit un geste de dédain sans répondre et se rassit.

Les colons avaient suivi cette étrange scène avec une sorte d'indifférence paresseuse et comme accoutumés à de tels débats. Ce n'était point, en effet, le premier de ce genre dont ils eussent été témoins. Dominé par sa nature, le frère Joseph s'était toujours montré une sorte de chevalier errant de la religion, rêvant la conquête des ames comme d'autres eussent rêvé celle d'un royaume. Long-temps captif derrière les barreaux du cloître, il avait accepté avec joie une mission lointaine, non par chaleur de piété, mais parce qu'elle le jetait dans une vie de mouvement et de périls. Nourri du reste dans tous les préjugés du couvent, il avait appris la foi comme un soldat le maniement

des armes, et réunissait en lui la plus complète nature de moine et la plus complète nature d'aventurier.

Cependant les colons venaient de dérouler les grands sacs de toile que chacun d'eux portait en bandoulière, et en avaient retiré quelques fruits et quelques racines qu'ils dévoraient; le sergent éveilla d'un coup de pied son matelot endormi sur l'herbe.

— Holà, le Picard, nos provisions, dit-il.

Le colosse se souleva sur le coude et regarda Rifflot d'un air étonné.

— Nos provisions, sergent? répéta-t-il.

— Ne te les ai-je pas données à garder?

Pour toute réponse, le Picard détacha son sac et le secoua.

— Comment, vide! s'écria Rifflot.

— Pardieu, vous avez tout mangé ce matin, dit le matelot en riant.

— Moi?

— Même que vous avez oublié de me garder ma part.

Le sergent fit un geste de désappointement; puis, prenant presque aussitôt un air d'indifférence :

— Après tout, il n'y a pas grand mal, Picard, dit-il ; tu dois être aussi fatigué que moi d'ignames et de bananes grillées. A la bonne heure, s'il s'agissait d'une tranche de tortue ; mais M. de L'Olive veut que nous menions une vie frugale, et défend d'en *varer*.

— Ne sais-tu pas, drôle, qu'il le fait dans votre intérêt et pour arrêter les dyssenteries? répondit le lieutenant.

— C'est juste, reprit Rifflot, le *frater* a décidé qu'il était plus sain de mourir de faim que d'indigestion, et le révérend aura sans doute ajouté que c'était plus religieux ; mais pourquoi ne pas nous permettre au moins de chasser les acoutys et les porcs sauvages ?

— Parce que vous vous laisseriez surprendre par les Caraïbes, et que chaque homme de moins met en danger la colonie.

Le Parisien haussa les épaules.

— Je ne connais pas de plus grand danger que de vivre de pourpier cuit dans l'eau de mer, ou de *diachilum*, comme ce pauvre Champenois qui, dans la disette de l'an dernier, a mangé tous les onguens du chirurgien. On peut d'ailleurs, en ouvrant l'œil, se garder des sauvages; voyez plutôt le *Glorieux!* M. de L'Olive voulait le forcer à prendre un *étage* parmi nous; il a refusé, et il vit libre sur le morne Piment, faisant ses quatre repas et se moquant des peaux rouges.

— Qui le feront rôtir au premier jour, observa Fontaine.

Rifflot secoua la tête.

— Son sanglier le garde, dit-il, et je me fierais plus à Mardi-Gras, qu'à toutes les senti-

nelles du fort. Aussi, changerais-je volontiers ma *chasse* contre l'*ajoupa* de mon cousin le Glorieux.

— Ne parlez pas de cet homme! s'écria le père Joseph, c'est un mécréant qui a refusé de se rendre à la chapelle pour suivre les offices.

— Parce que le gouverneur en eût profité pour le faire arrêter, observa le Parisien.

— Il méprise la nourriture spirituelle, et n'a point encore approché de la sainte table.

— Possible, dit Rifflot, mais il approche de l'autre, celle où l'on nourrit le corporel, et, pour ma part, je serais flatté d'en faire autant.

— Dieu a l'œil sur les siens, et vous prépare des temps meilleurs, dit le moine ; sous peu de jours, il renouvellera ici le miracle qui sauva autrefois son peuple, et fera tomber pour vous une nouvelle manne dans le désert.

— C'est-à-dire que les crabes vont descendre des montagnes, continua Rifflot ; c'est un miracle qui arrive tous les ans vers la mi-avril ; malheureusement, ils ne nous apporteront ni habits pour nous vêtir, ni poudre pour nous défendre.

— Le gouverneur en attend de France, observa Fontaine. Les marchands de Dieppe ont annoncé un navire chargé de vivres et de munitions.

— Les marchands de Dieppe, dit Rifflot, sont trop bons Normands pour nous envoyer leur bœuf salé et leur morue, quand nous n'avons à leur retourner que des lézards empaillés ; encore, si nous avions pu ramasser une bonne provision de *petun* et de *caret !*... Mais l'ouragan et la compagnie ont tout dévoré. Aussi, je vous engage à compter sur les Dieppois comme sur l'habit que vous filera votre truie. Voilà trois ans qu'on nous annonce des

vaisseaux qui doivent nous apporter de l'eau-de-vie, du lard et des femmes; quand je les verrai devant l'île, je promets de songer à faire mon salut.

— Songes-y donc dès aujourd'hui, païen! s'écria le père Joseph, car en voici un qui arrive.

— Un vaisseau!

— Regarde!

Tous les colons se levèrent et tournèrent les yeux vers la grande anse; un navire venait en effet d'y jeter l'ancre.

Cette espèce de réponse du ciel au défi du Parisien avait quelque chose de si étrange, que ces ames grossièrement superstitieuses en furent saisies. Quelques-uns tombèrent à genoux en joignant les mains; tous jetèrent un cri de surprise et de joie.

— Et maintenant, reprit le dominicain avec

solennité, reconnaissez la vérité des promesses du très-haut.

— Et surtout, tâchons de ne pas arriver les derniers, interrompit le Parisien en saisissant son fusil.

— Songez à le remercier de la faveur inespérée qu'il vous accorde, reprit le moine.

— Tournons l'habitation Mercier, ajouta le sergent.

— A genoux, chrétiens! s'écria le père Joseph.

— En route, mangeurs de lard! répliqua Rifflot.

Et, s'élançant dans le sentier qui descendait à la mer, il disparut avec tous les colons et le lieutenant lui-même, malgré les cris du dominicain qui les suivit de loin, les poings serrés et en les accablant de ses pieuses malédictions.

VI.

Cet empressement des colons à courir vers le navire qu'ils venaient d'apercevoir mouillé à la grande anse, était du reste suffisamment justifié par l'absence complète de secours dans laquelle ils avaient été laissés jusqu'alors par la compagnie. Tout ce que venait de dire le sergent à cet égard était au-dessous de la vérité ;

telle avait été la famine pendant quelque temps, que l'on avait soupçonné les habitans de déterrer et de manger les cadavres ! M. de L'Olive lui-même ne put échapper à la commune misère, qu'en passant à Saint-Christophe, où il possédait une plantation : mais les secours qu'il en rapporta furent bientôt épuisés, et les colons retombèrent sous la menace des maux qu'ils avaient déjà subis.

Quelques-uns s'emparèrent d'une barque pour tenter de fuir ; ils furent repris, et ils auraient été pendus sans l'indulgence du gouverneur qui se contenta de les faire marquer. D'autres se teignirent au roucou, et cherchèrent un asile parmi les Caraïbes. Mais la plupart languissaient et mouraient sous le bâton des commandeurs ; car, dans cette île lointaine comme en Europe, le plus grand nombre travaillait pour quelques-uns. On avait transporté à la Guadeloupe l'organisation féodale de la

mère-patrie, sauf la protection des lois et l'indulgence du seigneur. Les associés exploitaient leurs engagés avec cette avidité implacable des compagnies, espèces de monstres sans cœur, n'ayant d'autre évangile qu'un registre, d'autre ambition qu'un dividende. Des malheureux, naguère captifs chez les infidèles, regrettaient tout haut ce dur esclavage!

Le ciel lui-même semblait conspirer contre la colonie; les récoltes de manioc et d'ignames manquèrent. Enfin, poussés à bout, les plus hardis proposèrent d'échapper à la famine en pillant les *carbets* des sauvages. Il suffisait pour cela d'inventer un prétexte de guerre. Les Français, chez qui l'on n'eût trouvé rien à prendre, se plaignirent d'avoir été volés par *leurs amis les hommes tannés*; ceux-ci protestèrent en vain de leur innocence, et en offrirent les preuves; les colons, qui avaient faim, répondirent comme le loup à l'agneau;

un vieux chef fut massacré avec ses trois fils, et les *carbets* envahis.

Mais, en allumant une pareille guerre, les Français n'avaient point réfléchi au fléau qu'ils se préparaient. Forcés de fuir dans les mornes, les Caraïbes durcirent au feu leurs *boutous* (1), aiguisèrent leurs *zagaïes* de palmiste, trempèrent leurs flèches dans le lait de mancenillier; puis, laissant leurs femmes sous des *ajoupas*, ils descendirent en silence aux basses terres.

Pendant ce temps, des pirogues et des coulialas s'étaient dispersées sur la mer, portant chacune un seul rameur. Elles reparurent bientôt chargées jusqu'au niveau de la vague. C'étaient les guerriers de la Dominique, de la Barboude, d'Antigoa, de la Martinique et de Saint-Christophe qui venaient aider à la ven-

(1) Casse-tête.

geance de leurs frères. Ils se répandirent silencieusement autour des *étages*, rampant dans l'herbe ou sous les feuilles.

Les colons, qui se trouvaient écartés au nombre d'environ quatre-vingts, furent égorgés en un instant et presque sans s'en apercevoir; un seul eut le temps de donner l'alarme. Les Caraïbes, se voyant découverts, sortirent alors des halliers avec de grands cris; mais les Français, qui s'étaient armés, les repoussèrent.

Ces attaques furent renouvelées, la guerre se régularisa, les habitans ne purent s'écarter de leurs plantations que par bandes armées, et la famine commença de nouveau à se faire sentir.

Les choses en étaient là lorsque le bruit se répandit dans les habitations, qu'un navire venait de jeter l'ancre dans la grande anse, et que le gouverneur s'était rendu à bord.

A cette nouvelle, les colons accoururent de

toutes parts, et bordèrent bientôt le rivage dans un délire de joie. Leurs longues privations étaient oubliées, leurs craintes dissipées; ils reconnaissaient enfin que la compagnie ne les avait point abandonnés, et calculaient d'avance ce que pouvait contenir le flibot qu'ils avaient sous les yeux; tous attendaient avec un tremblement d'espoir et d'impatience le retour de la chaloupe du gouverneur.

Elle parut enfin, mais chargée de mourans qui furent déposés sur le rivage. Bientôt on apprit que *le Moulin jaune*, après avoir brisé ses huniers, perdu ses voiles et jeté à la mer les deux tiers de ses passagers, arrivait avec le reste à l'agonie, sans vivres, sans marchandises, manœuvré par deux matelots et le capitaine.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour ces malheureux à qui la vue du pavillon de France avait un instant rendu le courage. Quel-

ques-uns essayaient pourtant de douter encore; le retour de M. de L'Olive leur enleva bientôt cette dernière consolation ! Le gouverneur leur annonça d'un ton abattu que rien n'était changé à leur situation, et rentra promptement au fort.

Désabusés tout-à-coup d'espérances si longtemps nourries, et précipités du haut de leur joie, les colons reprirent le chemin de leurs cases dans un morne désespoir.

Cependant la troupe du lieutenant Fontaine avait atteint la grève au moment même où la barque du capitaine Meunier y abordait, et les premiers mots échangés avaient suffi pour que la joie des colons fît place au désappointement et à la désolation. Le Parisien seul, qui voyait ses prévisions réalisées, était triomphant; l'amour-propre, chez lui, faisait taire la faim.

— Qu'est-ce que je vous disais ? s'écria-t-il; comptez donc encore sur les marchands de

Dieppe pour vous engraisser! A la bonne heure, s'ils pouvaient vendre votre lard! ce sont de trop bons pères de famille pour hasarder avec nous la légitime de leurs enfans. Ils nous laisseront mourir ici jusqu'au dernier en buvant leur cidre, mangeant leurs harengs et faisant leurs Pâques.

— Mettez votre espoir dans la Providence, interrompit le moine.

— Avec ça qu'elle se met en frais pour nous, observa ironiquement Rifflot; vous avez trop parlé de miracles, mon révérend; comme dit le proverbe, il ne faut pas vendre le poisson qui est encore dans la mer.

— Tais-toi, mécréant! s'écria le dominicain dont le désappointement avait accru l'irrascibilité; ce sont tes impiétés qui attirent à la colonie de tels châtimens.

— Je sais, dit Rifflot en clignant l'œil; c'est toujours de sa faute, si l'âne est mal bâté;

mais au moins, mon révérend, vous avouerez que, sans fausser ma promesse de tout-à-l'heure, je puis remettre à faire mon salut.

— Ton salut! s'écria le père Joseph; oses-tu y compter? Tu es vendu à jamais au démon.

— Vous assistiez peut-être au marché, mon père? demanda le Parisien en ricanant.

— Va, maudit, continua le moine en étendant les bras avec emportement, va aux flammes éternelles, et que nul ne songe à t'en arracher!

— Ce sera une grande perte pour les vendeurs de messe, observa Rifflot.

— Arrière, fils de Satan!

— Et le vôtre, mon père.

— Bâtard.

— Par la grace de Dieu!

— Galérien.

— Par la grace du roi.

— Misérable! vaurien! huguenot!

Le sergent tressaillit, et le sourire qui errait sur ses lèvres s'effaça.

— Moi, huguenot! Par Notre-Dame, quiconque dit cela ment.

— Ah! tu sens donc le bâton de ce côté? s'écria le père Joseph, ravi d'avoir rencontré une injure qui pût blesser cette ame cuirassée.

— Huguenot! reprit le Parisien dont la voix s'animait; je suis catholique de père et de mère, mon révérend!

— Au feu, le mécréant! dit le moine avec un geste menaçant et absolu.

— J'ai pour preuve le certificat de l'aumônier des galères, reprit le sergent d'une voix plus claire.

— Au feu! au feu!

— Et j'ai dans ma case une Vierge et un chapelet.

Le dominicain haussa les épaules, et tourna

le dos sans répondre ; mais Rifflot, qui plaisantait Dieu et doutait de son ame, tenait à sa réputation d'orthodoxie.

— Arrêtez ! s'écria-t-il ! en courant après le moine qui prenait la route du fort ; vous rétracterez le mot que vous avez prononcé, mon père !

— Que Dieu sépare le bon grain de l'ivraie, dit le père Joseph avec une mystique emphase.

— Au diable les citations! répliqua vivement Rifflot, je demande une réponse. Que je sois damné, c'est une chose dont je ne disputerai point avec vous ; mais, vive Dieu, j'ai le droit de brûler dans l'enfer des catholiques.

— Puisses-tu donc y brûler pour l'éternité, maudit! s'écria le moine en lui lançant un regard farouche.

Et, ramenant le capuchon sur sa tête rasée, il continua sa route vers le fort.

Le Parisien le regarda aller.

— Bien, bien, cafard, murmura-t-il; tu me paieras ton souhait avec tout le reste. Huguenot!... Que je trouve seulement l'occasion de te faire une croix sur la poitrine avec mon coutelas, et tu verras si je suis bon catholique.

En parlant ainsi, il avait rejoint les hommes armés, qui se dirigeaient vers les habitations, et regagna avec eux les *étages* de la Basse-Terre.

Cependant les dernières lueurs du soleil s'étaient éteintes à l'horizon; les étoiles commençaient à scintiller dans le bleu plus foncé du ciel, et les bouquets de palmistes, d'acajous et de cachimas, parsemés le long des dunes, ne formaient plus, au loin, que des masses sombres et confuses. Toutes ces rumeurs du jour qui animent les lieux les plus solitaires avaient cessé; l'on n'entendait que le monotone clapotement des vagues, mêlé aux

lourds bourdonnemens des maringouins le long des flaques d'eau stagnante.

Le lieutenant Fontaine était demeuré en arrière de sa troupe avec le capitaine du *Moulin jaune*, qui lui racontait les misères de sa traversée ; mais celui-ci s'interrompit tout-à-coup, les yeux fixés devant lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda le lieutenant.

— Regardez au détour du morne, dit Meunier.

— Je regarde.

— N'apercevez-vous pas quelque chose dans le sentier ?

Un objet confus venait en effet d'apparaître sur le penchant du promontoire ; mais il eût été difficile au premier aspect de donner un nom à ce composé compliqué et bizarre. Le lieutenant demeura quelque temps sans pouvoir démêler dans la nuit ce que c'était.

— Par le Christ! cela marche, dit Fontaine.

— Et plus rapidement qu'un homme.

Dans ce moment, l'objet inconnu atteignit la ligne de lumière qui illuminait le sommet du morne.

— Eh! vive Dieu! c'est *le Glorieux!* s'écria le lieutenant.

— Qu'est-ce que *le Glorieux?* demanda Meunier.

— Un drôle qui a quitté la colonie pour vivre en boucanier sur le morne Piment; mais il n'est point seul sur son sanglier.

— Un sanglier! répéta le capitaine.

— Qui a presque la taille d'un cheval. Aussi lui sert-il de monture quand il est en route, et de chien quand il chasse, car l'intelligence de *Mardi-Gras* égale sa vigueur.

— Et son maître vit avec lui seul dans les bois, comme un sauvage?

— Sans avoir renoncé à aucune des vanités

de l'homme civilisé, comme le prouve son surnom de *Glorieux*. Il a été autrefois laquais de M. de Celles, et a si bien pris les manières des grands seigneurs, qu'aujourd'hui il se croit gentilhomme. Il a surtout quitté la colonie pour échapper à l'humiliation d'entendre Rifflot l'appeler son cousin.

— Et M. de L'Olive n'a point essayé de le ramener dans les établissemens?

— *Le Glorieux* est brave, adroit, et connaît le pays comme un naturel. Il a jusqu'à présent échappé à toutes les poursuites. Cet homme réunit en lui la nature du Caraïbe et celle du petit-maître. Il est également habile à trouver une piste et à donner une leçon de belles manières. Il a de plus fait partie autrefois d'une troupe de bourgeois qui jouaient la comédie à l'imitation des acteurs de M. le cardinal, et il cite à tout propos les plus beaux passages de ses rôles, comme un prêtre le fe-

rait des évangiles latins, si bien qu'au total, c'est un des originaux les plus divertissans qui se puisse voir.

Pendant cette conversation, celui qui en était l'objet avait disparu, et le lieutenant continua à suivre la grève avec son compagnon.

Ils allaient dépasser un bosquet de courrouças, lorsque des soupirs étouffés frappèrent leurs oreilles.

Tous deux s'arrêtèrent en même temps et tournèrent la tête vers le bosquet. De vagues formes semblaient se dessiner confusément sur le sable. Meunier se baissa pour mieux voir, poussa une exclamation de surprise, fit quelques pas, puis, se baissant de nouveau :

— Sur mon ame! ce sont eux, dit-il.

— Qui cela? demanda le lieutenant.

— Les moribonds débarqués tout à l'heure.

— Sous ces arbres?

— Voyez plutôt.

Ils s'approchèrent, et reconnurent en effet les passagers du *Moulin jaune*. Ils étaient tous étendus à la même place où on les avait déposés deux heures auparavant, la plupart immobiles et faisant à peine entendre une sourde plainte.

— On les aura oubliés, s'écria le capitaine Meunier.

— Le gouverneur est-il prévenu? demanda Fontaine.

— Ils ont été conduits à terre dans sa chaloupe.

— Alors c'est à lui de décider ce qu'on en doit faire.

— Mais ils ne peuvent pourtant demeurer là.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? autant vaudrait me demander pourquoi on ne laisse point à l'eau un homme qui se noie. Ne voyez-vous pas que, si l'on

attend à demain pour les secourir, ils n'auraient plus besoin que de la pioche du fossoyeur.

— Il y a dans l'île plus de pioches que de cassave (1), répliqua Fontaine.

Meunier releva brusquement la tête.

— C'est-à-dire que vous trouvez plus économique de les enterrer, dit-il.

— C'est à M. de L'Olive de donner ses ordres, observa froidement le lieutenant.

— Par Dieu! j'irai les lui demander alors, s'écria le capitaine; il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir des chrétiens dans un nico comme des rats empoisonnés. Il y va, d'ailleurs, de l'intérêt de la compagnie, du vôtre, lieutenant, car vous avez ici des engagés que l'on pourrait facilement sauver.

— Où sont-ils?

(1) Farine de manioc.

— Il faudrait chercher parmi tous ces cadavres, dit le marin en regardant autour de lui.

— Comment les reconnaître ?

— Il me semble distinguer de ce côté la coiffe de la Normande.

— Une femme ! s'écria Fontaine.

— Et de belle venue, continua le capitaine ; voyez plutôt.

Il s'était avancé vers l'endroit qu'il venait de désigner et où se trouvait Françoise ; il se baissa vers elle, se mit à genoux et lui souleva la tête avec effort. Le lieutenant poussa une exclamation de surprise à la vue de ce pâle et charmant visage.

— Mais elle est morte ! s'écria-t-il.

— Seulement évanouie, dit Meunier.

— En êtes-vous sûr ?

— Un peu d'eau, et vous la verrez ouvrir les yeux.

— Attendez.

Il détacha la gourde d'oüyecou qu'il portait à sa ceinture, et l'approcha des lèvres desséchées de la jeune femme.

— Elle boit, dit-il.

— Regardez, elle a fait un mouvement.

— Vite, vite, capitaine, aidez-moi à la soulever.

— Que voulez-vous faire?

— La transporter à la prochaine case.

— Et les autres?

— Nous avertirons au fort qu'on les envoie chercher. Sauvons toujours cette femme.

— A la bonne heure!

— Votre main.

— La voilà.

— Nous lui formerons ainsi un siége de nos bras; mais doucement surtout, et par le petit sentier.

Tous deux soulevèrent Françoise et com-

mencèrent à gravir péniblement le promontoire ; mais le sable glissait sous leurs pieds, et le corps inanimé de la mourante leur échappait à chaque instant. Arrivé au milieu de la montée, le capitaine fut forcé de s'arrêter.

— Pardieu! je ne croyais pas une femme si lourde, dit-il.

— Appuyez-la à mon épaule et reprenez haleine, répliqua Fontaine.

Il y eut une pause; tout-à-coup le lieutenant dressa la tête avec une exclamation d'épouvante.

— Qu'avez-vous ? demanda Meunier.

— Écoutez.

Un bruit étrange commençait en effet à retentir au loin, et semblait s'approcher d'instans en instans. C'était un sourd retentissement mêlé à je ne sais quels froissemens sonores; on eût dit la marche d'une armée avec le cliquetis des armes et des cuirasses. Bientôt

le bruit devint plus distinct, s'accrut, éclata comme un tonnerre.

— Les crabes! les crabes qui descendent à la mer! cria le lieutenant effrayé.

— Où cela?

— Du côté de la levée Graber.

Le marin dressa la tête; une ligne noire et mouvante venait en effet de paraître au sommet de la dune, grossissant à vue d'œil.

— Vite en arrière, reprit le lieutenant; nous aurons le temps de gagner la case Lafond.

Tous deux reprirent leur fardeau, et, recueillant toutes leurs forces, rebroussèrent chemin; mais à peine avaient-ils fait quelques centaines de pas, que le capitaine s'arrêta en poussant un cri. Le lieutenant leva la tête; la même ligne mouvante et noire s'avançait du côté de la levée Lafond et fermait le chemin. Aussi loin que l'œil pouvait distinguer, on la

voyait se dérouler à la clarté des étoiles, formant un cercle immense et toujours plus resserré.

— Nous sommes cernés! s'écria Meunier.

— Non, dit vivement Fontaine; à gauche, capitaine, tournez à gauche.

— Par cette chaîne de rocs entrecoupés!

— Une fois au sommet, nous sommes sauvés.

— Mais le chemin pour y arriver?

— Nous prendrons le lit du ruisseau. Vite, au nom du ciel! les crabes approchent, et il y va de la vie.

— Meunier suivit le lieutenant, et tous deux arrivèrent à la ravine, dans laquelle ils descendirent. L'eau y était peu profonde, mais rapide; ils la remontèrent quelque temps avec peine, et arrivèrent enfin, haletans et épuisés, au sommet du rocher, sur lequel ils déposèrent Françoise.

Les crabes avaient pendant ce temps fran-

chi le promontoire de toutes parts, et se précipitaient vers la grève avec un bruit horrible. On voyait bouillonner, à la clarté des étoiles, leurs flots de mille couleurs, descendant les dunes et s'allongeant sur le sable comme un fleuve qui cherche la mer.

Dans ce moment, quelques gémissemens lointains s'élevèrent; Meunier tressaillit.

— Avez-vous entendu ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Fontaine.

— C'étaient des cris...

— Qui prouvent que les crabes ont atteint le bosquet de courrouças.

— Que dites-vous, grand Dieu!

— Voyez plutôt.

— Mais les mourans alors! les mourans!

Le lieutenant fit un mouvement d'épaule, et, se tournant vers Meunier :

— M. de L'Olive n'a plus qu'à faire dire une messe pour les ames, dit-il à voix basse.

VII.

Un mois s'était écoulé depuis l'apparition du *Moulin-Jaune* sur la rade de la Guadeloupe, et le désappointement causé par sa venue avait été bien vite oublié au milieu de la joie qu'inspirait aux colons l'arrivée des crabes.

De toutes les ressources de l'île, aucune en effet n'était aussi sûre ni aussi abondante. Bien

qu'on en prît toute l'année, c'était seulement en avril ou en mai que les cancres de montagne descendaient à la mer comme une armée pour déposer leurs œufs. Alors la famine faisait place à l'abondance. Attirés par le fret des crabes, les tityris, les balaous, les capitaines et les tassarts s'approchaient des côtes, attirant eux-mêmes les flamans, les crabiers, les frégates et les grands-gosiers. La chasse et la pêche devenaient également abondantes, et la faim, si long-temps couvée, s'assouvissait en d'interminables repas. Aussi, pendant un mois entier, la gourmandise absorbait-elle à son profit tous les autres vices, et il n'était plus question dans l'île que de gibier à la moustache (1), de crabes boursières et de saupiquets au piment.

Le sergent Rifflot était tout entier à une de

(1) Fine fleur de cassave.

ces conversations; il expliquait à son *matelot* comme quoi rien ne pouvait être comparé à un morceau de tortue cuite dans son jus avec une litière de burgaux, lorsqu'il interrompit brusquement sa démonstration et s'arrêta court.

— Après? demanda le Picard, dont toutes les facultés étaient absorbées par l'enseignement culinaire du sergent.

— Sur mon ame, c'est elle! murmura Rifflot.

— Une tortue? demanda le matelot étonné.

— Eh non! caïment, la Normande.

Le Picard détourna la tête, et aperçut en effet la jeune femme assise à la porte du lieutenant et préparant du vin d'ananas.

— Il faut que je lui parle, dit Rifflot.

— Mais la pêche? observa le matelot.

— Et bien, quoi, la pêche?... n'as-tu pas le filet?

— Oui, c'est juste.

— Tu feras le tour de la grande anse.

— Bon.

— Tu prendras des crabes à la rivière des Haies.

— Après ?

— Tu passeras par la pointe de l'Oranger pour cueillir des bananes.

— Soit.

— Et si je suis content de ta journée, ajouta le Parisien avec une familiarité protectrice, je te donnerai ce soir la recette d'une nouvelle sauce au piment.

— Convenu, s'écria le Picard joyeusement.

Et prenant le panier d'écorce que tenait Rifflot, il continua à grands pas sa route vers la mer.

Cependant le Parisien s'était dirigé vers la case du lieutenant. Françoise se trouvait sur

le seuil, occupée à exprimer du jus d'ananas dans une jarre espagnole. Pâle, amaigrie et la tête droite, elle regardait fixement devant elle sans rien voir, semblant ignorer elle-même la tâche que ses mains accomplissaient.

Rifflot la contempla un instant en silence, puis la salua par son nom; Françoise se leva en tressaillant.

— Doucement, doucement, Normande, ce n'est que moi, dit le Parisien; vous m'avez pris, je parie, pour le bourgeois?

— C'est vrai, répondit la jeune femme.

— Et vous aviez peur d'être grondée pour être sortie? Il est de fait que le Provençal vous tient prisonnière; c'est à peine s'il vous laisse aller une fois par semaine à la messe. Vous devez vous ennuyer dans sa case comme un serpent dans un bocal. N'avez-vous point envie de courir un peu les *étages*?

— Non, dit Françoise tristement.

— Que diable pouvez-vous faire toujours enfermée?

— Je me rappelle, murmura la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes.

Le sergent lui jeta un regard de côté.

— Ah! oui, vous pensez à l'autre, dit-il. Compris! C'est vrai qu'il a eu du malheur de débarquer ici justement le jour de la descente des crabes...

Françoise frissonna et porta la main à son cœur comme si elle l'eût senti près de se briser.

— Mais après tout, continua Rifflot, on ne vit pas pour les morts, comme disait défunte ma mère; vous du moins vous en avez réchappé, et c'est un grand bonheur que le lieutenant vous ait rencontrée sur la grève.

— Plût à Dieu qu'il m'y eût laissée, interrompit Françoise en pleurant.

— Je sais, je sais, dit le sergent; quand le

cœur vous poingt, on se voudrait enterré !...; mais le temps est un emplâtre à tous maux, comme disait encore ma mère; en définitive c'est un service que M. Fontaine vous a rendu.

— Je ne prétends pas l'oublier.

— Oh! ne craignez rien, reprit le Parisien en riant, il aura soin de vous le rappeler. C'est un homme qui a de la mémoire pour ce qu'on lui doit.

— Aussi n'ai-je point de plus vif désir que de m'acquitter envers lui.

Le sergent jeta à la jeune femme un regard narquois.

— Vous acquitter, répéta-t-il; le lieutenant doit vous en avoir indiqué le moyen.

— Je ne comprends pas...

— Faites excuse, Normande, vous rougissez, preuve que vous avez compris. M. Fontaine a toujours été galant, et, malgré son nez

de perrique, il peut avantageusement remplacer un mort.

— Ah ! jamais, jamais ! s'écria Françoise en se couvrant le visage de ses deux mains.

Rifflot secoua la tête.

— Le lieutenant le veut, dit-il, et sa volonté, voyez-vous, ressemble à la pince des scorpions ; où elle s'attache, elle reste. Vous aurez beau résister ; ce qu'il désire, il l'aura par ruse ou violence.

— Que dites-vous ? interrompit la jeune femme en se redressant.

— La vérité : vous ne connaissez pas le Provençal comme moi. Jaune de peau, serpent de cœur ! Nous faisons tous le mal à l'occasion, mais, lui, il le fait avec continuité ; il sait donner de la patience à ses envies. Vos pleurs ne le toucheront pas, car les autres sont pour lui comme de la litière ; peu lui importe de les fouler, pourvu qu'il soit plus mollement.

— Ne puis-je donc demander protection au gouverneur ? dit Françoise effrayée; M. de L'Olive est ici le maître !.....

— Sans doute, dit Rifflot, mais il le répète si souvent que cela lui suffit. M. de L'Olive, voyez-vous, est plus grand que M. Fontaine comme le gand est plus grand que la main ; c'est lui qui paraît et l'autre qui agit. Il vous fera autant de promesses que vous aurez le loisir d'en entendre ; mais pour l'effet, c'est un coup de canon à poudre. Avec ça que le lieutenant le connaît, il le tient par son faible, comme par une écoute (1); il le fait manœuvrer à son gré.

— Mais il n'y a donc point chez vous de justice pour le faible? s'écria Françoise.

— L'engagé est une sorte d'animal domestique qui doit souffrir toutes les fantaisies du

(1) Corde par laquelle on tient la voile pour la manœuvrer.

maître, répondit Rifflot, et vous devez connaître celle du lieutenant.

— S'il est vrai, dit la jeune femme avec une douloureuse énergie ; si je ne puis espérer aucune protection, je connais le moyen de mettre fin à d'odieuses poursuites.

— Que ferez-vous ?

— Je fuirai.

— Vous ! s'écria le Parisien.

— L'isolement n'est-il pas préférable à la persécution ?

— Ainsi vous consentiriez à vivre dans les mornes ?

— A tout pour échapper à cet homme.

— Vive Dieu ! nous sommes deux doigts de la même main. Moi aussi, je suis las de vivre dans la colonie. En se faisant marron, on n'a pas, du moins, comme ici, un gouvernement, une religion et une compagnie qui mangent à

votre écuelle les meilleurs morceaux. Topez là, Normande, je suis votre homme.

— Comment ? demanda la jeune femme étonnée.

— Oui, dit Rifflot en s'approchant et essayant de saisir sa main ; le lieutenant n'est pas le seul à avoir des yeux pour vous, Françoise ; si je ne vous ai rien dit jusqu'à présent, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée.

La jeune femme s'éloigna.

— Écoutez-moi, reprit le Parisien à demi-voix ; je connais le moyen de vous enlever au serpent provençal ; nous fuirons ensemble.

— Que dites-vous ?

— Nous rejoindrons mon cousin le Glorieux.

— Non, non, répéta la jeune femme en se dégageant ; je ne veux faire partager mon malheur à personne.

— Mais vous ne pouvez partir seule, observa le sergent.

— Qui m'en empêche ?

— Les dangers qu'il faut courir.

— Eh bien, j'y succomberai, dit Françoise avec résolution ; aussi bien, que m'importe la vie !

— Réfléchissez, interrompit Rifflot...

— J'ai réfléchi, reprit-elle ; tout ce que je demande désormais, c'est de pouvoir mourir en repos, dans quelque coin désert, la tête sous un buisson, et en pensant à lui.

A ces mots; elle prit la jarre espagnole, salua le sergent, et rentra dans l'habitation, malgré les efforts de celui-ci pour la retenir,

VIII.

Le mauvais état des affaires de la colonie avait jusqu'alors empêché M. de L'Olive de songer à son habitation, si bien que celle-ci n'était encore qu'un grand carbet construit en troncs d'arbres et tapissé d'herbes sèches. La plus grande pièce, dans laquelle se tenait habituellement M. le gouverneur, avait pour

unique ameublement un hamac de coton, quelques escabelles, une sorte de buffet garni de *coïiys* (1), et un trophée d'armes de sauvages suspendu au mur.

Au moment où nous reprenons notre récit, M. de L'Olive était à demi étendu sur sa natte, fumant un bout de *petun* fixé à l'extrémité d'un roseau. Le lieutenant était assis à quelques pas, tandis que le capitaine Meunier, debout devant le gouverneur, un portefeuille à la main, semblait prendre des notes sous sa dictée.

— Est-ce tout ce que monsieur le gouverneur désire? demanda le marin après un court silence.

— Tout, capitaine : des engagés, des vivres et de la poudre; voilà ce qu'il faut nous rap-

(1) Vaisselle que les Caraïbes fabriquent au moyen de calebasses.

porter d'Europe. Vous avez pris les commandes de nos pères?

— Oui, monsieur, dit Meunier; ils désirent un carteau de vin et une caisse de chapelets pour convertir les sauvages.

— Il faudrait voir également, avant votre départ, les principaux colons.

— Je les ai vus, monsieur le gouverneur; la plupart m'ont fait la même demande...

— Laquelle?

— De leur amener des femmes.

— Les imbéciles! s'écria M. de L'Olive en haussant les épaules; ils ne savent donc pas qu'elles échangeront leur dernière livre de *petun* contre de la bimbloterie et des rubans? Mieux vaudrait pour chacun d'eux un ouragan qu'une femme... J'en sais quelque chose.

M. de L'Olive passait en effet pour avoir dissipé avec des maîtresses un opulent patrimoine; mais, converti par l'âge, il haïssait la

galanterie comme on hait les péchés qu'on ne peut plus commettre, et n'avait de passion que pour le rétablissement de sa fortune. C'était un de ces volcans éteints dont la lave n'est plus bonne qu'à faire des meules ou des pavés.

Il recommanda de nouveau à Meunier de lui ramener beaucoup d'engagés, car c'était la marchandise dont on tirait le plus de profit, et lui déclara qu'il prendrait passage à bord du *Moulin Jaune* pour Saint-Christophe, où l'appelaient *les besoins de la colonie;* — c'était la phrase officielle adoptée par lui pour justifier ses fréquentes absences.

Ces *besoins* le forçaient à passer les deux tiers de l'année sur son ancienne plantation, loin des tracas de son gouvernement, où il ne rentrait qu'à l'époque des récoltes, pour prélever les cent livres de *petun* qui lui étaient dues par chaque colon. M. de L'Olive était un vrai gentilhomme, plus ami des bénéfices que de

la peine, et qui gouvernait une des îles Caraïbes comme les évêques de France leurs évêchés, sans résidence. Le soin de l'administration était abandonné au lieutenant Fontaine, qui, devenu nécessaire, gouvernait tout selon sa volonté. M. de L'Olive, sentant l'autorité lui échapper chaque jour, essayait par instans de la ressaisir ; mais alors le lieutenant parlait de quitter la Guadeloupe, et, effrayé à la pensée de rester seul chargé de tout le poids des affaires, le gouverneur sacrifiait son orgueil à sa paresse et cédait, en déclarant bien haut qu'il le faisait volontairement, *et parce qu'il était le maître*.

Meunier avait quitté M. de L'Olive après avoir reçu ses derniers ordres ; le lieutenant allait présenter quelques actes à sa signature, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la pièce voisine. Le domestique de M. de L'Olive refusait l'entrée à quelqu'un qui semblait in-

sister avec prières, tout-à-coup la porte s'ouvrit brusquement, et la jeune Normande parut sur le seuil, haletante et les cheveux en désordre. Le lieutenant pâlit.

— Qu'y a-t-il ? demanda M. de L'Olive étonné, et que me veut-on ?

— Protection ! cria la jeune femme.

— N'est-ce point votre engagée, lieutenant?

— C'est elle, balbutia Fontaine.

— Sauvez-moi, monseigneur, reprit Françoise en tombant à genoux, les mains jointes.

— Vous sauver! et de quoi? reprit M. de L'Olive. Relevez-vous, je le veux; que vous est-il arrivé, et pourquoi ce sang?

— Parce qu'il m'a fallu briser la fenêtre de la case pour arriver ici, répondit la jeune femme.

— Vous étiez enfermée! et pour quelle cause?

— Demandez à cet homme, dit Françoise en

se tournant vers Fontaine, avec une rougeur de honte et d'indignation.

Le lieutenant baissa les yeux.

— Ah ! j'entends , reprit M. de L'Olive en haussant les épaules; encore quelque folie...

— De la violence, monseigneur, de la violence que je n'aurais pu repousser si le hasard n'eût mis une arme sous ma main. Ah! monseigneur, je vous demande justice ! Que l'on m'impose tel travail qu'on voudra, que l'on m'ôte la nourriture et le sommeil, je me soumettrai à tout, je ne me plaindrai de rien; mais défendez l'honneur d'une pauvre femme qui a déjà perdu toutes ses espérances et toute sa joie ; c'est votre devoir, monseigneur, car je n'ai que vous pour me protéger.

— J'étais sûr que cela finirait ainsi, dit M. de L'Olive en jetant son bout de *petun* avec dépit; partout où il y a une femme, il y a plaintes et querelles. Pardieu ! lieutenant Fontaine, vous

auriez bien dû ne point m'exposer à cette scène ridicule.

— J'ai tout fait pour vous l'épargner, monsieur le gouverneur, dit Fontaine avec humilité.

— Et vous, la belle, ajouta le gentilhomme en se tournant vers la Normande, ne pouvez-vous donc montrer un peu de savoir-vivre, et vous entendre à l'amiable avec le lieutenant?

Françoise recula.

— Ah! vous me méprisez donc bien, monseigneur, s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Au diable les pleurnicheries! interrompit M. de L'Olive, en voilà assez. Voyons, essuyez vos yeux et retournez à la case; je recommanderai au lieutenant plus de sagesse pour l'avenir.

Françoise le regarda.

— Ah! il avait raison de sourire quand je le

menaçais de me plaindre à vous, dit-elle avec une douleur indignée.

Le gouverneur fit un mouvement.

— Qui s'est permis ?...

— Cet homme, monseigneur. Il m'avait avertie que je n'obtiendrais pas justice.

— Lui ?

— Parce qu'il commandait seul ici.

— Il a dit cela ? s'écria M. de l'Olive en se levant.

— Et il n'a point menti, car vous n'osez me protéger contre lui.

Le gouverneur se tourna vers Fontaine, qui avait rougi.

— Ainsi, ce que raconte cette femme est vrai ? demanda-t-il.

— Je n'ai point dit... balbutia Fontaine.

— Ah ! vous commandez seul ici, reprit le gentilhomme ; mais savez-vous, monsieur, que vous n'êtes rien que par ma permission?... que

j'ai un pouvoir absolu sur tous et sur vous-même?

— Je ne prétends point contester vos droits, monsieur, dit Fontaine d'un ton soumis.

— Savez-vous que d'après nos ordonnances le colon qui cherche à séduire son engagée perd ses priviléges de maître?

— Je ne le nie point.

— Que je puis vous forcer à rendre la liberté à cette femme?

— Je le sais.

— Que je vous y forcerai?

Le lieutenant releva vivement la tête. Il avait jusqu'alors conservé une apparence de calme : mais, à ces derniers mots, son œil s'alluma.

— Faites-le, dit-il d'un accent contenu; mais comme je ne pourrais continuer à exercer un commandement dans la colonie après un tel affront, vous ne refuserez point de me donner congé à moi-même.

— Prétendez-vous m'effrayer? demanda le

gouverneur, et vous croyez-vous si nécessaire?

— Je n'ai point cet orgueil, dit Fontaine; j'aurais d'ailleurs mauvaise grace à le montrer dans un moment où vous me condamnez sans m'entendre, et sur la dénonciation intéressée d'une femme.

— Que ne vous défendez-vous, alors? observa M. de L'Olive, dont toute la colère était tombée devant la menace du lieutenant, et qui, comme tous les gens faibles, ne demandait qu'un prétexte pour s'apaiser.

— J'avais cru des débats de ménage indignes de votre attention, continua Fontaine; mais puisque vous désirez les connaître, je suis prêt à ne vous rien cacher.

M. de L'Olive se rassit.

— Je dois avouer d'abord, reprit le Provençal, que je mérite quelques-unes des plaintes qui viennent d'être adressées à monsieur le gouverneur; je n'ai ni son expérience ni sa

raison, et je crains de n'y jamais arriver. Mais, quels qu'aient été mes torts envers Françoise, je suis prêt à les réparer... en l'épousant.

— Moi! s'écria la jeune femme avec un geste d'effroi.

— J'ai pensé, continua Fontaine en jetant un regard expressif au gentilhomme, que ce mariage, qui m'ôterait toute idée de retour en France, pourrait obtenir l'approbation de monsieur le gouverneur.

— En effet, dit M. de L'Olive, ravi de l'idée de fixer irrévocablement Fontaine à la Guadeloupe.

— Jamais! s'écria Françoise.

— Et pourquoi? reprit le gouverneur; c'est pour vous une fortune inespérée. Songez donc, le premier colon de l'île, mon lieutenant!...

— Jamais, jamais, monseigneur.

— Mais que pouvez-vous objecter?

— Je ne veux point l'épouser.

— Alors, ma chère, voyez à vous défendre vous-même, s'écria M. de L'Olive. Que je sois damné si toutes les femmes ne sont folles! En voilà une qui se plaint de manquer de protection; on lui offre un appui, et elle refuse sans raisons.

— Qui vous dit que je n'en ai point?

— Pardieu! faites-les connaître, alors. Voyons, aimeriez-vous quelqu'un, par hasard?

— Oui, monseigneur.

Fontaine tressaillit.

— Qui cela? demanda-t-il vivement.

— L'homme que j'avais choisi, répondit Françoise d'une voix tremblante, et pour qui j'ai quitté avec joie mon pays.

— Mais il est mort, interrompit le lieutenant.

— Pour les autres, non pour moi, dit la jeune femme en pleurant.

M. de L'Olive éclata de rire.

— Sur mon ame! c'est de la pastorale

comme en sait faire M. le cardinal, dit-il ; vous avez sûrement lu des romans, la belle ?

— Je ne sais ce que c'est, dit Françoise en rougissant de douleur et d'indignation d'être ainsi blessée dans la piété de ses regrets ; mais lors même que monseigneur ne croirait point à la vérité de mes paroles, j'ai le droit de rester libre.

— A moins que monsieur le gouverneur n'en décide autrement, observa Fontaine, car une femme sur laquelle personne n'a d'autorité peut devenir une occasion de trouble parmi nos colons ; nous en avons eu la preuve par la *Dragonne*, et monsieur le gouverneur avait déclaré, à cette occasion, qu'il ne souffrirait plus ici d'engagée qui ne fût mariée.

— C'est la vérité, dit M. de L'Olive.

— Aussi peut-il juger nécessaire de vous choisir un défenseur légitime, sinon pour vous, du moins *dans l'intérêt de la colonie.*

— C'est impossible ! s'écria Françoise.

Mais Fontaine venait de fournir au gouverneur le moyen de sortir d'embarras en lui rappelant sa phrase sacramentelle.

— *L'intérêt de la colonie* avant tout le reste, dit-il en se levant ; je ne veux point de désordre parmi mes gens à cause d'un caprice de femme ; vous ferez un choix, ma chère.

— Monseigneur ! s'écria Françoise les mains jointes.

— C'est une chose décidée, interrompit brusquement M. de L'Olive. N'essayez ni prières ni défaites ; ce serait peine perdue. Quoi qu'on ait pu vous dire, je commande seul ici, et je vous le prouverai. Je quitte la Guadeloupe dans trois jours ; la veille de mon départ, il faut que vous soyez mariée.

Françoise ne put répondre ; car, comme il achevait ces mots, la porte s'entr'ouvrit, et le père Joseph parut, accompagné d'un jeune

homme défiguré et haletant. A sa vue, elle poussa un cri, tendit les mains en avant, comme si elle eût aperçu un fantôme, et tomba évanouie dans ses bras : c'était Jean.

IX.

La surprise causée à M. de L'Olive et au lieutenant par cette apparition subite fit place à la stupéfaction lorsque le père Joseph leur apprit que ce jeune homme était l'époux si vivement regretté par Françoise.

Fontaine commença par mettre en doute une nouvelle qui anéantissait ses espérances,

et le gouverneur essaya quelques questions qui pussent l'éclairer, mais Jean n'entendait rien; à genoux près de la jeune femme, qu'il avait placée sur la nate, il s'efforçait de la rappeler à elle par ses caresses et ses baisers.

Celle-ci, qui avait été comme foudroyée par la vue du jeune marin, ne tarda pas à rouvrir les yeux; mais à peine eut-elle aperçu Jean, qu'elle les referma, comme si elle eût craint d'être le jouet d'une hallucination. Ce dernier parut comprendre ce mouvement, car il la rapprocha de son cœur.

— C'est moi, Françoise, dit-il, c'est bien moi.

Elle le regarda fixement, saisit ses mains avec une sorte de doute égaré.

— Vivant! murmura-t-elle.

— Oui, s'écria le jeune homme. Oh! regarde, Françoise, ne me reconnais-tu pas?

Elle le contempla un instant éperdue; puis,

l'enveloppant de ses bras, elle le pressa contre sa poitrine avec délire :

— O mon Dieu, vous m'aimez donc bien? balbutia-t-elle, étouffée de sanglots; lui, sauvé!

— Par un miracle, répliqua le jeune homme.

— Que dis-tu?

— Ne sais-tu pas quel a été le sort de nos compagnons?

— Oh! tais-toi! tais-toi!

— Dieu a conduit près de moi un sauveur quelques instans avant la descente des crabes.

— Et d'où viens-tu maintenant?

— Du *morne Piment*.

— De chez *le Glorieux!* s'écria le lieutenant.

— C'est à lui que je dois la vie, répliqua Jean.

— En effet, je me rappelle maintenant, dit Fontaine; le soir du débarquement, j'ai cru

l'apercevoir sur son sanglier, descendant à la grève comme nous la quittions.

— C'est là qu'il a rencontré les mourans abandonnés, dit Jean ; je donnais quelques signes de vie, il m'a recueilli de préférence.

— Et qui t'a empêché de te présenter plus tôt ?

— La maladie, monsieur.

— Pardieu ! s'écria le gouverneur en riant, tu as bien fait de venir réclamer ta femme, garçon ; quelques jours plus tard tu la trouvais mariée.

— Morte, monseigneur, morte, dit Françoise vivement ; mais Dieu soit béni d'avoir eu pitié de moi.

Et se tournant vers Fontaine :

— J'espère, ajouta-t-elle, que monsieur le lieutenant sera maintenant rassuré sur la paix de la colonie, car le défenseur légitime qu'il désirait pour moi... le voici.

— J'attends que ce droit lui soit reconnu, dit Fontaine en portant sur le jeune marin un regard scrutateur.

— Notre mariage ne me l'a-t-il point donné? demanda Jean.

— Si la preuve de ce mariage peut être fournie.

— Ils ont sans doute quelque titre, observa M. de L'Olive.

Les deux jeunes gens baissèrent les yeux.

— Aucun, dit Jean embarrassé.

— Mais votre mariage...

— A été secret, monseigneur.

Le gouverneur jeta un regard au lieutenant, qui haussa les épaules.

— Vous verrez, dit-il, que ce manant finira par être un prince d'Abyssinie voyageant avec quelque infante d'Espagne; mais pardieu! je les trouve bien hardis d'oser faire de pareils

romans à un homme du monde comme M. le gouverneur.

— En effet, dit celui-ci sévèrement; as-tu espéré, drôle, que je serais ta dupe?

— Sur mon honneur et mon salut, j'ai dit la vérité, monseigneur, s'écria Jean.

— Oh! les sermens ne manqueront pas, à défaut de preuves, reprit Fontaine; monsieur le gouverneur sait que tout ce qui est mis, en France, hors la loi nous arrive ici, espérant vivre impunément dans le vice.

— C'est la vérité, dit le moine.

— C'est à vous d'y veiller, mon père, continua Fontaine en s'adressant au dominicain, car les mœurs et la religion y sont intéressées.

— Aussi ai-je lieu de croire que monsieur le gouverneur ne permettra point un tel désordre et qu'il séparera ce que l'église n'a point uni.

— Que dites-vous, mon père? s'écria Françoise, notre union est légitime!

— Qui l'a prononcée?

— Notre recteur lui-même.

— Un prêtre de paroisse? dit le moine avec mépris; quelque ignorant, quelque débauché comme ils le sont tous! et il vous a mariés clandestinement, sans les formalités exigées par l'église!... malgré des empêchemens canoniques, peut-être.

— Il n'en existait point, mon père!

— Avez-vous étudié les lois de l'église, pour le savoir? Un tel mariage est nul devant Dieu et devant les hommes.

— Vous l'entendez, dit Fontaine à M. de L'Olive.

— Même en supposant qu'il y ait eu réellement mariage, observa celui-ci.

— Nous en faisons serment.

— Nous attendrons une preuve plus sûre.

— Et, pour éviter tout scandale, ajouta le lieutenant, je prierai monsieur le gouverneur d'emmener avec lui cet homme, et de l'employer sur son habitation de Saint-Christophe.

— Nous séparer ! s'écria Jean en saisissant la main de Françoise, ah ! ne l'espérez pas.

— Tu me suivras, dit M. de L'Olive.

— Non, s'écria Françoise : songez que Dieu vient de me le rendre. Oh ! mon père, intercédez pour moi ; mon père, s'il part, je mourrai.

— La mort est préférable au péché, répondit le moine.

— Par pitié, monseigneur...

— Au diable, s'écria M. de L'Olive en se levant, en voilà assez. Lieutenant, délivrez-moi de cette pleureuse.

— Hors d'ici, dit Fontaine en voulant entraîner Françoise.

— Sur votre vie, laissez-la, monsieur ! s'écria Jean.

— De la résistance, malheureux !

— Laissez-la !

— Hors d'ici, te dis-je, et quitte cette femme.

— Jamais !

— Je saurai bien t'y forcer.

— Prenez garde...

Mais le lieutenant avait saisi la jeune femme, qui jeta un cri ; Jean se détourna avec rage, leva la main, et Fontaine alla rouler aux pieds du gouverneur.

X.

Il est rare que les hommes sans caractère ne se fassent pas, sur quelque point, inflexibles jusqu'à la cruauté : c'est une exception derrière laquelle ils retranchent leur habituelle faiblesse. Dépourvu de volonté sur tout le reste, M. de L'Olive s'était toujours montré implacable pour les fautes contre la subordi-

nation ; là s'étaient réfugiées sa tenacité et son énergie. Aussi la violence commise par le jeune marin excita-t-elle chez lui une étrange colère. Il ne se demanda point si cette violence pouvait avoir une excuse; absolu comme tous les esprits myopes, il ne voulut y voir que la révolte d'un engagé contre son maître, d'un soldat contre son chef.

On ne pouvait nier, du reste, que l'impunité d'un tel fait ne fût d'un dangereux exemple. L'obéissance était, en effet, la seule vertu que l'on pût établir parmi cette foule d'aventuriers, de misérables et de désespérés avec lesquels se fondait alors une colonie ; elle seule assurait l'existence de ces établissemens, et l'on pouvait plus impunément pardonner un crime que la révolte. Or, l'extrême souffrance avait depuis quelque temps relâché les liens de la discipline ; les gémissemens s'étaient plus d'une fois transformés en plaintes, les plaintes

en menaces, et M. de L'Olive sentait le besoin d'étouffer dans leurs germes ces funestes semences.

La violence dont Jean venait de se rendre coupable envers le lieutenant lui en offrit l'occasion. Le jeune engagé était nouveau-venu et indifférent à tous les colons ; en le frappant, on pouvait donc les effrayer sans émouvoir trop de sympathies. Il résolut de donner un exemple, et de sacrifier une victime à cette idole de la subordination qu'il voyait moins respectée depuis quelque temps.

Un procès, quel qu'il fût, entraînait à cette époque peu de formalités aux colonies. Réunissant en lui tous les pouvoirs, le gouverneur décidait seul et sans débats ; aussi apprit-on en même temps dans les cases le retour de Jean, son emprisonnement et sa condamnation. Partout ailleurs cette nouvelle eût au moins éveillé un intérêt douloureux ; mais la souffrance

avait endurci les cœurs. Absorbé par ses propres inquiétudes, chaque colon s'était enfermé dans son égoïsme. La plupart, abattus par de longues misères, avaient perdu jusqu'à cette curiosité qui intéresse au supplice, sinon à l'accusé; uniquement occupés de satisfaire leur faim, ils continuèrent à pêcher et à chasser les crabes, sans s'informer du jour choisi par M. de L'Olive pour l'exécution de l'arrêt.

Cependant le père Joseph, qui avait été envoyé vers le prisonnier pour recevoir sa confession, venait de le quitter, et Rifflot, à qui la garde de ce dernier avait été confiée, en sa qualité de sergent, était assis devant la porte de la casemate transformée en cachot. Il tenait son fusil entre ses genoux et préparait, en sifflant, un de ces rouleaux de tabac à fumer que l'on appelait alors *bouts de petun*. A côté de lui, sur un *matoutou* (1) de latanier, était

(1) Petite table.

posé un pot *d'oüycou*, avec deux calebasses tatouées. Il plaça entre ses lèvres son rouleau, après l'avoir achevé, prit le pot qu'il secoua, et remplit la plus grande tasse qui se trouvait à sa portée.

— Et l'autre, sergent ? cria une voix à quelques pas.

Rifflot se détourna, et reconnut Meunier.

— Pardieu ! à votre service, capitaine, dit-il en levant le pot.

— Verse, répondit le marin.

— Vous pouvez donc boire de notre tisane de prunes de momins ?

— Je puis boire tout ce que Dieu a fait pour entrer dans un gosier humain, dit Meunier, depuis l'eau-de-vie jusqu'au lait d'ânesse.

— Je voudrais avoir un estomac aussi bon garçon.

— Ce n'est pas l'estomac qui y fait quelque chose, sergent, dit le capitaine sérieusement ;

c'est l'idée! Je mange et je bois de tout, vois-tu, parce que je me suis raisonné; tout ce qui entre dans un raisonnement peut entrer dans l'estomac.

— Sauf l'eau de mer et le cuir de bottes, pourtant.

— Manque d'habitude, garçon. Il n'y a rien d'impossible à l'homme, garçon; il peut, à volonté, brouter l'herbe, dévorer des cailloux ou avaler des épées, c'est là ce qui le distingue du simple animal.

— J'aime autant m'en tenir à la morue et au lard salé, observa Rifflot.

— Routine, dit Meunier en se versant à boire.

— Possible, reprit le Parisien, mais chacun son faible, capitaine; moi j'aime à vivre comme un chrétien, et même, voyez-vous, ce piqueton de sauvage, je m'en accommode faute de mieux;

mais ça se boit comme on fait son salut, par raison plutôt que par goût.

— J'entends, dit Meunier, tu préférerais une pinte de *brûle-ventre.*

— Ne parlez pas de cela, capitaine; autant vaudrait entretenir un damné du paradis. Le père Joseph cite toujours la religion comme le meilleur soutien dans la misère; je ne dis rien, parce que c'est son métier; mais le vrai consolateur, voyez-vous, capitaine, vous l'avez nommé! Avec une gourde pleine de cognac je pourrais tout supporter.... C'est du soleil qui vous coule dans l'estomac, et il semble que vous buviez la joie! Aussi vendrais-je chacun de mes jours pour un petit verre.

— A genoux, alors, s'écria Meunier en riant; voilà ton idole!

Il avait tiré de sa poche une de ces bouteilles à demi plates et aux deux tiers clissées,

dans lesquelles les Hollandais avaient l'habitude de renfermer leurs liqueurs.

— Par le vrai Dieu! est-ce que c'en est, capitaine? s'écria Rifflot béant.

— Pur cognac de dix ans, répondit Meunier.

Le sergent tendit la main vers la bouteille.

— Doucement, doucement, reprit le marin; contente-toi de voir ton dieu face à face, comme les bienheureux dans le ciel; ce flacon ne t'est point destiné.

— A qui donc, capitaine?

— A ton prisonnier. N'as-tu pas dit que ceci était le vrai consolateur?

— Et je ne m'en dédis pas.

— Eh bien! qui aura plus besoin de consolations que ce pauvre garçon, auquel on prépare une cravatte de *pittes?* (1).

— Cependant, capitaine....

(1) Plante qui remplaçait le chanvre dans les Antilles.

— Je lui dois cela en souvenir de notre ancienne connaissance : il aura le flacon.

— Tout entier ? demanda Rifflot.

— N'a-t-il pas besoin de grandes consolations ?

— Sans doute, sans doute ; mais songez donc, capitaine, que dans sa position il va boire avec distraction, il ne sentira pas tout le prix de votre cadeau.

— Je l'en défie ; rien que l'odeur ferait revenir un mort... Sens plutôt.

— Oh ! capitaine ; un baume ! s'écria Rifflot à demi pâmé.

— Il y a là de quoi lui faire oublier ce qui l'attend.

— Certainement ; mais ce n'en est pas moins un mauvais service que vous lui rendez.

— Pourquoi ?

— Cela ne fera que le rattacher à la terre.

— Ne veux-tu donc pas égayer la tristesse de ses dernières heures ?

— Dieu m'en garde, capitaine; mais que sont pour lui les consolations mondaines, maintenant ? Si vous voulez, je pourrai faire avertir le révérend.

— Au diable ! s'écria Meunier, tu veux qu'il échange du cognac contre un moine; quel soulagement pourrait lui apporter ce mousquetaire encapuchonné ? Il doit préparer une ame au paradis comme le bourreau prépare une tête au billot. Encore, si c'était la Normande, à la bonne heure.

— Françoise ? dit Rifflot, elle est là, assise sous le bastion, depuis ce matin.

— Je le sais, je viens de lui parler; mais tu as refusé de lui laisser voir Jean ?

— C'est l'ordre.

— Alors il faut au moins une compensation

au pauvre garçon ; ouvre le guichet, que je lui passe la bouteille.

Le Parisien se leva lentement et fit quelques pas vers la porte de la casemate, mais il était facile de voir qu'il se décidait à regret. Au moment d'ouvrir le guichet, ses yeux se tournèrent encore vers le flacon que Meunier tenait à la main, et il s'arrêta.

— Eh bien ? demanda celui-ci.

— Écoutez, capitaine, dit Rifflot en baissant la voix, il me vient une idée.

— Laquelle ?

— Le jour commence à tomber ; nul ne verrait la Normande ; si nous la faisions monter ici.

— Dans quel but ?

— Je pourrais lui ouvrir la porte de la casemate.

— Toi ? mais ne crains-tu pas de te compromettre ?

— Qui en saura rien ? je les enfermerai ensemble, et, comme le prisonnier aura alors sa consolation...

— Nous pourrons garder pour nous la bouteille, n'est-ce pas ?

— Il me semble que c'est logique.

— Compris ! compris ! s'écria celui-ci en riant : *tu veux téter de mon lait*, comme disent vos peaux rouges. Eh bien ! soit : fais venir Françoise, et nous garderons pour nous le cognac.

Rifflot n'attendit point qu'on le lui répétât : il se pencha à une embrasure, et fit signe à Françoise qui semblait attendre ; celle-ci accourut :

— Vais-je le voir ? demanda-t-elle tremblante.

— Autant que cela se peut quand il fait nuit, ma belle, dit le sergent en faisant tourner doucement la clé.

Françoise voulut remercier.

— Vite, vite, reprit Rifflot qui venait d'entr'ouvrir la porte de la casemate ; et surtout, pas de bruit, car je suis en contravention.

La jeune femme se précipita dans le cachot, que le sergent referma avec précaution.

— Et maintenant, à nous deux, capitaine, ajouta-t-il joyeusement en revenant vers la table et jetant l'oüycou resté dans la calebasse. Voyons un peu ce que votre Hollandaise a dans la conscience.

Meunier déboucha la bouteille, et versa lentement la liqueur dans la calebasse que le sergent lui tendait.

— De l'or, de véritable or liquide, murmura celui-ci dont la main tremblait, et dont les narines s'entr'ouvraient pour aspirer le parfum.

Le capitaine releva la bouteille.

— Goûtez-moi ça, sergent, dit-il d'un ton de fierté satisfaite.

Rifflot porta la calebasse à ses lèvres, but par petites gorgées ce qu'elle contenait avec une sorte de recueillement pieux.

— Eh bien? demanda Meunier.

Le sergent tendit sa tasse sans répondre, la vida de nouveau, puis la replaçant sur la table :

— Nous avons bien fait de garder le flacon, capitaine, dit-il sérieusement; si vous l'aviez donné au prisonnier, il n'eût plus songé à faire son salut, et serait mort dans l'impénitence finale.

— Crois-tu donc vraiment qu'il soit en danger? demanda Meunier.

Le Parisien cligna des yeux et haussa les épaules :

— M. de l'Olive aime la discipline comme une maîtresse, dit-il, et il y a long-temps qu'il veut faire un exemple.

— Jusqu'à présent, il s'était contenté du

cachot, du fouet et de quelques marques sur l'épaule.

— Je sais; mais il a peur qu'on ne se révolte ou qu'on ne brûle la politesse à lui et à la compagnie, en allant vivre sur les mornes, comme *le Glorieux*. M. le gouverneur tient aux vingt livres de petun que lui paie chaque colon; puis un homme pendu, ça flatte toujours; rien ne prouve aussi bien qu'on est le maître.

— Après avoir constaté son pouvoir en condamnant, M. de l'Olive peut faire grace au moment du supplice.

— Non, non, dit le Parisien à demi-voix; le lieutenant a besoin que la Normande soit veuve, et il faudra bien qu'elle le devienne! Si vous saviez comme le prisonnier m'a été recommandé! je réponds de lui corps pour corps, et je dois même m'assurer de sa présence de dix minutes en dix minutes. Heureusement que c'est facile par le guichet.

Il fit un pas vers la porte du cachot, comme s'il eût voulu obéir à la recommandation ; mais le capitaine souleva la bouteille, le Parisien revint sur ses pas, et tendit sa tasse qu'il recommença à vider à petits coups. Il avait eu raison en comparant cette liqueur à un soleil liquide, car, à mesure que la calebasse se vidait, tout semblait s'éveiller et s'épanouir en lui ; on eût dit que la liqueur généreuse enrichissait subitement cette chétive nature, et en doublait toutes les facultés ; l'ivresse lui venait lentement et comme une sorte de surexcitation lucide. Son œil était plus brillant, sa voix plus haute, sa parole plus rapide. Quant au capitaine, il semblait prendre plaisir à entretenir et à accroître cette exaltation ; chaque fois que le sergent parlait d'aller regarder au guichet, il remplissait sa tasse et lui faisait quelque nouvelle question. Enfin, la bouteille se trouva vide, et le souvenir du

prisonnier revint à Rifflot ; il alla ouvrir la porte de la casemate en appelant la Normande ; celle-ci se présenta aussitôt.

— Eh bien ! la belle, a-t-on mis le temps à profit ? demanda-t-il en relevant le menton de la jeune femme.

— Laissez, balbutia-t-elle en se dégageant ; je veux voir M. de L'Olive.

— Un moment ! un moment ! s'écria Rifflot en riant ; que je m'assure d'abord si vous ne m'emportez pas mon prisonnier.

— Voici le lieutenant ! cria Meunier.

Le Parisien referma vivement le cachot, fit un signe à Françoise qui disparut et alla vers la porte.

— Où cela, le lieutenant ? reprit-il ; je ne vois personne.

— Ce n'est pas lui qui vient là ? reprit Meunier en montrant du doigt une guérite.

Rifflot le regarda étonné.

— Ah! bon, s'écria-t-il en riant; le temps est à la brume, capitaine, et les yeux font mauvaise vigie dans la hune.

— Tu crois? balbutia Meunier.

— Le plus sûr est de gagner votre hamac, et de faire le quart de M. l'abbé.

Meunier se leva en chancelant.

— Je crois que tu as raison, et j'y vais, dit-il en se dirigeant vers une embrasure de canon.

Le Parisien éclata de rire.

— Par le Christ! vous voulez donc sortir d'ici comme un boulet!

— Au diable, si je puis retrouver mon chemin, reprit Meunier en regardant autour de lui d'un air étonné.

— Allons, capitaine, dit le sergent en le prenant par le bras, le soleil en bouteille vous a porté à la tête.

— Possible.

— Venez, je vais vous conduire.

Il traversa avec lui la cour du fort, lui montra de loin la case qu'il habitait, et le suivit quelque temps des yeux.

Meunier continua à marcher en chancelant tant que le sergent put l'apercevoir ; mais à peine eut-il dépassé le côteau, qu'il se détourna, et, se redressant avec un éclat de rire, il continua sa route d'un pas ferme et rapide.

Le soir même, le bruit se répandit dans les habitations que le condamné avait réussi à s'échapper en s'aidant d'une corde suspendue à l'étroite ouverture de la casemate. Quant à la manière dont il avait pu se procurer ce moyen de fuite, tout le monde l'ignorait ; on apprit seulement que Françoise avait également disparu, et qu'un colon, qui revenait de tourner des tortues à l'anse de la Perle, avait cru l'apercevoir de loin avec le jeune engagé se dirigeant vers les mornes.

Un détachement commandé par le capitaine Fontaine fut aussitôt envoyé à leur poursuite.

XI.

Quelque sauvages que puissent encore paraître à l'étranger les montagnes de la Guadeloupe, elles ne donnent aujourd'hui qu'une bien faible idée de ce qu'elles étaient à l'époque de la première colonisation.

L'île entière ne présentait alors qu'une immense étendue de forêts ou de halliers au-

dessus desquels s'élevaient de loin en loin quelquer pics dépouillés qu'on eût pris pour des écueils au milieu de l'océan de feuilles. Les étroites vallées qui bordaient l'île et les abattis ménagés par les colons pour former des *étages*, apparaissaient à peine comme de légères déchirures sur ce voile verdâtre et mouvant. Du reste, nulle route tracée! Les sentiers qui liaient entre elle les habitations ou qui conduisaient au fort, n'étaient point assez foulés pour qu'un œil ignorant pût les reconnaître; à chaque instant, les rocs, les savanes ou les marécages coupaient la direction que l'on voulait suivre, et forçaient à d'interminables détours.

Renfermés dans leurs *chasses* et uniquement occupés d'éviter la faim, les colons n'avaient jusqu'alors songé à établir aucune des voies de communication qui leur eût rendu l'exploitation de la Basse-Terre plus commode et plus

sûre. Tout le temps qu'ils ne consacraient point à la pêche, à la chasse ou au labourage, était employé, selon l'invariable habitude des Français, à des débats de vanité entre voisins, ou à la critique de leurs chefs. L'on avait dépensé plus d'heures, depuis la fondation de la colonie, en objections et en bons mots, qu'il n'en eût fallu pour faire disparaître une partie des misères qui la désolaient.

Après avoir favorisé la fuite du prisonnier, Françoise s'était hâtée de gagner la pointe du Gros-Cap, où celui-ci devait l'attendre. Elle y arriva peu de temps après lui, et tous deux gravirent la montagne, laissant la mer à leur droite, et s'avançant vers le centre des terres.

A la première proposition faite par Françoise, de fuir dans les mornes, Jean avait pensé au *Glorieux* qui seul pouvait leur donner asile, et c'était vers sa retraite qu'il se dirigeait.

Malheureusement, le pays lui était inconnu, et, bien qu'il eût remarqué la direction du morne *Piment*, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il lui serait difficile d'y arriver.

Tous deux continuaient pourtant à s'enfoncer vers l'intérieur, sachant qu'ils s'éloignaient ainsi des habitations. A mesure qu'ils avançaient, la marche devenait plus dangereuse et plus fatigante. Le pays, haché de précipices, de torrens et de halliers, ne semblait formé que de rochers entassés l'un sur l'autre ; et, à voir ces espèces de degrés successifs, dans les fentes desquels se dressaient des arbres séculaires, on eût dit les restes de quelque escalier gigantesque construit par les Titans pour arriver au ciel.

La nuit ajouta bientôt aux difficultés et aux périls de la fuite. Plusieurs fois déjà Françoise s'était arrêtée, succombant à la lassitude, et le jeune marin l'avait suppliée de prendre

quelques heures de repos; mais, au moindre bruit, elle se relevait effrayée, faisait un nouvel effort, et obligeait Jean à continuer sa route.

Ils venaient d'atteindre le sommet d'une montagne, lorsque la jeune femme, dont le pas s'était ralenti depuis quelque temps, s'arrêta tout-à-coup en chancelant. Jean étendit les bras pour la soutenir, mais elle glissa entre ses mains et tomba à terre, affaissée sur elle-même.

— Je ne puis aller plus loin, dit-elle d'une voix épuisée.

— Ne t'avais-je pas avertie? s'écria le jeune homme désolé.

— Laisse-moi, reprit-elle, et continue seul à fuir.

— Que dis-tu!...

— S'ils me rencontent, je n'ai rien à crain-

dre, tandis que toi!... Oh! fuis, je t'en conjure!

— Silence, Françoise, dit Jean avec fermeté; ma place est à tes côtés : nous sommes loin du fort maintenant, nous avons de l'avance, et l'on ne peut découvrir nos traces pendant la nuit. Il n'y a donc rien à craindre. En continuant à marcher au hasard, nous pourrions d'ailleurs nous éloigner du morne *Piment;* attendons le jour, et, reposée alors, tu pourras reprendre ta route.

La jeune femme répondit quelques mots confus en laissant aller sa tête sur les genoux de Jean. Cette fuite à travers la montagne avait épuisé ses forces, éprouvées depuis quelques jours par tant de veilles et d'angoisses, et elle tomba dans une sorte de torpeur qui n'était ni l'évanouissement ni le sommeil, bien qu'elle participât de tous deux.

Jean était demeuré la tête penchée vers la

sienne, et interrogeant avec inquiétude sa respiration : il y eut ainsi une longue pause pendant laquelle le souvenir de son propre danger s'effaça si complètement de la mémoire du jeune homme, qu'il eût donné la moitié de sa vie pour se retrouver au milieu des habitations et à portée de secours. Enfin Françoise rouvrit les yeux, et demanda à boire d'une voix faible. Jean courut vers un ruisseau qu'il entendait bruire à quelques pas ; mais la ravine était si escarpée, que l'on apercevait à peine, au fond, les flots scintillant à la lueur des étoiles. Il chercha autour de lui quelque arbre dont il pût cueillir les fruits; ses yeux n'aperçurent que des gommiers, des sauges arborescentes et des mancenilliers. Il allait redescendre, espérant découvrir plus bas ce qu'il désirait, lorsqu'un bruit de pas et de branches froissées se fit entendre au-dessus du ravin. Par un mouvement rapide et instinctif, le jeune hom-

me retourna vivement vers Françoise, et se plaça devant elle, les yeux fixés sur le hallier. Bientôt le bruit devint plus distinct, la respiration bruyante d'une bête fauve se fit entendre, et les branches, en s'écartant, donnèrent passage à un sanglier monstrueux sur lequel un homme était assis. Jean poussa un premier cri de surprise, puis un second de joie; il venait de reconnaître le *Glorieux* et *Mardi-Gras*.

En apercevant une ombre sous les arbres, le boucanier avait relevé sa carabine; mais le cri de Jean l'arrêta; il se pencha en avant, et son regard exercé reconnut aussitôt le jeune homme.

— Par Notre-Dame-de-Paris, c'est le Normand! s'écria-t-il.

— Lui-même, répondit Jean; et, cette fois encore, vous êtes pour lui une Providence.

— Que vois-je! une femme! s'écria le *Glorieux* en sautant vivement à terre.

— La mienne, qu'ils voulaient m'enlever là-bas, et avec laquelle j'ai pris la fuite.

— Et tu allais ?...

— Au morne *Piment.*

Le *Glorieux* fit de la main un signe de satisfaction.

— A la bonne heure! Normand, dit-il; j'aime qu'on pense à moi pour un service ; je te prends sous l'aile de ma puissance.

Et, se posant dans une attitude majestueuse, il ajouta sur le ton emphatique des acteurs du temps :

Et ne regarde pas l'appui qui te protége,
Comme planche pourrie ou comme pont de neige;
Car, relevant moitié du monde de mon bras,
Je puis du même coup envoyer l'autre à bas.

Puis reprenant sa voix habituelle :

— Ta femme s'est sans doute arrêtée de fatigue, continua-t-il; je lui offre mon palefroi.

— Même avec ce secours, je doute qu'il lui soit possible de reprendre sa route, observa Jean.

— Voyons, reprit *le Glorieux* en se rapprochant.

Arrachée à son anéantissement par le bruit des voix, Françoise venait de se soulever. Ses cheveux blonds, à demi défaits, tombaient sur ses épaules et donnaient quelque chose de plus frappant encore à sa beauté.

Le Glorieux recula en ouvrant les bras comme s'il eût aperçu un trésor inattendu; et, reprenant son accent de théâtre, il s'écria :

Ah ! je la vois d'une gente façon,
Tout étendue auprès de ce gazon;
Dieu ! qu'elle est belle ! elle dort, ce me semble;
A toi, Diane, en tout elle ressemble.

Françoise se redressa presque effrayée.

— Ne craignez rien, continua le boucanier de son ton ordinaire ; ce sont des vers du sieur Ollenix du Mont-Sacré, gentilhomme du Maine, dans la pastorale d'*Athlette* (1), laquelle pastorale nous avons jouée autrefois à l'hôtel de M. le duc de Charost. Mais pardon, ajouta-t-il en remarquant les regards étonnés de la jeune femme ; dans ces forêts on est forcé à mille incongruités choquantes, et je me suis présenté sans m'être fait annoncer et sans me nommer..... Messire René Moreau dit *le Glorieux*.

— Le sauveur de Jean ! s'écria Françoise en tendant sa main au boucanier.

Celui-ci la prit, et la baisa avec une courtoisie toute chevaleresque.

— Ah ! je vous dois plus que la vie, monsieur, dit la jeune femme attendrie.

(1) Imprimée en 1587, à Paris, chez Gilles Beys, à l'enseigne du *Lys*.

— Ne parlons pas de si peu, répliqua *le Glorieux* d'un ton léger; et se tournant vers Jean :

— Palsembleu ! j'étais loin de m'attendre à ta visite; qu'est-il donc arrivé au fort pour que tu sois sitôt de retour ?

Jean raconta succinctement ce qui s'était passé ; *le Glorieux* ne parut ni surpris ni ému.

— Cela devait être, dit-il; ce Fontaine est un drôle sans naissance et sans manières, qui n'a jamais fréquenté que les marchands de la Halle, et qui pense que l'on peut frauder une femme à son mari comme on fraude à l'acheteur un quart de serge sur l'aunage. Ce n'est point ainsi que se conquièrent les belles ; il faut les gagner à la pointe de l'épée, comme on gagne les couronnes, et les mériter par quelque grand travail alcidéen.

Et, reprenant son accent scénique, il continua :

Oui, s'il te plaît, si c'est ta volonté,
Je dompterai le bravache indompté;
J'irai quérir au milieu des batailles
Le grand dieu Mars, blessé dans les entrailles
Pour apporter ses armes à tes pieds,
Tous pensemens hors le tien oubliez.
J'irai trouver Neptune dans les ondes,
Le fier Pluton dedans ses nuits profondes;
S'il est besoin le tonnant Jupiter
J'irai, captif, avec eux garotter.

Et se tournant vers Françoise :

— Ceci, ajouta-t-il, est pris de l'*Amour victorieux ou vengé*, pastorale par Alexandre, le hardi Parisien (1), je pourrai, si vous le désirez, vous en raconter l'argument.

— Pardon, dit Jean, ces vers sont fort beaux, autant que je puis croire; mais, pour l'heure, Françoise est plus tourmentée de fatigue et de soif que de curiosité poétique.

— Ah! fort bien, dit *le Glorieux;* nous al-

(1) Imprimée en 1628, sans nom d'imprimeur.

lons veiller au contentement de ses désirs, comme c'est le devoir de tout gentilhomme. Et d'abord *qu'elle daigne porter à ses lèvres mollettes*, comme dit messire Ollenix, cette gourde de vin d'acajou ; il a perdu sa couleur de lait, et peut passer pour de pur hypocras.

Françoise prit la gourde et avala quelques gorgées qui la ranimèrent ; elle passa ensuite la liqueur à Jean, qui en but à son tour.

Pendant ce temps, *le Glorieux* était allé prendre une serpe, suspendue au cou de son sanglier, et avait coupé deux branches mortes de la longueur du bras, qu'il fixa en terre. Jean lui demanda ce qu'il voulait faire.

— Ne m'as-tu pas dit que cette noble dame avait besoin de recouvrer ses forces avant de se remettre en marche ?

— C'est la vérité, dit Jean.

— Eh bien ! je prépare tout ce qu'il faut pour une halte ; mais, comme avant tout il

faut voir clair à ce qu'on fait, voici deux flambeaux.

En parlant ainsi, *le Glorieux* avait battu le briquet et allumé un fragment d'aubier vermoulu; il l'approcha de deux branches sèches qui prirent feu presque aussitôt en pétillant et s'enflammèrent comme deux torches, répandant au loin une senteur résineuse et suave. La surprise de Françoise fit sourire le boucanier.

— La montagne produit de quoi satisfaire tous les besoins de celui qui la connaît, dit-il; ceci est ce que nous appelons le bois de chandelles. Nous avons également l'arbre à savonnettes pour les lessives, le calebassier pour notre vaisselle, le mahot qui nous fournit des cordes, et le palmiste des rubans. Mais prends un des flambeaux, Jean; le vent qui vient de la mer doit glacer ce jeune lys; les fleurs craignent les autans.

En achevant ce madrigal, *le Glorieux* se mit à abattre les plus jeunes arbres placés à sa portée, afin de construire un *ajoupa*, et Françoise put l'examiner à loisir.

C'était un homme d'environ quarante ans, mais dont la taille élevée et les membres bien proportionnés annonçaient toute l'agilité et toute la vigueur de la jeunesse. Ses attitudes affectaient tour à tour la raideur emphatique des comédiens du temps et la légèreté impertinente des seigneurs de la cour. Bien que la vie des mornes eût fait éprouver à son costume primitif de notables désastres, il avait su lui donner, comme on le disait alors, un certain *air accommodé qui sentait son gentilhomme d'une lieue*. Ainsi son feutre, rougi par l'intempérie des saisons, était surmonté d'une magnifique pennache marine qui se balançait de côté comme une plume élégante; un collier de graines de balisiers tombait sur sa poitrine,

imitant ces chaînes précieuses que portaient encore les plus brillans gentilshommes; des nœuds de plumes de flamand ou d'arras cachaient les éraillures de son pourpoint, et des feuilles de jeunes palmes ornaient ses jarretières, ses poignets et ses épaules de leurs touffes satinées. Cette élégance râpée manquait bien de naturel, et l'observateur attentif pouvait deviner le seigneur de théâtre à tous ces haillons enjolivés; mais ils étaient portés avec tant d'aisance, qu'ils suffisaient pour séduire le vulgaire et donner l'air *né* au gentilhomme du morne *Piment*.

Cependant l'*ajoupa* était terminé; Jean y prépara un lit de feuilles pour Françoise.

— Je suppose que la marche ne vous a point ôté l'appétit? observa *le Glorieux*.

— Nous sommes partis sans provisions, répondit Jean.

— Comme moi ; mais nous pouvons demander un souper à ces arbres.

— Tous m'ont paru stériles.

— Pas précisément ; voici des génipas dont on pourrait manger les fruits s'ils ne teignaient les lèvres en noir ; des papayers et des prunes de momins ; mais, à vrai dire, ce serait là un triste régal et peu digne de la bouche de notre déesse. Mon avis est donc de chercher ailleurs. Nous sommes justement ici à la source de la rivière de la Grande-Anse, l'une des plus poissonneuses de l'île.

— Mais il faudrait une ligne, un filet ?

Le Glorieux fit un geste de dédain.

— Fi ! dit-il ; pareils engins conviennent à des manans qui en font métier ; mais nous, le poisson obéit à notre commandement, et vient de lui-même se coucher à nos pieds pour se faire frire. Attends plutôt, et tu vas en juger.

A ces mots, il entra dans le fourré, d'où il

ressortit bientôt avec une racine d'arbuste qu'il dépouilla soigneusement de son écorce. Il broya ensuite celle-ci entre deux pierres, en remplit un sac de moyenne grandeur, et se dirigea vers le ruisseau.

Il fut obligé de suivre la rive quelque temps avant de trouver une pente assez douce pour atteindre au fond de la ravine. Enfin, il arriva à un endroit où les rives s'abaissaient et où la petite rivière, moins rapide, formait une sorte de réservoir naturel taillé dans le rocher. *Le Glorieux* y plongea le sac qui renfermait les écorces pilées, et se mit à l'agiter le long du bord. L'eau prit une couleur tannée, et, presque au même instant, les poissons parurent à la surface, tournant sur eux-mêmes comme s'ils eussent été saisis d'un vertige subit. Quelques-uns nageaient avec vitesse, la tête hors de l'eau ; d'autres gagnaient les bords et s'élançaient à terre; Jean en eut bientôt recueilli

de quoi remplir une immense feuille de latanier.

— Eh bien! demanda *le Glorieux* en riant, que te semble, Normand, de ma méthode?

— Merveilleuse, répondit Jean, dont toute l'attention était employée à retenir les poissons qui lui échappaient.

— Je la tiens, reprit le boucanier, des peaux cuivrées, avec lesquels j'étais en relation autrefois. Bien que tous manquent de politesse et de manières, comme cela doit être de peuples qui vivent

> Seuls en ces bois séparés des humains,
> Pères d'horreur et de crainte tout pleins;

ce sont des gens à consulter pour les petites choses, comme le vivre, le couvert, la santé. L'expérience leur a donné des connaissances, dont un gentilhomme lui-même peut

tirer parti. Mais il faut songer maintenant à préparer notre pêche. Malheureusement nous ne sommes pas à la pointe de l'Ermitage ; où toutes les sources sont des marmites d'eau bouillante, et où l'on peut faire la cuisine sans frais.

Les deux pêcheurs regagnèrent l'*ajoupa* et allumèrent un feu de branches mortes dans lequel *le Glorieux* fit rougir quelques pierres choisies. Il posa sur ces pierres les plus beaux poissons recouverts de feuilles de latanier, puis de cendre chaude, et, après une assez courte attente, déclara que tout était cuit à point.

Françoise, qui avait suivi les préparatifs avec une curiosité étonnée, essaya de prendre part au repas improvisé par le boucanier ; mais, la fatigue l'emportant, ses yeux se fermèrent, et elle ne tarda pas à s'endormir sur le lit de feuilles qui lui avait été préparé.

Le Glorieux la contempla quelque temps en

silence, avec avidité. Bien qu'elles fussent cachées sous les apparences d'une galanterie raffinée, les passions de René n'étaient ni moins hardies, ni moins ardentes que celles des autres colons. Sa première impression, en voyant Françoise, avait été le désir de la posséder. Certains de ses pareils y auraient immédiatement cédé, fallût-il recourir pour cela au meurtre et à la violence ; mais lui, habitué à imiter les grands seigneurs qu'il avait servis, il tenait à suivre tous les détours du *fleuve de Tendre*, moins par délicatesse que par ton. La brutalité lui répugnait comme trop roturière, et, même au fond des forêts, il voulait se conduire en véritable gentilhomme. Ajoutons que sa vanité l'aidait à prendre patience. Sûr de se faire aimer de Françoise, il résolut de se montrer dans cette conquête, *homme bien né*. Ainsi la prétention aux habitudes chevaleresques servait de frein à cet homme affranchi de

toute autre règle, et un ridicule lui tenait presque lieu de loi et de vertu.

Le repas achevé, Jean ranima le feu en y jetant quelques branches de gommier et demanda au boucanier s'ils étaient encore loin du morne *Piment*.

— C'est selon, dit *le Glorieux*. En suivant les ravines, il nous suffirait de quelques jours; mais je craindrais un tel chemin pour les pieds de notre déité. Mieux vaut encore redescendre vers la mer.

— N'avons-nous point à craindre qu'on nous découvre? observa Jean; le gouverneur aura sans doute envoyé à notre poursuite.

— Nous prendrons nos précautions, dit *le Glorieux*; je sais que le lieutenant Fontaine me cherche, et il ne serait pas fâché, je suppose, de nous varrer tous trois du même coup de harpon. Mais qu'il prenne garde lui-même!

car, quelque rare que soit la poudre, je pourrai lui faire cadeau, à la première occasion, d'une balle sous l'épaule.

— Ce serait une grande joie pour toute la colonie, si j'en crois le sergent Rifflot, observa Jean.

Le Glorieux releva la tête.

— Tu connais le sergent Rifflot? demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude...

— C'était lui qui me gardait.

— Et il t'a parlé... du lieutenant?

— Plusieurs fois.

— Et... d'autres personnes encore?

— Sans doute.

— De moi, peut-être?

— En effet, dit Jean, il m'a dit qu'il était votre parent...

Le Glorieux se leva d'un bond.

— J'en étais sûr, s'écria-t-il; ce malheureux a juré de me déshonorer! Le moyen de croire à votre naissance quand un pareil garnement se réclame de votre parenté. Il t'aura affirmé, je parie, que sa mère était sœur de la mienne.

— Il est vrai, dit Jean étonné d'une telle indignation.

— Drôle, reprit le boucanier, il avait déjà osé compromettre mon nom... Heureusement que ce nom est connu, trop connu pour avoir besoin de prouver son antiquité. Les Moreau datent de la fondation de la monarchie. Ce misérable a beau jeu parce que mes titres sont demeurés en France! Mais moi son cousin!... j'espère, Jean, que vous n'avez pas cru une pareille calomnie?

— Il suffit de voir la différence des manières, répondit Jean avec un imperceptible sourire.

Le Glorieux fit un geste de la main.

— A la bonne heure, garçon; toi, au moins, tu as du tact; tu ne ressembles point à ces manans de la colonie qui demandent des parchemins et ne savent point distinguer un gentilhomme à la simple vue. Et cependant, j'ose le dire, Jean, la naissance se reconnaît sur-le-champ et en tout. Un homme bien né ne boit, ne mange, ne marche, ni ne parle comme un autre; et même dans nos forêts, on distingue un gentilhomme d'un roturier aussi sûrement qu'un blanc d'une peau cuivrée.

— Ainsi, reprit Jean, qui était beaucoup moins préoccupé des preuves de noblesse de son hôte que des moyens d'atteindre le morne *Piment*, vous pensez que nous pourrons éviter les détachemens envoyés à notre poursuite?

— Je l'espère, la plupart des colons con-

naissent mal le pays et n'ont d'yeux que pour les défauts de leurs voisins; s'il s'agissait d'échapper aux Caraïbes, ce serait autre chose.

— Nous n'avons rien à craindre de ce côté, je suppose.

— Je n'en sais trop rien; hier, *Mardi* a flairé des pistes qui pourraient bien appartenir aux peaux cuivrées. Je ne serais pas surpris que quelques bandes eussent quitté la Grande-Terre pour une expédition dans les *étages*. En tous les cas, il est probable qu'ils traverseront seulement la montagne pour descendre aux habitations. Le tout est de les éviter au passage. Mais nous marchons avec précaution, et une fois arrivés au morne *Piment*, tu sais que nous n'avons rien à craindre; mon carbet est une forteresse qui défie sauvages et blancs.

— Et si nous ne pouvons l'atteindre? observa Jean.

— Nous gagnerons le revers du piton de Guilloneau, où habitent des Allouagues : ce sont des esclaves fugitifs, ennemis des Caraïbes et que je connais. Il nous recevront comme les sauvages reçoivent toujours les blancs quand ceux-ci ne les maltraitent point : car, il faut le dire, Jean, si les Caraïbes ne rêvent qu'à mâcher notre chair, la faute en est à M. de L'Olive, qui s'est conduit à leur égard comme un chef de bandouliers.... Mais la nuit s'avance, ajouta-t-il en regardant les étoiles, et nous pourrons avoir demain besoin de toutes nos forces. *Mardi* a le sommeil léger, personne n'approchera sans qu'il nous avertisse; nous pouvons donc reposer en toute confiance.

A ces mots, il jeta dans le feu de nouvelles branches, et se coucha sur les feuilles.

Sa respiration égale avertit bientôt Jean qu'il

était endormi. Le jeune Normand, accablé par tant de fatigues et d'émotions, ne tarda pas à l'imiter.

XII.

Le lever du jour, dans les Antilles, a une splendeur enchantée dont les aurores de nos contrées peuvent à peine donner une faible idée. La nature s'y réveille au milieu du brouillard, surprise pour ainsi dire par le soleil, et subitement inondée de ses lueurs. On n'y connaît point ces longs crépuscules

d'Europe qui semblent suspendus entre la nuit et le jour; à peine les premières clartés ont-elles entr'ouvert vos paupières que tout s'illumine. Soulevées par la brise, les vapeurs matinales s'enlèvent comme un voile de soie, et les forêts apparaissent au loin étincelantes de rosée.

Il y a un moment où l'éclat des premiers rayons du jour, sur cette végétation humide et sur ces brumes qui se déchirent, donne à la campagne quelque chose de féérique. Mille teintes passent dans le ciel, mille étincelles chatoient sur les feuillages; la mer semble une nappe d'argent veinée d'or, et les mornes, colorés par l'aurore, se dressent à l'horizon comme de solitaires pyramides de marbre rose.

Ces quatre heures qui suivent l'aube sont, en même temps, les plus belles et les plus douces de la journée. Outre que le soleil est moins ar-

dent, elles sont rafraîchies par la première brise, qui ne tombe que vers dix heures. C'est alors seulement que les marches sont faciles et peu fatigantes ; car la fraîcheur et le repos de la nuit semblent agir sur la création entière, et la sève ravivée se ranime dans les êtres comme dans la végétation elle-même.

Les fugitifs n'avaient point manqué d'en profiter, et conduits par *le Glorieux*, ils avaient repris leur route aussitôt après le lever du jour.

Françoise, délassée, autant par l'espérance que par le sommeil, avait retrouvé une partie de ses forces ; craignant cependant de retarder ses deux compagnons, elle consentit à se servir de *Mardi* comme de monture.

Au premier appel du boucanier, celui-ci s'approcha. La souffrance et la nuit avaient empêché la jeune femme de le voir la veille bien distinctement, et elle ne put se défendre,

à son aspect, d'un mouvement de frayeur. Le monstre (car sa taille, sa force et son intelligence permettaient à peine de reconnaître en lui un sanglier ordinaire) était de la hauteur d'un poulain de deux ans et beaucoup plus gros. Son muffle paraissait encore rouge de sang figé, et son œil brillait d'une intelligence vive mais sauvage. Il portait un licou de mahot et une espèce de selle fabriquée en pittes, à laquelle étaient suspendus un sac et une serpe. Du reste, les goûts du *Glorieux* se trahissaient encore dans cet enharnachement grossier; mais orné, çà et là, de plumes, de graines rouges et de rasades bariolées.

Sur l'ordre de son maître, *Mardi* se coucha aux pieds de Françoise, qui s'assit en hésitant sur la selle; puis, se relevant d'un effort vigoureux, il prit la route du morne *Piment*.

Les fugitifs suivirent quelque temps le penchant de la montagne; redescendant bientôt

vers la mer, ils côtoyèrent les hauteurs, traversèrent la rivière Ferry, et commencèrent à remonter vers sa source.

A mesure qu'ils s'élevaient, la marche devenait plus pénible : les fourrés, les marécages ou les ravins les obligeaient à de continuels détours. Ils venaient de longer un hallier, et se préparaient à traverser une clairière, lorsque le boucanier, qui semblait plus attentif depuis quelques instans, s'arrêta brusquement en faisant signe de la main à ses deux compagnons.

— On nous a précédés ici, dit-il à voix basse ; regardez.

Des empreintes de pas étaient en effet visibles sur la terre humide, mais sans que l'on pût décider s'ils appartenaient aux sauvages ou aux colons, ces derniers ayant adopté depuis long-temps le brodequin en cuir de porc des Caraïbes.

Le Glorieux suivit la trace avec précaution jusqu'à la clairière où il aperçut le reste d'un feu ; des arêtes et des ossemens annonçant les débris d'un repas. Il examina chaque chose d'un œil attentif, sans rien découvrir au premier instant qui pût lui faire deviner la nature des hôtes auxquels la clairière avait donné asile quelques heures auparavant ; mais tout-à-coup ses regards tombèrent sur un arbre auquel était accrochée la peau d'un acouti fraîchement écorché, et qui avait évidemment servi au repas.

A peine l'eut-il examinée qu'il se retourna vivement vers Jean.

— Les colons ont campé ici, dit-il.

— Les colons! répéta le jeune homme effrayé ; d'où savez-vous... ?

— Les Caraïbes ne se servent point de mousquets, et voyez la trace de la balle qui a tué cet acouti.

— Ce sont peut-être des chasseurs sortis des habitations malgré les ordres de M. de L'Olive.

Le boucanier secoua la tête.

— Des chasseurs eussent cuit l'animal dans sa peau, comme le font tous ceux qui connaissent la forêt, dit-il; les empreintes indiquent d'ailleurs une troupe nombreuse, et je crains plutôt que ce ne soit le détachement envoyé à votre recherche.

— Mais alors nous sommes perdus! s'écria Françoise épouvantée.

— Pas encore, ma reine, dit *le Glorieux* en souriant; car de même que Delphe dans la pastorale :

Par mon grand art, bravoure et loyauté,
Je veux sauver votre belle beauté.

Et se rapprochant de la jeune femme tandis

que Jean, penché vers la terre, suivait l'empreinte des pas, afin d'en reconnaître la direction :

— Moi seul suis perdu, ô miracle des belles! continua-t-il avec une humilité galante, pour peu que votre cœur ne me prenne à merci...

— Que voulez-vous dire? demanda Françoise étonnée.

— Oh! ne feignez point, enchanteresse, vous connaissez trop bien votre pouvoir! mais rappelez-vous le bon conseil que donne l'Amour dans la pastorale *sur la naissance du prince des Asturies.*

Il ne te convient pas de paraître si sage;
La tendresse et ses mouvemens,
Les faveurs et les doux momens,
Sont les sentimens de ton âge.

— Au nom du ciel! monsieur, interrompit

Françoise rougissante et inquiète à la fois, songez au danger que nous courons.

— Je n'en connais pas de plus grand que celui de voir mépriser ma flamme; ne lui faites point un pareil affront, redoutable syrène.

— De grace!... je ne suis point accoutumée à pareilles galanteries, et je ne saurais y répondre.

— Ah! dites plutôt que votre cruauté bouche les oreilles de votre cœur, dit *le Glorieux*.

Et prenant une attitude de théâtre, il s'écria :

Sexe méchant, sexe pernicieux,
Qui notre mort cache dedans ses yeux,
Qui, par devoir, abusant de nature,
Nous fuit après sa funèbre poincture,
Ni plus ni moins que le serpent félon
Après qu'il a dardé son aiguillon.

— Silence, monsieur, interrompit vivement Françoise, voici Jean.

Le jeune marin revenait en effet : il annonça que les traces des pas remontaient toujours, se dirigeant vers le morne du Dos-d'Ane.

A cette nouvelle, *le Glorieux*, rendu au sentiment vrai de leur situation, déclara qu'il fallait retraverser la rivière Ferry, et la côtoyer sur l'autre rive.

Tous trois revinrent donc sur leurs pas et reprirent une direction parallèle à celle qu'ils avaient d'abord suivie, espérant de cette manière laisser au moins la rivière entre eux et les colons. *Le Glorieux* marchait en tête, ayant soin de se baisser toutes les fois que le lieu plus découvert eût permis de l'apercevoir.

Dans un instant il allait atteindre une partie du morne complètement dépouillée, et il s'avançait plus lentement, regardant autour de lui, lorsqu'un coup de feu retentit tout-à-coup à peu de distance.

— Les colons, murmura Françoise épouvantée.

Le boucanier lui imposa silence de la main, et, rampant parmi les buissons, arriva aux limites du fourré : Jean l'avait suivi, inquiet.

— Ce sont bien eux, dit le boucanier à demi-voix.

— Où cela ?

— A mi-côte; regarde : ils viennent de notre côté.

— En effet.

— Ils ne peuvent manquer de nous voir dès que nous serons hors du fourré.

— Que faire, alors ?

— Nous arrêter, afin qu'ils passent en avant.

— Et s'ils nous aperçoivent ?

— C'est à nous d'y prendre garde.

— Mais comment ? ces buissons bas et clairsemés ne peuvent nous cacher.

Le Glorieux promena autour de lui un coup-d'œil rapide.

— Gagnons le figuier qui borde le taillis, dit-il.

— Cela nous rapprochera de la route qu'ils suivent.

— Qu'importe, si nous y trouvons un abri sûr; c'est d'ailleurs la seule chance de salut. Ici nous serions immanquablement aperçus.

L'arbre désigné par le boucanier était un de ces figuiers américains dont chaque branche laisse pendre un rejeton qui s'attache à la terre et produit à son tour un arbre nouveau. Sa tige énorme était étayée d'arcs-boutans naturels unis entre eux par un réseau touffu de lianes et de grenadilles enlacées. L'espace compris entre ces arcs-boutans et le tronc formant ainsi une sorte d'appentis de feuilles et de fleurs, offrait une spacieuse retraite. Les fugi-

tifs s'y glissèrent avec précaution et attendirent.

Quelques grognemens de *Mardi*, aussitôt apaisés par un geste du maître, annoncèrent l'approche des colons ; on entendit bientôt le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs voix.

Ils ne se trouvaient plus qu'à une dizaine de pas du figuier, lorsque le commandement de halte se fit entendre. La première brise était tombée, la chaleur commençait à devenir excessive, et, près de quitter la route ombragée qu'ils avaient suivie jusqu'alors pour gravir la partie la plus aride du morne, tous éprouvaient le besoin de reprendre haleine. Quelques-uns se couchèrent sur l'herbe le long des buissons, tandis que d'autres, attirés par l'ombre que projetait l'immense feuillage du figuier, se dirigèrent de ce côté.

Françoise et Jean jetèrent un regard épou-

vanté au *Glorieux* ; mais celui-ci posa un doigt sur ses lèvres en leur faisant signe de se reculer doucement dans le coin le plus obscur. Au même moment les colons arrivèrent au pied de l'arbre.

— Au diable la chaleur, s'écria une voix que Françoise reconnut sur-le-champ pour celle de Rifflot ; je n'ai pas un cheveu de sec, et je dois ressembler à la fontaine du marché des Innocens... Holà ! le Picard, qu'as-tu fait de mon sac ?

— Je le porte, sergent.

— Eh bien ! mets avec ma gibecière, afin que je sache où les trouver. Ouf! on respire du moins à l'ombre de ce figuier.

— Oui, reprit une voix, mais tout-à-l'heure il faudra recommencer à grimper cette échelle de Satan.

— Échelle de Jacob, tu veux dire, l'Auvergnat, puisqu'elle conduit vers le ciel.

— Et l'habitation du boucanier, est-elle encore bien éloignée?

— Trois jours de marche, au moins.

— Pourvu que nous trouvions le prisonnier avant d'y arriver.

— Vive Dieu! il nous le faut, sans quoi je pourrai songer à fonder des messes pour mon ame. M. de L'Olive a déclaré qu'il voulait la peau du Normand ou la mienne; mais nous ne pouvons manquer de le découvrir.

— Tâchez au moins, sergent, qu'il ne vous échappe point cette fois, observa l'Auvergnat ironiquement.

— Ne crains rien, dit Rifflot, je le mettrai en un lieu où les plus turbulens se tiennent coi.

— Où donc cela?

— Dans un trou de sable, garçon.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que M. de L'Olive m'a or-

donné d'économiser une corde à la colonie, et d'en finir avec le Normand partout où je le trouverai. C'est pour cela que le père Joseph suit le détachement.

Françoise eut peine à retenir un cri, et se pressa sur le cœur de Jean, pâle et éperdue.

— A la bonne heure, reprit l'Auvergnat d'une voix tranquille ; une fois la chose faite, nous pourrons regagner la basse-terre à notre aise et en chassant. Mais, si nous trouvons *le Glorieux*, y a-t-il des ordres pour lui ?

— Nous devons le conduire au fort.

— Avec *Mardi-Gras* ?

— Qui sera salé au profit de la colonie.

— Reste à savoir si nous pourrons mettre la main dessus ; *le Glorieux* et lui ont déjà échappé à plus d'une poursuite.

— Possible, dit Rifflot ; mais cette fois toutes les mesures ont été prises. Nous savons qu'ils sont sur le morne, car nous avons suivi

leur piste hier soir; le lieutenant fouille les fourrés de l'autre rive, et Dieu sait s'il ouvrira l'œil; il lui faut le Normand, vois-tu, quand il devrait retourner tous les cailloux et regarder dans tous les buissons. Je suis fâché que *le Glorieux* se trouve mêlé à la chose, parce qu'un cousin est toujours un cousin; mais il l'a mérité pour son orgueil. J'ai idée qu'une fois en prison sous ma garde, il se ressouviendra de notre parenté.

Le boucanier fit un brusque mouvement; mais, arrêté par le regard effrayé de Françoise, il se comprima aussitôt et se contenta d'avancer avec menace son poing fermé du côté où se trouvait Rifflot.

Un nouveau bruit de pas, qui se fit entendre dans la direction opposée, vint interrompre sa colère.

Le Parisien se leva.

— Miséricorde! c'est M. Fontaine et le

père Joseph, dit-il; pour sûr, ils n'ont rien trouvé, car le lieutenant est sombre comme une nuit d'hiver. Les voilà qui viennent vers nous. A vos armes! garçons.

Les colons se levèrent et jetèrent leurs fusils sur leurs épaules.

Les deux nouveaux venus parurent.

— Vous n'avez rien? demanda Fontaine d'une voix brève.

— Rien, lieutenant, répondit Rifflot.

— Avez-vous suivi la rive droite?

— Toujours.

— Et vous n'avez point découvert de pistes.

— Aucune, lieutenant.

— Il faut qu'ils soient plus près du fort, reprit Fontaine à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même. En tout cas, nous sommes ici sur leur chemin; mes hommes gardent tous les points abordables; qu'ils reculent ou qu'ils avancent, ils tomberont entre nos mains.

Puis, s'adressant de nouveau à Rifflot :

— Avez-vous fouillé ces buissons, demanda-t-il.

— Pas encore, lieutenant ; mais les arbres me semblent trop frêles et trop rares pour fournir un abri.

Fontaine promena autour de lui un regard perçant.

— Qui sait ? dit-il ; il faut si peu de place à qui se cache.

Comme il prononçait ces mots, ses yeux s'arrêtèrent sur le figuier, qui, entouré de son tissu de plantes grimpantes, formait une énorme pyramide de verdure, au sommet de laquelle le feuillage de l'arbre s'épanouissait comme un panache.

— Ceci, par exemple, dit-il en s'approchant.

Et il essaya d'entr'ouvrir le réseau formé par les grenadilles et les lianes.

Françoise et Jean se pressèrent l'un contre l'autre, éperdus ; *le Glorieux* porta la main à la batterie de son mousquet.

Fontaine venait d'approcher son œil de l'étroite ouverture qu'il avait réussi à pratiquer ; mais, habitué à l'éclat du soleil, il ne put rien distinguer dans l'obscurité.

— Au diable, dit-il, tout est noir là dedans.

— Nous pouvons faire du jour avec nos coutelas, répliqua Rifflot.

— Non, dit Fontaine, voici ce qu'il me faut.

Il n'avait point achevé que son épée perça le voile de feuillage. Françoise épouvantée eut peine à retenir un cri et se serra contre Jean ; l'épée s'enfonça de nouveau et vint frapper le tronc du figuier entre leurs deux fronts pâles et immobiles. Elle se retira pour reparaître une troisième, puis une quatrième fois. La pointe acérée voltigeait autour du front des fugitifs,

mais sans les atteindre. Tous trois accroupis, muets retenaient leur haleine.

— Il n'y a personne, lieutenant, dit le Parisien; cherchons ailleurs.

— Cherchons ailleurs, répéta Fontaine.

Et l'épée, qui s'était retirée, s'enfonça brusquement une dernière fois, sans espoir et comme à l'aventure.

Elle rencontra le bras du *Glorieux*, perça la chair et s'arrêta sur l'os. Le boucanier ne poussa pas un soupir.

— Rien, dit Fontaine, allons plus loin.

— Fouillerons-nous l'autre rive, lieutenant ?

— Suivez-moi, je vous donnerai mes instructions.

Les colons formèrent leurs rangs et s'éloignèrent.

Lorsqu'on eut entendu le bruit de leurs pas se perdre au loin, *le Glorieux* étendit douce-

ment le bras frappé en remuant les doigts :

— A la bonne heure ! dit-il à demi-voix ; il n'a touché que la chair.

— Vous êtes blessé ? demanda vivement Françoise.

— Une bagatelle : son dernier coup d'épée en perçant la manche a rencontré la doublure.

— Se peut-il ?

— Voyez plutôt ; le drôle a déchiré l'étoffe :

Mais de tes yeux le baume qui distille
Pourrait guérir cette blessure vile,
Si je limais par mes mots amoureux
Ton cœur d'acier et tes regards fâcheux (1).

— De grace ! interrompit Françoise, arrêtez ce sang.

— Soit, mon astre, puisqu'il blesse votre vue.

(1) *L'Amour victorieux.*

Le Glorieux avait retiré son habit et découvert sa blessure, qui se trouvait à l'avant-bras et peu profonde. Il la suça quelque temps, la lava avec du vin d'acajou, puis, arrachant un de ses *galans* de rubans de palmistes, il la ligatura avec soin.

— Ne craignez-vous point que la marche et la chaleur ne rendent la plaie douloureuse? demanda Jean.

—Peut-être! dit *le Glorieux*; mais, quoi qu'il arrive, nous ne pouvons demeurer ici.

— Ni gagner votre carbet; si le lieutenant a dit vrai, il y a un égal danger à retourner sur nos pas et à continuer vers le morne *Piment*; car il y a des détachemens de colons devant et derrière nous.

— Aussi ne faut-il aller ni en arrière, ni en avant, dit le boucanier, mais continuer à remonter la rivière Ferry.

— De cette manière nous aurons toujours les colons à droite et à gauche.

— Jusqu'à ce que nous ayons franchi le sommet du Dos-d'Ane-Mort qu'ils ne pourront atteindre, car ils ne connaissent point le passage: nous gagnerons ainsi les cases des Allouagues, où nous serons en sûreté comme au morne *Piment*.

— Ce doit être une route longue et difficile? observa Jean en jetant sur la jeune femme un regard inquiet.

—Qu'importe si elle est plus sûre? répliqua vivement celle-ci ; ne vous inquiétez point de moi, Jean ; mes forces sont revenues, et je vous suivrai sans peine.

— Notre déesse n'a-t-elle point d'ailleurs sa monture ? reprit René. Vous pouvez vous fier à *Mardi*, il a le pied plus sûr que la mule favorite de la reine d'Espagne. Pour l'heure seulement il faudra s'en priver, vu le voisinage des

colons, et l'envoyer devant nous en éclaireur.

— Holà ! *Mardi* ajouta-t-il en s'adressant au sanglier; fais-nous avant-garde ; et attention, mon gros, car il y va de ton lard.

L'animal fit entendre son reniflement habituel, comme s'il eût voulu exprimer qu'il avait compris, et s'élança hors de l'abri qui les avait dérobés aux yeux du lieutenant. *Le Glorieux* et ses compagnons le suivirent, se dirigeant de nouveau à travers les fourrés.

Le voisinage des colons les forçait à marcher en silence, les yeux fixés sur *Mardi-Gras* qui s'avançait lui-même avec plus de précaution qu'on n'eût dû l'attendre d'un être de son espèce. Il levait le nez par instants pour aspirer le vent, et frayait un passage à ceux qui le suivaient dans le plus épais du hallier.

Ils continuèrent à marcher près de deux heures, s'élevant toujours sans rien rencontrer. Ils venaient d'atteindre un rocher aplati

à son sommet, entouré de profondes ravines, et auquel on arrivait par un étroit sentier continuant la chaîne des montagnes. Ainsi isolé, ce rocher semblait une pile immense élevée dans le vallon pour soutenir, vers le milieu, l'espèce de chaussée qui liait entre eux les pics voisins. Ils avaient déjà traversé la moitié du plateau qu'il formait, lorsque tout-à-coup *Mardi*, qui n'avait point cessé de marcher en avant, recula. Les fugitifs s'arrêtèrent.

— Qu'y a-t-il, mon gros? demanda *le Glorieux*.

Le sanglier répondit par un grognement sourd.

Le boucanier fit signe à Françoise et à Jean de se cacher dans les touffes de balisiers, tandis qu'il s'avançait avec précaution.

Arrivé au bord du plateau, il aperçut le détachement de colons suivant la chaussée qu'eux-

mêmes allaient prendre ; ils n'étaient plus qu'à une faible distance, et, à la rapidité de leur marche, quelques minutes devaient suffire pour les amener au lieu même où se trouvaient le boucanier et ses compagnons. Le peu d'étendue du plateau et la pauvreté des végétations dont il était parsemé ne permettaient point d'espérer que l'on pût échapper aux regards de ceux qui allaient le traverser; et rebrousser chemin, sans être vu, paraissait impossible. *Le Glorieux* comprit rapidement toute l'étendue du danger. Il jeta autour de lui un coup d'œil inquiet, mesura la distance à laquelle se trouvaient encore les colons, et, courant à ses compagnons, il les entraîna vivement au bord du rocher. Sa hauteur, dans cet endroit, était peu considérable, et la pente, facile à descendre ; cependant le boucanier jeta un regard soupçonneux sur la ravine parsemée de palétuviers. Il fit un signe à son sanglier qui s'y laissa

glisser ; mais à peine y eut-il posé le pied qu'il enfonça jusqu'au ventre.

— J'en étais sûr, dit *le Glorieux*, c'est un marais ; vite plus loin.

— Et *Mardi?* observa Jean.

— Il est dans son élément, répondit le boucanier, et, vu son ardeur à descendre, je suppose qu'il a senti des confrères. Mais vite, garçon, si tu ne veux pas faire connaissance avec le mousquet du sergent.

Ils côtoyèrent rapidement le plateau, les yeux fixés sur la ravine jusqu'à ce que le changement de végétation leur eût indiqué la fin du marécage. Malheureusement l'élévation était plus grande sur ce point, et le flanc lisse du rocher rendait toute tantative de descente impossible. *Le Glorieux* commençait à désespérer, lorsqu'il aperçut, sur le bord, une touffe de lianes dont les branches flexibles pendaient du sommet du roc jusqu'au fond du ravin. Il

fit un geste de joie, et se tournant vers la Normande :

— Êtes-vous descendue quelquefois dans la cale d'un navire ? demanda-t-il.

— Souvent, répondit Françoise.

— Alors venez.

Et, courant à la liane, il en saisit une branche de chaque main. Françoise en fit autant. Jean, qui avait compris l'intention du boucanier, se plaça de l'autre côté, de sorte que la jeune femme se trouvait entre tous deux et pour ainsi dire soutenue.

Maintenant, appuyez vos pieds au flanc du rocher, en vous servant de la liane comme du tire-veilles d'une échelle marine, reprit *le Glorieux*; et surtout ne craignez rien, car vous ne pouvez tomber que sur nous.

— Je suis prête, dit Françoise d'une voix ferme.

Le Glorieux et Jean commencèrent à des-

cendre, et la jeune femme se laissa glisser à leur suite. Tous trois arrivèrent au plateau inférieur sans accident et se hâtèrent d'entrer dans le fourré qui le couvrait.

Ils n'y avaient point fait vingt pas qu'ils entendirent un cliquetis d'armes. Ils s'arrêtèrent. Le détachement longeait la chaussée naturelle dont nous avons déjà parlé, et allait passer au-dessus de leurs têtes. Ils voulurent se glisser derrière une touffe de bois rouge ; mais tout-à-coup un cri aigu partit presque sous leurs pieds et un oiseau s'envola.

— Malédiction ! murmura *le Glorieux* ; c'est une *ame damnée* (1).

— Eh bien ? demanda Jean.

— Elle va nous faire découvrir.

— Comment cela ?

(1) *Ame damnée*, ou *ame d'Anglais*, nom donné par les colons à un oiseau dont les cris dénonçaient leurs embuscades dans les bois.

— Écoutez.

Au lieu de s'éloigner, l'oiseau continuait en effet à planer au-dessus des arbres qui les cachaient en faisant entendre des cris acharnés. Les trois fugitifs essayèrent de se glisser entre les buissons, mais l'*ame damnée* se tenait toujours au-dessus de leurs têtes en redoublant ses cris.

Les colons finirent par en être frappés. L'un d'eux abaissa son mousquet comme s'il eût voulu abattre l'oiseau ; le sergent l'arrêta et s'avança sur le bord de la chaussée. Il suivit avec attention les mouvemens de l'*ame damnée*, qui voltigeait toujours au-dessus des mêmes arbres ; puis se tourna vers ses compagnons, à qui il sembla communiquer un doute : ceux-ci se consultèrent. Il était facile de voir à leurs gestes que chacun ouvrait un avis différent. Enfin les soupçons prirent sans doute le dessus, car tous les yeux se dirigèrent du côté

où les fugitifs étaient cachés, et quelques mains indiquèrent les touffes d'arbres voisines de celles qui leur servaient d'abri.

On conçoit avec quelle anxiété tous ces mouvemens étaient observés par Françoise et par Jean. L'élévation de la chaussée les mettait momentanément en sûreté ; mais, en retournant sur leurs pas, le sergent pouvait leur couper la retraite et arriver facilement jusqu'à eux. Rifflot le comprit sans doute ; car, laissant une partie de ses gens sur le rocher, il rebroussa chemin avec les autres, afin de tourner le marais.

Or, la disposition des lieux ôtait tout espoir d'échapper aux recherches. *le Glorieux* s'en assura d'un seul coup-d'œil et l'annonça à ses compagnons. Françoise se jeta dans les bras de Jean avec épouvante.

— Dans un quart d'heure, ils auront fait le tour du *palus*, observa le boucanier, et nous

allons être pris comme des tourterelles dans leurs nids.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de fuite? demanda la jeune femme avec désespoir.

— Aucun.

— Mais ne pouvons-nous nous défendre? observa Jean.

Le Glorieux jeta sur lui un regard curieux.

— Ah! ah! dit-il, est-ce que tu te chauffes de ce bois-là?

— Si seulement j'avais une arme!...

— Saurais-tu te servir de pistolets?

— Donnez! s'écria le marin.

Le boucanier les lui tendit tous deux.

— Au nom de Dieu! qu'allez-vous faire? demanda Françoise épouvantée.

— Rien, mon infante, dit le boucanier qui avait armé son mousquet; nous voulons seulement leur chanter un petit air à deux voix

pour nous distraire. Eh! Jean, regarde l'amorce de tes pistolets.

— Mais la résistance vous est impossible, s'écria Françoise.

— Pourquoi donc, ma reine? rien est-il au-dessus de qui combat pour vos charmes?

— Les voici qui commencent à tourner le marais, interrompit Jean.

— Qu'ils viennent; je réponds du premier qui paraîtra dans le fourré. Vous, seulement, ma beauté, placez-vous derrière cette souche de corrossol,

Où maints gazons enlacez gentillement
Font un chevet pour dormir doulcement (1)

— Non, dit Françoise d'un ton résolu, et en enlaçant Jean de ses bras; ma place est près de lui.

(1) *Athlette*, pastorale.

— Alors, couchez-vous au moins à ses pieds, afin de laisser passer les balles; et toi, garçon, attention à ménager ta poudre, et ne tire qu'à commandement.

Tous firent silence; il y eut une pause pendant laquelle on n'entendit que les pas réguliers, et, à chaque instant plus distincts, des colons.

— Écoutez, interrompit tout-à-coup Françoise, en entendant, du côté du marécage, une sorte de piétinement confus mêlé de froissemens de feuilles.

— C'est ce drôle de *Mardi* qui a trouvé du gibier et qui s'amuse à chasser comme un prince, tandis que nous sommes ici à défendre notre peau, observa le boucanier.

— Regardez, regardez comme tous les bambous s'agitent.

— Vive Dieu! il faut qu'il ait débusqué un peuple entier de ses pareils.

— Les voilà qui sortent du *palus*.

— Par le côté où se trouve le sergent ?

— Voyez, voyez, comme il les pousse bravement devant lui.

Un troupeau de trente ou quarante porcs sauvages venait en effet de gagner le bord opposé, poursuivi par *Mardi*.

A cette vue, les colons s'arrêtèrent : tous les mousquets furent levés en même temps, et six coups de feu partirent. Le sergent voulut interposer son autorité, mais la proie était trop belle et la tentation trop forte pour des affamés à qui la chasse était défendue depuis plusieurs mois. Tous se débandèrent en rechargeant leurs fusils, et se mirent à la poursuite des porcs qui s'étaient dispersés dans différentes directions.

Les hommes laissés sur la chaussée sous le commandement de l'Auvergnat et qui avaient tout vu, accoururent à leur tour pour prendre part à la curée, et ne tardèrent pas à dispa-

raître dans la montagne. On entendit leurs coups de feu, d'abord à peu de distance et multipliés, ensuite plus éloignés et plus rares, jusqu'à ce qu'enfin on n'entendît plus rien et que le silence habituel des mornes annonçât la fin de la chasse.

Cependant nos fugitifs avaient profité de cette diversion inattendue pour quitter leur retraite, et, effrayée par les coups de feu, l'*ame damnée* avait pris son vol. Malheureusement *le Glorieux* et ses compagnons ne pouvaient reprendre leur route sans s'exposer à une nouvelle rencontre des colons que leur dispersion même rendait plus difficiles à éviter. Le danger, quoique moins immédiat, était donc loin d'avoir disparu, et ils continuaient à se trouver placés entre deux lignes d'ennemis qui leur rendaient également chanceux le passage ou le retour.

Le boucanier déclara que, dans une telle

position, le plus sûr était d'attendre la nuit, pensant avec raison qu'il serait alors plus aisé d'échapper à la troupe du sergent et de gagner le revers du morne. En conséquence, ils s'enfoncèrent dans la partie la plus inaccessible de la montagne, et s'y arrêtèrent pour attendre la fin du jour.

XIII.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, comment les colons s'étaient dispersés sur les plateaux, emportés par l'ardeur de la chasse. Lorsque le sergent, qui avait d'abord essayé de les retenir, se vit abandonné, il prit également son parti et se mit à la poursuite des sangliers.

Cette chasse ne ressemblait point encore à celle dont un témoin contemporain nous a laissé une si amusante description (1). Privés de chiens, les chasseurs ne s'exposaient point aux défenses des porcs sauvages, et ne les attaquaient que de loin ; aussi la poursuite était-elle moins dangereuse, mais plus longue. Beaucoup de balles étaient perdues, beaucoup frappaient l'animal sans qu'il tombât. On ne s'étonnera donc point si les colons, trop subitement séparés pour convenir d'un rendez-vous, ne purent se retrouver ni se réunir.

Le père Joseph, qui n'avait point pris part à la chasse, faute de mousquet, suivit pourtant les chasseurs pendant quelque temps. Mais il s'arrêta enfin dans une clairière, espérant les voir revenir. La nuit arriva sans les ramener. Il se décida à regagner le lieu même

(1) Le père Dutertre, dans son *Histoire des Antilles*.

où l'apparition subite du troupeau de sangliers avait dispersé le détachement, espérant que tous y reviendraient comme à un rendez-vous tacitement convenu ; mais il n'y trouva personne.

Le soleil avait déjà disparu derrière les grands pics, la vallée était plongée dans une ombre épaisse, et la troisième brise commençait à souffler. L'embarras du moine devint sérieux. Il promenait ses regards autour de lui, s'inquiétant et s'indignant à la fois de ne voir paraître aucun des hommes du détachement, lorsqu'il crut distinguer dans l'ombre une vague forme. Mais plus elle s'approchait, moins il pouvait la définir. C'était une masse noire, confuse, qui ne semblait appartenir à aucun être connu. Bien qu'on ne vît ni jambes ni bras à cette espèce de fantôme, il portait un fusil et s'avançait en chancelant. Enfin, lorsqu'il fut plus près, le moine crut recon-

naître, aux premières lueurs des étoiles, la figure du sergent, mais sans pouvoir se rendre compte de l'étrange changement qui s'était opéré dans sa personne.

C'était en effet Rifflot dont la chasse avait été heureuse, et qui apportait un sanglier tout entier. Il avait pour cela, selon l'habitude des chasseurs, vidé l'animal, et lui avait fait, au milieu de l'échine, un trou par lequel il avait passé sa tête, laissant ainsi pendre une moitié du porc par devant et l'autre par derrière.

Arrivé près du dominicain, il se baissa, et, dégageant sa tête avec peine, jeta à terre son fardeau :

— Par le ciel, mon révérend, êtes-vous seul? demanda-t-il.

— Seul, répondit le moine.

— Au diable! Les drôles se seront laissés surprendre par la nuit, et c'est tout au plus si nous pourrons les réunir demain.

— C'était à vous de les retenir, observa le père Joseph avec aigreur.

— Ah bien! oui, les retenir quand ils sentent du lard! dit Rifflot; il serait plus facile de vous arrêter quand vous commencez un sermon.

— Et le prisonnier?

— Eh bien! nous le retrouverons, le prisonnier; pardieu! ne fallait-il pas laisser échapper une pareille aubaine pour que M. de L'Olive eût un jour plus tôt son mort et le lieutenant sa vivante. Après tout, nous sommes bien dans la montagne, et quand nous y resterions un peu de temps, je n'y vois pas grand mal.

— Oublies-tu que cet homme et cette femme peuvent s'échapper, que le gouverneur t'a rendu responsable de leur perte, et que si tu ne les ramènes point?...

— Je serai pendu en échange de l'autre,

continua Rifflot; c'est convenu... Aussi prendrai-je mes mesures en conséquence, et si je ne puis mettre la main sur le Normand...

— Eh bien ?

— Suffit, mon révérend, j'ai mon idée et je la garde. Mais quoi qu'il arrive, il faut souper, car j'ai un appétit de capucin. Que dites-vous de ce gibier-là ?

Le moine, qui sentait également l'aiguillon de la faim, jeta sur le sanglier un regard d'admiration.

— Examinez-moi cette chair, reprit Rifflot en retournant un des quartiers; deux pouces de lard au moins.

— L'animal a été béni de Dieu, répliqua le moine d'un ton où la mysticité le disputait à la gourmandise; mais vous ne pourrez le manger seul, mon fils.

— Je n'en sais rien, mon père; j'ai une faim rentrée qui dure depuis trois ans; avec cela

qu'un quartier de porc cuit au *boucan* donnerait de l'appétit à un mort. Ce qui restera, d'ailleurs, peut servir plus tard : nous n'avons point souvent de pareilles aubaines dans les habitations.

En parlant ainsi Rifflot avait allumé du feu. Il piqua autour quatre pieux, les réunit par des branches entrelacées, et étendit le porc sur cette espèce de gril (1). Une odeur de rôt ne tarda point à se répandre dans la clairière.

Le père Joseph était assis à quelques pas, suivant tous ces préparatifs du coin de l'œil. Il était évident que la vue du quartier de sanglier avait fait sur lui une vive impression; mais ses relations avec le sergent n'avaient rien d'assez amical pour qu'il songeât à en prendre sa part sans y être engagé. Sa dignité luttait donc contre sa convoitise, et il gardait un silence

(1) C'était là ce qu'on appelait un *boucan*.

embarrassé, attendant une invitation qu'il ne voulait point provoquer. Le Parisien comprit la réserve hautaine du moine, et résolut de s'en amuser.

— Ne voulez-vous point profiter du feu, mon révérend ? reprit-il avec une bienveillance inaccoutumée ; les nuits sont fraîches dans les mornes.

— En effet, dit le dominicain, qui s'approcha du boucan.

— Outre que le feu vous préservera des maringouins, continua Rifflot, car ces îles sont pleines de vermines malfaisantes destinées à éprouver la patience d'un chrétien.

— C'est la vérité, répliqua le père Joseph dont la faim avait singulièrement adouci l'humeur.

— Je me suis souvent émerveillé, continua le sergent, qu'un homme de Dieu comme vous, qui pouvait vivre en repos dans son couvent,

et faire son salut, ait consenti à quitter la France pour cette terre maudite.

— La religion nous ordonne le dévouement et le sacrifice, mon fils, répondit le moine touché de la bienveillance apparente du Parisien.

—Sans doute, sans doute, mon père; mais l'épreuve est plus rude pour vous que pour nul autre, car vous ne pouvez espérer aucun des avantages qui nous avaient été promis, et que nous finirons peut-être par obtenir. Chacun de nous travaille pour lui, tandis que vous, votre temps et vos peines sont dépensés au profit de la colonie entière; si bien que vous êtes le plus pauvre et le plus dénué....

— Je suis bien aise que vous sentiez cela au moins, mon fils.

— Pardieu ! si je le sens ! Il suffit pour cela d'ouvrir les yeux. Voyez, par exemple : aujourd'hui vous êtes le seul qui n'ayez pu pro-

fiter de la chasse, et tandis que chaque homme du détachement est probablement, comme moi, devant un boucan où grille quelque quartier de porc, vous n'avez peut-être pour toutes provisions que votre rosaire à reliques ?

— Je n'ai en effet, dans mon sac, que quelques ignames crues.

— Triste manger, mon père. L'igname et la banane me font le même effet, en cuisine, qu'une femme légitime en amour. Vous ne comptez pas sûrement souper avec cela ?

— Je souperai avec ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer, dit le père Joseph, en jetant au sanglier rôti un regard oblique; j'espère tout de sa miséricorde, comme les solitaires que ses envoyés venaient autrefois visiter dans le désert.

— C'est-à-dire que vous attendez un ange ?

— Dieu peut trouver ailleurs que dans le ciel des serviteurs qui me soient en aide, ré-

pondit Joseph avec une onction qui semblait prendre sa source dans l'estomac.

— Par mon salut! j'ai envie d'être un de ces serviteurs.

— Que voulez-vous dire, mon fils? demanda le moine d'un accent de joie contenue.

—Je veux dire, reprit Rifflot, que pour être un pécheur on n'est pas tout-à-fait sans charité, et que, puisque le hasard m'a ce soir favorisé, je veux que vous partagiez mon heureuse chance.

La figure du dominicain s'illumina.

— Approchez, reprit le sergent avec une cordialité apparente; vous voyez ce quartier de porc, mon révérend; il m'appartient!

— Sans aucun doute, mon fils.

— Ce feu est également à moi.

— Je ne le conteste point.

— Eh bien! mon père, reprit majestueusement Rifflot, je vous permets...

— Vous me permettez ?... répéta le moine en souriant d'un air aimable.

— Je vous permets d'y faire cuire vos ignames.

Cette invitation grotesque, à laquelle le père Joseph était loin de s'attendre, le fit tressaillir; ses yeux rencontrèrent le sourire du sergent, il rougit de colère, et se levant brusquement :

— Au grand diable d'enfer toi et ton feu, mécréant ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! dit Rifflot, sont-ce là les remerciemens d'un chrétien ?

— Des remerciemens ! oses-tu bien, drôle, en espérer ?

— Ah ! j'entends ! j'entends, dit le Parisien en éclatant de rire; vous auriez voulu qu'on vous proposât, outre le feu, la sauce pour vos patates douces; mais que ne parliez-vous, mon révérend ?

— Je n'ai rien voulu, et je n'ai rien demandé.

— Sans doute; mais une tranche de lard assaisonne les ignames aussi agréablement qu'une phrase latine un sermon; voyez, mon père, la belle couleur que ce quartier de sanglier prend sur le boucan.

Le dominicain détourna la tête.

— J'ignorais, du reste, que sa révérence tînt à ces misères charnelles, continua le sergent; d'autant qu'elle parle toujours de la nécessité de songer uniquement au royaume du Christ, où il n'y a point, que je sache, de sanglier rôti... Mais sentez donc, mon père, quel fumet!

Le moine se boucha le nez, en jetant au Parisien un regard furieux.

— Allons, allons, dit celui-ci, qui avait tiré son coutelas de la gaîne et coupé une large aiguillette dans le quartier de sanglier, point de

rancune ; goûtez-moi ce morceau d'entrelard.

— *Vade retro*, murmura le moine en écartant de la main la tranche de porc avec une dignité combattue.

— Regardez cette chair rose et ce jus qui coule, mon révérend.

— *Abrenuncio, abrenuncio*, balbutia Joseph qui sentait la tentation trop forte pour y résister long-temps.

— Le voilà sur une feuille de latanier avec deux pimens que j'ai cueillis en chemin, continua Rifflot; ajoutez-y un peu de citron, et vous aurez un mets de prince.

Le morceau de sanglier avait en effet été posée devant le moine; celui-ci parut hésiter; ses yeux se tournèrent avec embarras vers le sergent, puis, avec convoitise, vers la feuille de latanier ; enfin l'appétit l'emporta, et il se mit à manger d'un air d'humilité honteuse.

Rifflot, qui avait affecté de ne point le regarder pendant le combat qu'il se livrait à lui-même, jeta de son côté un coup d'œil rapide, et fit une grimace narquoise, mais garda le silence.

Le morceau servi au moine fut bientôt dévoré, et le Parisien lui offrit une seconde grillade qu'il reçut avec moins de mauvaise humeur. Enfin la gourde d'oüycou acheva de l'apaiser, et la conversation reprit bientôt sur un ton presque amical.

Opposés par leurs préjugés, le père Joseph et Rifflot l'étaient beaucoup moins par leurs caractères. Tous deux avaient le même amour de changemens, d'émotions, d'aventures, et il est probable que des habitudes communes n'auraient point tardé à les mettre d'accord. Mais c'est le propre des natures qui se ressemblent et qui ne peuvent cependant s'entendre en tous points, de s'attaquer plus violemment. Il en

est pour les esprits comme pour les choses; la lutte est toujours plus vive entre les nuances qu'entre les espèces, et l'on a remarqué depuis long-temps que les guerres de sectes devaient toujours être plus acharnées que les guerres de religion.

Le souper fini, Rifflot et le père Joseph causèrent quelque temps, puis songèrent à dormir. Il était probable que les colons, surpris par la nuit sur différens points de la montagne, s'efforceraient de gagner la clairière le lendemain. Le plus sûr était donc de les y attendre, et d'y passer la nuit.

Ces espèces de bivouacs dans la forêt étaient trop ordinaires dans la vie aventureuse des colonies, pour effrayer Rifflot et le père Joseph. Tous deux développèrent les grands sacs qu'ils portaient en bandoulière, s'y blottirent afin d'éviter les maringouins et les moustiques dont les morsures ne leur eussent per-

mis aucun repos ; puis, se roulant dans un coin, parmi les feuilles, de manière à ne pouvoir être aperçus, ils s'endormirent tranquillement.

Il y avait environ une heure que la clairière était plongée dans le silence, lorsque *le Glorieux* y arriva avec Françoise et Jean. Un premier coup-d'œil lui fit comprendre que des colons venaient de la quitter. Il allait témoigner sa surprise de ce qu'ils se fussent retirés en abandonnant la meilleure partie de leur proie, quand un grognement de *Mardi-Gras* l'avertit qu'ils n'étaient pas loin : le sanglier venait, en effet, de sentir Rifflot et le moine.

Il conduisit *le Glorieux* droit aux buissons sous lesquels tous deux étaient cachés.

Le boucanier éclata de rire.

— Ah ! fort bien, dit-il ; ces messieurs se sont mis à l'écart pour digérer en sûreté. Sur mon ame, ils sont trop à l'aise pour qu'on les dérange.

— Et s'ils s'éveillent? observa Jean.

— Je les engagerai à se rendormir, répondit le boucanier en détachant le licou de *Mardi* ; je vais d'ailleurs les mettre à l'abri des insectes.

— Comment cela ?

— En fermant leur moustiquaire, garçon.

Il avait en effet saisi les sacs, et en lia fortement l'ouverture avec le licou. Jean et Françoise ne purent s'empêcher de sourire de l'expédient.

— Mais êtes-vous sûr qu'ils soient seuls ? demanda le premier.

— Ce qui reste du porc témoigne du nombre des convives, dit-il ; et Dieu en soit loué, car nous y aurons gagné un souper.

Les fugitifs tournèrent les yeux vers le boucan, et la vue du sanglier rôti réveilla aussi leur faim, car tous deux n'avaient rien mangé

depuis la veille. Cependant la crainte l'emporta chez la jeune femme :

— Au nom du ciel ! ne nous arrêtons point, dit-elle ; songez qu'une heure de retard peut nous perdre.

— Songez qu'un repas peut nous sauver, ma reine, répondit *le Glorieux* ; la route qui nous reste à faire demande des forces et du courage, choses rares avec un estomac vide.

— Mais, si les colons nous découvrent ?

— Impossible ; les colons ne connaissent point assez bien les mornes pour les parcourir à cette heure ; la chasse les a d'ailleurs dispersés, et ils auront tous campé, comme ceux-ci, là où la nuit les aura surpris. Le plus agréable pour nous est donc aussi le plus sage ; goûtons la cuisine de ces messieurs, tandis qu'ils dorment dans leurs sacs comme des pistaches dans leurs gousses. Venez, mon infante, les déités

elles-mêmes ont besoin de se repaître, et c'est la véritable heure de la *médianoche*.

Le jour n'a point de ses chaleurs ardentes
Encor doré les roches aboyantes;
Les rocs, en l'ombre encore enveloppés,
Cachent le front de leurs sourcils huppés;
Et le doux somme enchante la paupière
Des agnelets en leur toit solitaire (1).

En parlant ainsi, il avait pris la main de la jeune femme, et l'avait forcée à s'approcher du boucan. Tous trois s'assirent autour du feu pour souper, et la garde des sacs fut confiée à *Mardi*, qui se coucha auprès.

Mais la présence de ces deux ennemis inspirait à Françoise une terreur involontaire; ses yeux se tournaient sans cesse de leur côté. *Le Glorieux* s'en aperçut.

(1) *Athlette*, pastorale.

— Pour Dieu! soyez sans crainte, dame de mon cœur, ou j'enfonce mon coutelas dans ces sacs pour vous ôter tout souci.

— Dieu vous en garde! s'écria la jeune femme; je ne me consolerais de ma vie d'avoir fait couler une goutte de sang.

— Qu'est-ce que le sang de ces deux manans, au prix de votre repos, belle des belles? reprit le boucanier; ne seraient-ils point trop heureux de mourir pour rassurer leur divinité?

Ce miroir de beauté, ce chef-d'œuvre des dieux,
Car tu surpasses tout, ange venu des cieux!
Le printemps, gracieux mignon de la nature,
Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets et de lys blanchissans,
Que tu produis ès-cœurs de plaisirs ravissans:
Ton front semble à l'ivoire, et ta bouche odorante
Fait voir un double rang que tout le monde enchante;
De cinabre entouré, l'or de tes blonds cheveux
Mérite que chacun lui consacre ses vœux.

Hymette n'a pas tant en ses ruches d'avettes,
Qu'il naît dessous tes pas d'amoureuses fleurettes;
Et tes yeux qui font honte au grand père des jours
Lâchent, à tout moment, mille petits amours.

— Ces vers, noble dame, qui semblent avoir été composés à votre intention, sont de maître *Claude Ternet, professeur de mathématiques et arpenteur juré pour le roi au Chalonnais* (1).

— Au diable vos vers ! dit Jean qui ne pouvait s'accoutumer à la galanterie du boucanier ; ne songeons qu'à ne point perdre de temps.

Le Glorieux se détourna avec une dignité offensée :

— Appelez-vous perdu le temps passé à rendre hommage aux belles ? dit-il. Par le ciel !

(1) Tragédie de *Sainte Reine Dalyse*, imprimée à Troyes chez Pierre Garnier.

c'est là une hérésie, monsieur, qu'un gentilhomme ne peut souffrir !

— Silence, interrompit Françoise effrayée.

— Qu'y-a-t-il, noble dame ?

— Voyez.

Le doigt de la jeune femme indiquait un des sacs qui venait de se fendre, laissant paraître le sergent son coutelas à la main.

— Rifflot ! s'écria le *le Glorieux* en se levant.

— René! répliqua le Parisien.

— Comment, c'est toi, maraud ?

— C'est vous, messire ?

— Avance, drôle.

— Me voici, cousin.

— Plaît-il? dit le boucanier en fronçant le sourcil ; tu as, je crois, oublié mon avertissement !

— C'est juste, reprit Rifflot, tu veux que

je renonce à la parenté de votre seigneurie; mais l'habitude...

— Assez et réponds, interrompit brusquement René. Qui t'amènes dans les mornes, vaurien ?

— Ne le vois-tu pas ? je suis venu pour chasser le sanglier.

— Tu mens! Tu cherchais ce jeune homme pour le faire fusiller.

— Qui vous a dit ?...

— Et tu avais encore une autre mission.

— Moi ?

— Toi !

Rifflot et le boucanier se regardèrent, mais le premier baissa les yeux.

— Eh bien ! c'est vrai, dit-il ; je devais ramener la Normande.

— Et puis ?

— Et puis faire, si je le pouvais, en chassant une provision de lard.

— Y compris celui de *Mardi* et le mien ?

— Hein ?

— Allons, pas de subterfuges, te dis-je, manant ; je sais tout.

— Tout ! au diable donc les cachoteries ! s'écria le Parisien, tu sais alors, René, que j'avais résolu de ne point retourner au fort où je craignais quelque tour du lieutenant ; la Normande peut t'attester que je songeais depuis long-temps à quitter les établissemens.

— C'est la vérité, dit Françoise.

— Mais M. de L'Olive nous fait surveiller comme des nonnes en promenade ; il fallait attendre l'occasion de gagner le morne Piment.

— Quoi, tu comptais venir à mon carbet ? dit *le Glorieux*.

— Tout droit.

— Et tu espérais être reçu ?

— En ma qualité de parent.

— Encore ! s'écria René avec un geste violent.

— Eh bien non, eh bien non ! reprit Rifflot; ne te fâche pas, cousin...

Le Glorieux se leva en armant sa carabine. Le Parisien recula, et Jean releva vivement l'arme du boucanier.

— Laisse, laisse, Normand! reprit celui-ci furieux ; aussi bien sa mort est nécessaire à notre sûreté. Si nous le laissons en arrière, il nous fera découvrir.

— Au contraire, interrompit Rifflot; je vous dirai comment échapper au lieutenant.

— Et qui assure que tu ne nous trahiras pas ?

— Je vous suivrai, cou..., messire René, veux-je dire ; et de plus, je vous livrerai un de vos ennemis ; ce moine qui a voulu vous faire reprendre autrefois.

— Le père Joseph ! Où est-il ?

— Regardez, dit Rifflot en montrant le second sac, à l'ouverture duquel venait d'apparaître la tête effarée du dominicain.

La colère du *Glorieux* ne put tenir à cet aspect.

— Pardieu! mon révérend, s'écria-t-il; vous me faites l'effet d'un embryon dans un bocal!

— C'est le mécréant du morne Piment, interrompit le dominicain.

— Lui-même, mon père, que vous vouliez faire pendre, pour son salut, et qui est aujourd'hui à même de reconnaître vos bonnes intentions.

— Ne te réjouis pas encore, fils de Satan, dit le moine en promenant autour de lui un œil menaçant; le lieutenant n'est pas loin.

— Merci de me le rappeler, mon père, c'est de la charité chrétienne, répondit *le Glorieux* en se levant.

Il prit Rifflot à part, lui fit plusieurs questions sur les dispositions prises par Fontaine ; puis, se tournant vers Jean :

— Il est temps de repartir, dit-il, si nous voulons arriver avant le jour.

— Qu'allez-vous faire du sergent et du moine ? demanda le jeune homme à demi-voix.

— Nous y penserons plus tard ; je les emmène provisoirement comme ôtages.

— Mais ne chercheront-ils point à fuir ?

— Je le jure, s'écria Rifflot.

— Et moi, j'y prendrai garde, ajouta le boucanier en préparant le licou de *Mardi*.

— Ne vous fiez-vous point à ma parole, messire René ?

— Je me fie à ta parole, aidée d'une corde de mahot.

— Quoi ! vous voulez ?

— Tes poignets, drôle, et pas de phrases; le temps nous presse.

Il s'était approché du sergent, auquel il lia les mains derrière le dos malgré ses protestations; mais lorsqu'il s'avança vers le père Joseph pour en faire autant, celui-ci tira son coutelas et se mit en défense.

Le Glorieux jeta un regard à Jean, qui se glissa derrière le moine, lui saisit les deux coudes et le désarma.

— Traître! s'écria le dominicain en essayant de se débattre.

— Doucement, doucement, dit *le Glorieux*; point de mauvaise humeur, mon père; nous voulons seulement que vous gardiez les mains jointes, attitude convenable pour un homme de votre robe.

— Lâches mécréans! hurla le père Joseph exaspéré.

— Vous avez raison, reprit le bouca-

nier tranquillement ; nous sommes tous assez mauvais chrétiens pour craindre une mort subite; aussi marcherez-vous en avant, afin de recevoir les coups, s'il y en a.

— Je ne marcherai pas, dit le moine.

— Allons, ne vous entêtez pas, mon père.

— Je ne marcherai pas! vous dis-je.

— Vous voulez donc rester en arrière?

— Oui.

— Vous êtes décidé?

— Décidé.

Le Glorieux arma sa carabine et recula d'un pas.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Françoise.

— Prendre mes précautions pour que le révérend ne fasse point découvrir nos pistes; répondit le boucanier d'une voix ferme.

— Oh! pas de violence, au nom du ciel!

— Qu'il marche, alors.

La jeune femme se tourna vers le moine les

mains jointes, et le supplia de céder ; celui-ci eut un moment d'hésitation ; ses yeux enflammés se promenèrent autour de lui comme s'il eût cherché un moyen de résistance ou une chance de salut. Enfin il baissa la tête avec un grincement de rage.

— Eh bien! demanda le boucanier impatienté.

— Oh ! je me vengerai, murmura le dominicain en se mettant en marche.

— A la bonne heure, mon père, dit *le Glorieux*; voilà de vrais sentimens de moine. C'est folie de se faire tuer comme une tourterelle; il faut attendre l'occasion de rendre un peu de mal à son ennemi, ne fût-ce que par justice. Et maintenant, en route. Holà! *Mardi*, viens présenter ton échine à notre Hélène, et vous, mes gars, bon pied, bon œil et bouche close!

Tous se remirent en route ; le sergent et le

moine marchaient en tête, surveillés par *le Glorieux*; puis venaient Françoise et Jean.

La petite troupe s'avançait aussi rapidement que le permettaient la nuit et la difficulté du chemin. Le silence qu'elle observait n'était troublé que par le bruit des pas sur les branches mortes ou par la respiration haletante de *Mardi*.

Elle atteignit enfin un bois d'acajous, d'arbres épineux et d'acomas, où la marche devint plus facile. L'ombre épaisse des arbres, en interceptant l'air et le soleil, avait détruit tous les buissons, et le pied ne rencontrait que de la mousse parsemée de quelques touffes de fougères étiolées. L'obscurité y était si profonde, que *le Glorieux*, craignant de laisser échapper ses prisonniers, posa sa carabine en bandoulière, saisit par le milieu la corde de mahot qui les liait tous deux, et dit à Jean et à Françoise de doubler le pas.

Cependant le sanglier semblait s'avancer avec répugnance. Depuis son entrée dans le bois, il respirait l'air et grognait sourdement.

— Qu'y a-t-il, *Mardi?* demanda le boucanier.

Le sanglier répondit par un grondement inquiet.

— J'entends bien que tu me dis de prendre garde, reprit *le Glorieux*; mais de quoi, mon gros?

Et comme l'animal continuait son avertissement sans donner aucun signe qui désignât le danger, il pria Françoise de descendre et laissa passer *Mardi* devant.

Celui-ci eut à peine fait quelques pas, qu'il s'arrêta brusquement, changea de direction, s'arrêta de nouveau, revint en arrière et finit par se coucher à terre avec un hurlement de détresse.

Le Glorieux lâcha vivement la corde des pri-

sonniers et voulut ramener son fusil qu'il avait passé en bandoulière ; mais avant qu'il eût pu se mettre en défense, deux pieds s'appuyèrent sur ses épaules ; il leva la tête. Des ombres venaient de se détacher de tous les arbres, en poussant le cri de guerre des Caraïbes, et avant que lui et Jean eussent pu se reconnaître, ils se trouvèrent entourés par les sauvages, saisis et garrottés.

XIV.

Une centaine de cases étaient dispersées sans ordre au fond d'une clairière pratiquée dans les bois touffus qui ombrageaient la montagne Sainte-Rose. Les troncs d'arbre à demi brûlés, la terre recouverte de cendre, les feuilles encore vertes formant les toits des carbets, tout annonçait un de ces nouveaux établissemens

formés par les familles caraïbes que les Français avaient chassées des autres versans de la Basse-Terre. Bien qu'elles fussent accoutumées à vivre séparément et à former chacune un hameau, elles s'étaient depuis peu réunies dans cette commune retraite, afin de pouvoir se mieux défendre si on les attaquait. Le vieil Alayoulé lui-même, chef de tous les Galibis de l'île, y avait bâti son carbet, et son fils, le capitaine, y avait amené ses pirogues par la rivière de la Ramée.

Du reste, quelque pauvre et grossier que fût le village des Caraïbes, les bois au milieu desquels il était bâti lui donnaient une sorte de splendeur sauvage. Enfermée dans son encadrement de sombre verdure, la clairière semblait l'œil de la forêt, et recevait seule la lumière du ciel. Les rayons du matin y pénétraient obliquement, ruisselant à travers les feuillages en cascades étincelantes. On enten-

dait sous les arbres les gais sifflemens des gobe-mouches et des anolis mêlés aux chants du rossignol des Antilles et aux bourdonnemens des abeilles. A voir le village caraïbe, avec sa forme allongée, au milieu de cet océan de feuilles, et bercé, pour ainsi dire, par ces sauvages mélodies, on eût dit une *canoüa* (1) lumineuse, à l'ancre dans les ombrages.

Ce fut là que les Caraïbes conduisirent *le Glorieux* et ses compagnons. Comme les chefs étaient absens, on les enferma dans une case dont la garde fut confiée à quelques-uns des jeunes guerriers de l'expédition.

Un jour entier, puis une nuit s'écoulèrent ainsi dans l'attente et les angoisses. Tous savaient trop bien quel sort leur était réservé par les sauvages pour ne pas s'en épouvanter. Françoise surtout sentait son cœur se glacer

(1) Barque caraïbe.

au souvenir de ce qui lui avait été raconté dans les habitations ; elle tremblait pour Jean et pour elle-même ; car, en même temps que son amour avait grandi de tout ce qu'elle avait souffert pour le jeune homme, son attachement à la vie s'était accru des efforts tentés pour la sauver. Aussi se sentait-elle saisie, par instans, d'une sorte de rage désespérée, à l'idée de voir tant de courage, de fatigues et de volonté rester sans résultat. Elle demandait à Dieu, les mains jointes et d'une voix hardie, ce qu'il fallait donc faire pour mériter de vivre, et à quel prix il mettait ici-bas le bonheur ? Puis les plus humbles désolations succédaient à cette espèce de révolte ; elle priait avec ferveur, offrait sa vie pour sauver celle de Jean, ou demandait même, comme faveur suprême, une mort commune, mais prompte et sans agonie. Le jeune marin essayait vainement de réveiller ses espérances

en lui rappelant les dangers auxquels ils s'étaient déjà dérobés; Françoise avait épuisé sa vigueur. Elle était arrivée à ce moment où l'ame vaincue demande compte des souffrances subies et des efforts tentés; — triste révolte de notre faiblesse contre une volonté que nous trouvons inique, parce que nous ne pouvons la comprendre, et qui nous ôte la résignation, cette dernière douceur mise par Dieu au bord des coupes les plus amères.

Le désespoir de Rifflot était presque aussi vif, mais moins touchant. Dans son trouble il s'en prenait à tout le monde et à toute chose de son malheur; accusait le lieutenant Fontaine, le troupeau de sangliers, les forêts vierges, et finissait chaque lamentation par des blasphèmes qui ne manquaient jamais d'exciter la fureur du moine.

Quant au *Glorieux*, il se montrait aussi libre d'esprit et aussi tranquille que s'il se fût trouvé

au morne Piment, faisant les honneurs de son carbet. La tête appuyée sur *Mardi*, qui s'était philosophiquement endormi à terre, il continuait à sourire gracieusement, à appeler Françoise son infante, et à citer des vers de pastorales, sans s'inquiéter du sort qui les attendait. La dignité que Jean puisait dans son courage, il la trouvait, lui, dans son insouciance et dans sa vanité. Semblable à ces acteurs soigneux qui gardent leur attitude tant que le rideau n'est point tombé, il tenait à se conduire, jusqu'au dernier instant, en véritable gentilhomme.

Comme tous les carbets bâtis par les sauvages, celui dans lequel les prisonniers se trouvaient renfermés n'avait d'autre ouverture qu'une porte qui avait été soigneusement close. Cependant les premières lueurs du soleil, pénétrant à travers les fentes du toit, réveillèrent *le Glorieux*. Il se souleva en se secouant, et

ses yeux rencontrèrent ceux de Rifflot, qui était assis à terre, regardant avec effroi ces traînées lumineuses qui annonçaient le jour.

— C'est ce matin qu'ils vont venir, René, murmura-t-il d'une voix basse et tremblante.

— J'y compte bien, dit tranquillement le boucanier.

— Vous y comptez? répéta Rifflot. Avez-vous donc quelque espoir?

— Sans doute, sergent, j'ai l'espoir d'être très prochainement boucané.

Le Parisien eut un frisson.

— Atroce! atroce! murmura-t-il... et nul moyen d'échapper?... Vous ne connaissez nul moyen, René? Si vous pensiez qu'en leur parlant! vous savez que je connais un peu leur langue; c'était moi qui servais d'interprète avant la guerre, quand nous faisions des échanges.

— Cela vous servira bientôt.

— Vous croyez?

— Quand vous serez lié au poteau, vous pourrez chanter votre chant de mort en caraïbe.

— Ne parlez pas de cela, René; j'espère toujours, moi; cette nuit j'ai beaucoup réfléchi; il m'est venu une idée.

— De vous confesser, peut-être?

— Non.

— D'avaler votre langue?

— Non, non.

— Quoi donc?

— De me faire sauvage!

— Vous! s'écria *le Glorieux*.

— Ils ont bien reçu des engagés marrons qui font maintenant partie de leurs tribus.

— Et vous échangeriez vos hauts-de-chausses, contre un habillement de roucou (1)?

(1) Peinture dont se servent les Caraïbes pour se tatouer.

— J'aime mieux être peint à l'huile que rôti.

— Pardieu, je veux voir cela, fût-ce de dessus le boucan. Prenez garde seulement que l'habit de roucou est le plus gênant à porter quand on n'en a pas l'habitude. Sur mon ame, sergent, je gage que vous aurez l'air d'une poule qui a perdu sa queue. Vous voudrez toujours mettre vos mains dans vos poches.

— Riez, riez, dit Rifflot; peu m'importe mon habit, si je sauve ma peau.

— Quant à la peau, dit le boucanier, il ne vous en restera guère, Parisien.

— Que voulez-vous dire?

— Ne savez-vous point que pour être admis dans la tribu il faut se faire recevoir au nombre des guerriers?

— Eh bien, je me ferai recevoir.

— A la bonne heure; mais moi j'ai vu une

de ces réceptions, et je sais à quelle épreuve on est soumis.

— Épreuve? répéta Rifflot inquiet.

— D'abord, sergent, on vous placera sur une sellette devant les guerriers assemblés; votre introducteur vous adressera un beau discours pour vous exhorter à manger beaucoup d'ennemis, et à ne pas faire plus de cas de la douleur ou des coups que d'une gorgée de vin d'ananas; après quoi il prendra un mancefenil (1) vivant par les pieds, et lui brisera la tête sur votre front.

— Que dites-vous?

— L'oiseau sera ensuite broyé entre deux pierres jusqu'à ce qu'on en ait fait une sorte de sauce assaisonnée de piment rond; votre patron vous découpera la chair sur tout

(1) Oiseau de proie.

le corps avec une dent d'acouty, et lavera la plaie avec cette sauce.

— C'est impossible, s'écria Rifflot.

— Écoutez donc jusqu'au bout, sergent. Une fois les découpures ainsi bassinées de piment, on vous fera manger cru le cœur du mancefenil, afin de vous donner du courage; puis on vous couchera dans un hamac de coton, ou vous devrez rester cinq jours sans manger, boire ni remuer. Encore faudra-t-il souffrir toutes ces épreuves sans froncer le sourcil ni pincer les lèvres, sans quoi, vous serez honteusement chassé comme un lâche.

— Et si je refuse de faire toutes ces sottises?

— Vous ne serez point reçu dans la tribu.

— Autant vaut alors être boucané, s'écria Rifflot d'un air consterné.

— C'est mon opinion, dit gravement *le Glorieux*. Mais silence, voici notre déesse qui se réveille; ne la fatiguez point de vos ter-

reurs? qu'elle puisse se remettre et m'entendre; car sa cruauté est mon véritable malheur, sergent; c'est d'elle que me viennent tous mes tourmens, comme ceux du tendre Neris venaient de son ingrate bergère.

Et prenant sa voix de théâtre, le boucanier s'écria :

Toujours la pluie et le vent au visage,
Toujours un feu d'amour qui me saccage,
Toujours un taon qui s'attache à mon flanc
Et sans tomber me dévore le sang.
Toujours, toujours un renfort de tourmente
Par le mépris de ma fière Adamante.

Françoise venait d'ouvrir les yeux, et son premier mouvement fut de chercher Jean à ses côtés; elle saisit sa main, qu'elle serra dans les siennes avec une tendresse convulsive. Le jeune homme l'attira contre son cœur et lui adressa quelques douces paroles.

— Le soleil... le soleil, interrompit la jeune

femme en montrant les lueurs qui pénétraient dans la case.

— Du courage, Françoise, dit Jean avec douceur; tout n'est point encore désespéré. Un jour et une nuit se sont écoulés sans rien amener de fâcheux pour nous.

— Plus ils ont attendu, moins ils attendront désormais, répliqua Françoise.

— Qui sait si ces retards ne nous sauveront point! Il ne faut qu'un heureux hasard.

— Le lieutenant Fontaine devrait bien avoir l'esprit de nous chercher de ce côté, observa *le Glorieux*.

— Hélas! ce serait encore la mort! balbutia la jeune femme.

— Qui sait, ma reine? Il y a toujours de la ressource avec des hommes civilisés. En tout cas, jespère comme Jean. Chaque heure de retard augmente nos chances de salut; aussi, ne devons-nous songer qu'à gagner du temps.

— Vous ne devez songer qu'à confesser vos péchés, et à vous repentir, interrompit une voix impérieuse.

Le boucanier se détourna et aperçut le moine qui venait de se soulever.

— Merci, mon révérend, reprit-il tranquillement; nous nous en occuperons quand il en sera temps; mais pour le moment, je sens plus le besoin d'une tranche de porc que celui de l'absolution. Depuis que nous sommes leurs prisonniers, ces drôles nous ont à peine accordé quelques ignames cuites dans leur infernale sauce de piment.

— Écoutez, interrompit Françoise.

— Voici quelqu'un.

La porte venait en effet de s'ouvrir, et deux sauvages parurent. La jeune femme se rapprocha de son mari, et Rifflot poussa une exclamation d'épouvante.

— Silence, dit *le Glorieux* à voix basse; et

surtout, sergent, pas un mot qui puisse leur faire deviner que vous les comprenez.

Le sergent n'eut point le temps de répondre ; les deux Caraïbes venaient d'entrer.

Celui qui marchait le premier était de haute taille, et tout en lui annonçait, à la fois, la force et l'habitude du commandement. Ses longs cheveux, tordus avec soin, étaient entremêlés de cristal et de tresses de coton. Sur sa poitrine pendait le caracoli en forme de croissant que portent les chefs, et un collier de dents de léopard, auquel il avait attaché un sifflet fabriqué avec un ossement humain ; ses bracelets étaient de plumes de perroquet, et il tenait à la main un boutou (1) artistement ciselé, à la poignée duquel pendait une frange d'écorce coloriée.

Il s'arrêta devant les prisonniers, promena

(1) Casse-tête.

sur eux un regard pénétrant, et tressaillit à la vue de Françoise ; mais ce fut un mouvement rapide et presque imperceptible, car il se détourna à l'instant même vers son compagnon qui était demeuré quelques pas en arrière, et lui fit signe d'approcher.

Celui-ci était plus petit, plus vieux, et quoique soigneusement roucoué, d'une teinte plus claire que le chef. Ses yeux étaient gris, et ses cheveux presque blonds, chose inouïe chez les Caraïbes ; enfin, il portait à la ceinture un coutelas que *le Glorieux* reconnut aussitôt.

— Par mon salut, ce n'est point là une peau tannée, mais quelque échappé des établissemens, dit-il ; voyez, sergent, si vous ne reconnaîtriez point sous cette peinture à l'huile un de vos colons ?

Rifflot leva la tête ; mais le sauvage demeura impassible, comme s'il n'eût rien compris à l'exclamation du boucanier. Le chef le prit à

l'écart, et lui adressa la parole en langue caraïbe.

— Que dit-il, sergent ? demanda *le Glorieux* tout bas.

— Il lui ordonne, je crois, de nous interroger, répondit Rifflot qui ne pouvait saisir que quelques mots.

— C'est donc un interprète ?

— Nous allons voir.

Le sauvage venait de se rapprocher, et s'adressant à René :

— Vous avez deviné juste, mon gentilhomme, dit-il, je suis un Français comme vous.

— Le Lorrain ! s'écria Rifflot.

— Précisément, sergent ; mais ne montrez ni joie, ni étonnement, car le chef nous observe.

Il se tourna alors vers le Caraïbe et lui adressa quelques mots dans sa langue.

— Je l'assure, reprit-il, que vous êtes des blancs fugitifs, et ennemis des colons comme lui.

— Vous lui dites la vérité, sans vous en douter, répliqua *le Glorieux.* Est-ce le chef de la tribu ?

— C'est seulement son fils, et l'un de nos plus braves capitaines.

— Que compte-t-il faire de nous ?

— Je l'ignore ; le grand Alayoulé est absent, et lui seul décidera de votre sort.

— Quand viendra-t-il ?

— Tout-à-l'heure.

— Et pensez-vous que l'on puisse espérer ?

Le déserteur secoua la tête.

— Ils doivent se réunir ici, aujourd'hui même, dans un oüycou général, dit-il, et une fois ivres...

— C'est entendu, interrompit le boucanier

avec une grimace significative; mais ils se préparent donc à une expédition?

— Ils veulent détruire vos établissemens, et c'est même pour vous interroger sur le nombre des colons et sur leurs moyens de défense que le fils d'Alayoulé m'a conduit ici.

A ces mots il se détourna de nouveau vers le sauvage, et parut lui donner quelques détails; le visage du jeune capitaine s'éclaircit tout-à-coup et un sourire entr'ouvrit ses lèvres.

— Je l'assure que les colons sont presque tous atteints du *coup de barre* (1) et manquent de munitions, dit le déserteur en se retournant vers *le Glorieux*.

— Ainsi, vous croyez qu'à leur arrivée les vôtres nous feront un mauvais parti, reprit

(1) Maladie qui décima les colons de la Guadeloupe.

Rifflot, qui ne songeait qu'à la crainte précédemment exprimée.

— Probablement.

— Et vous, un compatriote, vous souffrirez que l'on boucane des Français comme des quartiers de porc ? s'écria le Parisien.

— Je voudrais vous sauver, dit le déserteur, mais il faut pour cela une occasion. Du reste, ne laissez paraître aucune inquiétude : la faiblesse d'un ennemi vaincu est pour le Caraïbe une excitation à la cruauté ; montrez-vous impassibles, si vous voulez qu'ils vous épargnent. Mais le fils d'Alayoulé nous regarde, ne me parlez plus, et quand vous me rencontrerez, n'ayez point l'air de prendre garde à moi.

A ces mots, il se tourna vers le chef, et s'entretint long-temps avec lui à voix basse. Deux ou trois fois le Caraïbe tourna les yeux du côté où se trouvait Françoise ; enfin, après un assez

long pourparler, le déserteur revint aux prisonniers :

— Le capitaine a remarqué la jeune femme, dit-il à Jean.

— Ah ! qu'il sauve mon mari, s'écria la Normande.

— Je lui ai assuré que c'était votre frère, et à ce titre peut-être essaiera-t-il de le protéger; mais prenez garde surtout qu'il ne lui en suppose un autre.

— Que dites-vous ?

— Disposé à sauver le frère, il le serait encore davantage à perdre l'amant ou le mari.

Françoise et Jean poussèrent une exclamation.

— Silence ! reprit vivement le déserteur. L'admiration du fils d'Alayoulé pour la beauté de sa prisonnière est une chose dont il faut profiter. Il m'a ordonné de vous déclarer qu'il vous trouvait plus belle qu'une étoile dans une

nuit d'hivernage ; ne témoignez ni étonnement, ni répugnance, et regardez-moi en souriant, afin qu'il puisse croire à la réponse favorable que je veux lui faire.

Françoise s'efforça d'obéir ; mais ses lèvres, en feignant de sourire, étaient tremblantes. Le déserteur retourna au capitaine, et lui traduisit la réponse supposée de la jeune femme. Celui-ci détacha alors un petit collier de graines de baliziers qu'il portait au cou, et le fit offrir à Françoise par son compagnon, qui traduisit de nouveau le prétendu remerciement de celle-ci. Cette lugubre comédie dura ainsi quelque temps, le fils d'Alayoulé multipliant les expressions de son amour, et le déserteur répondant au nom de Françoise ; mais, malgré tous ses efforts, l'air contraint de la jeune femme finit par frapper le Caraïbe. Il s'approcha les yeux enflammés, les narines ouvertes, et lui adressa la parole avec une viva-

cité passionnée. Françoise n'y put tenir plus long-temps, elle se couvrit le visage de ses deux mains, et laissa aller sa tête sur ses genoux en fondant en larmes.

Le sauvage resta immobile, comme saisi de surprise et de douleur. Ses yeux se promenèrent sur les prisonniers, puis sur le déserteur, qui affectait une surprise égale; un instant tous ses traits s'illuminèrent de doute et de colère; sa main serra plus fortement le boutou; mais ce fut un éclair; son visage et son attitude reprirent presque aussitôt l'espèce de dignité dédaigneuse qui leur était naturelle; il jeta un dernier regard sur Françoise, fit au déserteur un signe, et sortit avec lui du carbet.

Restés seuls, les prisonniers gardèrent un long et profond silence. Ce qui venait de se passer avait été si prompt, si inattendu, que tous en demeurèrent quelque temps comme étourdis.

— Mille malédictions! s'écria Rifflot, la peau cuivrée s'en est allée en colère ; c'était bien le moment de faire la bégueule.

— Tais-toi, misérable! interrompit Jean avec violence, et n'accuse pas les autres parce que tu as peur. Les larmes que cette femme verse par pudeur, tu les verseras tout-à-l'heure par lâcheté.

— Allons, la paix, dit *le Glorieux*. Vous êtes un malappris, sergent; chacun est ici pour sa peau, et je ne vois point pourquoi la belle Françoise serait tenue de racheter les nôtres. Si son cœur avait dû s'attendrir, je puis croire, sans vanité, que ce n'eût point été en faveur de ce manant privé de haut-de-chausses.

— Ce manant nous tient dans sa main comme des pigeons, répondit Rifflot; il n'a qu'à serrer le pouce pour nous faire mettre en broche.

— Qu'il le serre, dit René; aussi bien ne faudra-t-il pas toujours que je succombe ?

Que me sert-il que le jour illumine
D'un pourpris d'or cette ronde machine ?
Que me sert-il que les rocs sourcilleux
Luisent aux raiz du soleil amoureux,
Et qu'au profond des ruisseaux il se mire,
Si, le voyant, j'allonge mon martyre,
Et si l'amour, tant le jour que la nuit,
Pour m'outrager de ses dards me poursuit?

Il fut interrompu par de longs cris qui s'élevèrent au dehors.

— Qu'est-ce que cela? demanda Françoise épouvantée.

— Ce sont les guerriers qui arrivent, répondit *le Glorieux*.

— Déjà? s'écria le sergent, alors leur oüycou va commencer.

— Et notre tour d'entrer en scène ne tar-

dera point, ajouta le boucanier; ainsi, sergent, raffermissez vos nerfs, et songez à vous conduire avec la dignité qui convient à votre grade et à votre peau.

XV.

Près de deux cents guerriers étaient assis en rond dans une clairière du mont Sainte-Rose, tenant d'une main la calebasse et de l'autre le rouleau de *yoly* (1). La plupart

(1) Nom donné par les Caraïbes au tabac.

étaient peints des couleurs guerrières (1), et avaient près d'eux leurs arcs et leurs boutous. En dehors du cercle, les jeunes femmes passaient sans cesse, portant les vases d'oüycou et remplissant les coupes des guerriers, tandis qu'au milieu étaient accroupies les vieilles femmes. A quelques pas de ce dernier groupe s'élevait un poteau auquel les prisonniers avaient été liés. Mais Françoise ne se trouvait point avec eux. Voulant la dérober au danger de paraître devant l'assemblée, le fils d'Alayoulé l'avait donnée à garder à ses femmes allouagues. Françoise s'était en vain opposée à cette séparation, on l'avait arrachée à Jean, et celui-ci avait dû suivre ses compagnons.

Tous quatre furent attachés au poteau, et les insultes ne tardèrent point. Les Caraïbes vinrent, l'un après l'autre, agiter le boutou

(1) Lorsque les Caraïbes se préparent à une expédition, ils se peignent d'une manière particulière.

sur leurs têtes, poser sur leurs cœurs les flèches empoisonnées, ou leur porter à la gorge le couteau de pierre. Mais, à leur grand désappointement, toutes ces menaces demeurèrent sans effet. Trop courageux pour craindre, Jean et le boucanier avaient de plus pour les soutenir, l'un son orgueil, l'autre sa douleur. Le moine, de son côté, ne répondit aux insultes que par des anathèmes. Quant à Rifflot, sa lâcheté le servit mieux que les autres leur bravoure. N'osant pousser un cri ni faire un mouvement, il était demeuré impassible par épouvante, et son immobilité muette avait été regardée par les Caraïbes comme le plus haut degré du courage.

Cependant l'oüycou circulait depuis longtemps parmi les guerriers ; les voix commençaient à devenir plus hautes, les gestes plus rapides. L'ivresse avait gagné les vieilles femmes, qui faisaient entendre, d'intervalle en

intervalle, des cris farouches, et frappaient l'une contre l'autre leurs mains décharnées. Tout-à-coup elles se levèrent, en étendant les bras et jetant une clameur lugubre, comme une volée de corneilles : les guerriers se détournèrent.

— Le *caramemo !* le *caramemo !* s'écrièrent-ils.

Toutes les coupes furent posées sur l'herbe ; toutes les voix se turent ; et les vieilles femmes, qui s'étaient dispersées et accroupies de nouveau, commencèrent d'un accent cadencé une improvisation étrange, que chacune laissait tomber, puis reprenait à son tour, comme les strophes d'un chant lugubre.

CARAMEMO.

Première Vieille. — J'ai vu des *canoüas* plus grandes que nos villages s'avancer sur la mer, marchant sans pagaïes, avec leurs ailes. J'ai vu les faces pâles en descendre. Les faces pâles ont dit qu'ils étaient nos amis, et nous leur avons apporté notre *assave*, notre *oüycou* et nos lits de coton ; mais les faces pâles ressemblent aux *cancelles* nourries de pommes de mancenilier : on les croit bons, et, au dedans on trouve la mort.

Deuxième Vieille. — Le *maboüya* (1) est venu, et il a dit aux faces pâles : La terre des Galibis est pleine de manioc, et leurs carbets de *cacones* (2) ; tuez les Galibis par derrière, quand ils vous montrent le chemin de leurs cases, et vous aurez tout ce qui était à eux.

(1) Les *maboüyas* sont les mauvais esprits. Les Caraïbes en reconnaissaient un nombre infini. Selon eux, chaque personne en avait au moins trois : l'un dans la tête, l'autre dans le cœur, et le dernier dans le sang.

(2) Nom donné par les Caraïbes à tous leurs objets de luxe.

Troisième Vieille. — Où est Yame, le vieux chef, qui avait vu six fois dix chutes de feuilles ? Où est le fils d'Yame? semblable à l'abeille qui fait du miel et n'a point d'aiguillon (1), tous ses *coüys* étaient pleins quand il lui venait un hôte, et il nourrissait trois femmes de sa chasse. Où sont le jeune Mancefenil et le vieux Courbaril ? Demandez aux mains rouges des hommes pâles ! Les hommes pâles ont pris pour roucou le sang des Galibis.

Quatrième Vieille. — Viens, viens ! mon jeune guerrier ! toi que j'ai porté dans mon sein et pour qui j'ai mâché les ignames (2) ; viens creuser avec le feu ta *coulaia*, qui n'est point achevée, préparer tes flèches de roseau et imiter, sur ta flûte, le chant des oiseaux. J'ai fini pour toi un hamac de *pittes*, orné de plumes, où tu conduiras ta jeune épouse. — Ma mère, les hommes pâles ont enfoncé cinq fois leurs couteaux dans la poitrine du guerrier ; et il dort maintenant sous la vague, dans un lit d'herbes marines. Sa *coulaia* passera sur son cadavre, conduite par un autre ; ses flèches resteront sans pointes, et, au lieu du son de la flûte, il n'entendra plus que le grondement des flots.

(1) Les abeilles des Antilles n'ont point d'aiguillon.

(2) Les femmes caraïbes nourrissent leurs enfans d'ignames, qu'elles mâchent.

Cinquième Vieille. — Pourquoi les jeunes femmes sont-elles veuves, et les Allouagues sans maîtres? Pourquoi les enfans ne peuvent-ils plus montrer leurs pères? Le tonnerre des hommes pâles a passé partout? les hommes pâles ont fait une pluie de sang dans les carbets. Les Galibis sont-ils donc des lâches, pour qu'on les tue comme des colibris sans défense?

Une autre Vieille.—Les Galibis durciront au feu leurs boutous; ils tremperont leurs flèches dans le lait de mancenillier, et les hommes pâles tomberont sous leurs coups, comme les feuilles de l'arbre quand passe le *peuchot* (1). Chaque jeune guerrier mangera le cœur d'un homme pâle.

Une autre Vieille. — Voyez, voyez ceux qui sont déjà liés au poteau. Qu'on allume le feu et qu'on dresse le boucan. Les Galibis se préparent à la guerre en mâchant la chair d'un ennemi.... Entonnez vos chants de morts, ô faces pâles! et nous vous répondrons.

Première Vieille. — Pour mon père mort je demande une bouchée de leur chair.

(1) Trombe.

Troisième Vieille. — Pour mon époux j'en demande deux.

Quatrième Vieille. — Pour mon fils mort j'en demande autant que mes ongles en pourront arracher, autant que mes dents en pourront mordre !

Toutes. — La mort! la mort ! la mort!

A mesure qu'avançait cette improvisation terrible, les voix étaient devenues plus saccadées et plus rapides. La fureur des vieilles femmes s'allumait à leurs propres paroles ; leur chant lugubre était mêlé de pleurs, de sanglots et de clameurs de rage. Enfin, au dernier cri jeté, elles se levèrent toutes à la fois. En un instant, un feu fut allumé et le boucan dressé. Les guerriers avaient tout écouté et tout vu en silence ; mais l'émotion causée par les souvenirs qu'on venait de leur rappeler était facile à lire sur leurs traits.

Leurs poitrines se soulevaient haletantes, et leurs yeux, fixés devant eux, comme s'ils n'eussent osé se regarder l'un l'autre, semblaient lancer des éclairs.

Alayoulé se leva alors, et se plaçant au milieu du cercle des guerriers, il commença un long discours, dans le but de prouver la nécessité et la justice de l'expédition qu'ils allaient entreprendre. Autant les vieilles femmes avaient mis d'émotion et d'emportement dans leur improvisation, autant il sembla s'étudier à mettre de calme dans la sienne; mais cette tranquillité même exaltait la colère des guerriers en la comprimant. On voyait les plumes de flamand qui leur servaient d'ornement trembler sur leurs têtes, et leurs mains, convulsivement étendues, se crisper sur leurs armes. Enfin, quand Alayoulé se tut, tous se levèrent à la fois, avec une clameur qui retentit si terrible dans la forêt, que les oiseaux

effrayés s'envolèrent au-dessus des arbres comme une nuée.

Jusqu'alors Rifflot avait fait assez bonne contenance. Le répit qui venait de lui être donné avait même un peu relevé son courage; mais les cris poussés par les Caraïbes et la vue du feu que les vieilles femmes allumaient lui rendirent toute son épouvante. Il se tourna éperdu vers le moine, qui était à ses côtés, comme s'il eût voulu solliciter de lui une consolation; malheureusement le moine était occupé à toute autre chose. Il venait d'apercevoir son rosaire garni de reliques entre les mains d'un Boyé (1) sauvage, qui s'en servait comme d'un cerceau, pour exécuter les passes et jongleries habituelles lorsque le boucan se prépare. La vue de cette profanation éveilla en lui

(1) Prêtre.

une indignation qui ne tarda pas à s'exprimer par des malédictions.

— Silence ! au nom du ciel, mon père, interrompit Rifflot épouvanté ; les chefs se consultent pour savoir qui de nous doit être massacré et jeté dans le boucan.

— Ce serviteur du démon ose jouer avec la croix et les reliques des saints ! cria le moine.

— Taisez-vous ! ils semblent près de choisir mon cousin.

— Anathème sur le mécréant !

— Malédiction sur vous-même ! s'écria Rifflot, vous les avez fait penser à nous.

Les chefs venaient en effet de se retourner. Frappés des cris du moine, ils abandonnèrent Jean et *le Glorieux*, dont ils s'étaient occupés jusqu'alors, et s'arrêtèrent devant le sergent.

— Que mon père regarde cette face pâle, dit le fils d'Alayoulé ; le déserteur a dit que

c'était le chef : sa chair fera couler le courage dans les os de nos jeunes guerriers.

Rifflot frissonna jusqu'à la racine des cheveux.

— Le déserteur a menti ! s'écria-t-il en langue sauvage.

Les chefs se regardèrent.

— La face pâle a une voix caraïbe, dirent-ils avec étonnement.

— Oui, répondit Rifflot, mais je ne suis qu'un pauvre diable, trop maigre pour être mangé avec profit.

— Pourquoi, si tu n'es qu'un anolis, faire le bruit d'un sanglier ? observa le fils d'Alayoulé avec mépris.

— Je n'ai point fait de bruit, capitaine, dit Rifflot ; c'est ce damné moine. Adressez-vous à lui. C'est un grand chef, et dont la chair sera bien plus tendre que la mienne.

— Qu'il périsse donc, dit le jeune Caraïbe.

Mais les vieilles femmes s'étaient rapprochées, en poussant des cris furieux, et chacune désignait un des prisonniers.

— Lâche païen, hurla le moine en se débattant dans ses liens, rends ce chapelet.

— Dit-il son chant de mort? demanda le fils d'Alayoulé.

— Il vous insulte, répondit Rifflot, qui espérait que la mort du moine pourrait les sauver.

— Et qui est-il, pour oser s'attaquer à un capitaine? demanda le sauvage.

— C'est le Boyé des chrétiens.

Le boutou que le jeune guerrier tenait suspendu sur la tête du moine s'abaissa tout-à-coup, et il recula.

— Le Boyé des faces pâles! répéta-t-il, et tous les chefs après lui.

Rifflot les regarda avec étonnement; il avait espéré que cette révélation déciderait le sacri-

fice du moine et le sauverait. Mais loin de là; les Caraïbes semblèrent effrayés : ils se retirèrent un instant à l'écart et se consultèrent à voix basse.

— Qu'avez-vous donc raconté à ces drôles, Rifflot? demanda *le Glorieux* qui avait suivi en silence tout ce qui venait de se passer sans y rien comprendre; qu'ont-ils encore à tant balancer ?

— Sur mon salut, je n'en sais rien, répondit le sergent.

— Les voilà qui ont l'air maintenant de regarder le père Joseph avec effroi.

— Je leur ai pourtant dit ce qu'il était.

— Attention ! le jeune capitaine revient.

Le fils d'Alayoulé se rapprocha en effet du poteau, et s'adressant à Rifflot :

— Tu as voulu nous perdre, face pâle, dit-il avec colère ; mais les chefs ne sont point des loups marins sans prudence. Ils savent que, si

les Caraïbes n'ont que trois ames, les Boyés des chrétiens en ont une dans chaque goutte de sang, et que toutes deviennent des *maboüyas*. Nos frères de Saint-Christophe qui avaient boucané un de vos prêtres ont tous péri frappés par les mauvais dieux (1). Que celui-ci donc vive ! et toi, prépare ton chant de mort.

En parlant ainsi, il avait délié le moine avec une sorte de respect craintif. A peine le père Joseph se trouva-t-il libre qu'il courut arracher au sauvage le rosaire dont celui-ci s'était emparé, et, se le passant au cou, alla s'asseoir à quelques pas avec une fierté farouche.

Cependant la fureur des vieilles femmes avait augmenté avec leur ivresse et s'était communiquée aux guerriers. Ils se rapprochèrent du poteau et recommencèrent à agiter leurs

(1) Les Caraïbes furent en effet tous malades pour avoir mangé un jésuite, et, depuis ce temps, ils épargnèrent les religieux.

armes sur la tête des prisonniers. Le fils d'Alayoulé seul resta froid. Françoise avait fait sur lui une impression profonde, et il était décidé à tout tenter pour la posséder. Or, malgré ses préjugés sauvages, il avait compris qu'une femme blanche n'accueillerait point son amour avec la même soumission qu'une autre esclave et que, pour être accepté, il avait besoin de s'appuyer sur quelque service rendu. Or, sa courte entrevue avec la jeune Normande avait suffi pour lui prouver quelle tendresse elle portait à Jean et quelle serait sa reconnaissance pour qui pourrait sauver ce frère aimé ; il résolut de tout faire dans ce but.

Voyant que les chefs étaient près de céder aux cris qui réclamaient la mort de tous les prisonniers, il demanda que le jeune Normand, au moins, fût gardé pour le grand oüycou qui serait donné à l'arrivée de leurs frères d'Antigoa. Il reculait ainsi le danger, et ménageait

des chances de salut au jeune homme, dont il pouvait préparer la fuite dans l'intervalle. Les chefs allaient lui accorder sa demande lorsqu'un nouvel incident vint tout changer.

FIN DU TOME PREMIER.

Fontainebleau, impr. de E. Jacquin.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

